

Direction d'ouvrage : Renaud Marhic

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Flammarion – rééditions J'ai lu
L'Agence Tous-Tafs

Aux éditions Gallimard-Série Noire
La santé par les plantes

Aux éditions Libro
Un quart d'heure, pas plus et autres nouvelles

Aux éditions Treize Étrange
La Cosmogonie Macroqa

Aux éditions Mango-Lignes Noires
Tout ce qui tombe du ciel

Aux éditions Baleine-Le Seuil
La Vie ultra-moderne
Les hommes préfèrent les sondes
Twist Tropicque

Aux éditions Le Seuil-Point Virgule
Mamie au mulot ! L'internet (mal) expliqué à ma grand-mère

Aux éditions J'ai lu Nouvelle Génération
Domo Dingo – La vie domotique

Aux éditions Sycomor.com
Nuit câline

Aux éditions Albin Michel Jeunesse
Trafic Ignoble

Aux éditions Magnard Jeunesse
Un job tranquille
Pas de bol pour Padbol

Sur l'Internet
<http://www.francismizio.net> (site officiel – webzine littéraire et satirique)
<http://www.lavie.point-barre.com> (nouvelles)

Ce livre est dédié à Jean-Bernard Pouy, qui sait pourquoi, en guise d'amitié indéfectible.
(Encore qu'on ne puisse jurer de rien : vous savez comment sont les gens.)

Avertissement

Ce récit, empreint de mauvaise foi, et à vocation digressive, introspective et carminative, narre une semaine passée par l'auteur, du 6 au 13 juillet 2002, dans un village-vacances situé en bord de Grande Bleue, dans la ville de [biiiiip].

Ces détails sont importants. Il convient d'être précis, car la droite et les milices sont au pouvoir : il ne subsiste plus aucune place pour l'approximatif. Toutefois, je ne citerai pas le nom de la localité. Discretion oblige. Les procès vont si vite de nos jours, avec cette pratique de la censure par asphyxie financière. C'est que, voyez-vous, on se met à craindre le pire, et pourquoi pas une procédure engagée par l'éditeur lui-même ? Une requête en dommages-intérêts parce qu'on lui aurait coûté papier, énergie, et argent. Allez savoir par les temps fous qui galopent : nous, les auteurs, en sommes presque à penser nous assurer, tels les dentistes, les traiteurs, les fabricants d'emballage de chips, les vendeurs de capes de Superman, ou les poseurs de seins en silicone. C'est que le métier d'auteur évolue comme vous ne pouvez avoir idée... Mais, bon, j'y reviendrai : je ne vais pas commencer à digresser si tôt, dès les premières lignes.

Sachez que la localité concernée se trouve dans le département du Var. La mer, qui patauge dans ses miasmes tièdes composés de fioul, de pipi de petite fille, et du monoï tartinant les aisselles, la mer, de l'autre côté de la quatre voies, se nomme la Méditerranée. À l'instar d'une adolescente percée, elle est chaude en juillet, mois d'été, dit de haute saison, attirant des trillions de vacanciers venus là se dessiner des marques de maillot à coups d'UV A et B naturels, mais néanmoins cancérigènes.

Le centre de vacances qui nous préoccupe ici, comporte cent quatre-vingt-douze "lits", répartis dans de nombreux mobil-homes et bungalows encadrés de lauriers-roses. Il y a là, comme le dirait la fille de l'agence, le doigt interminablement onglé tapotant la brochure, "tout ce qu'il faut" – mais nous reviendrons également sur les attraits du lieu. Détail remarquable :

"Le buffet est à volonté."

Tout ce qui est consigné dans cet ouvrage a été reconstitué à partir des notes prises scrupuleusement chaque soir durant mon séjour. Notes que je pourrai produire devant tout lecteur pointilleux, procédurier – ou simplement chieur – qui m'en ferait la demande accompagnée d'une enveloppe timbrée. Notes prises dans des conditions particulières, acrobatiques – vous découvrirez lesquelles si, à ce stade, vous n'avez pas déjà reposé le bouquin pour vous intéresser à ceux de la pile "Sélection du libraire" ou "Vu à la télé".

Je ne crains pas de broder ici sur ce que j'ai vu, pensé, constaté (et autres effarements). En effet, je suis persuadé que les vacanciers présents durant cette semaine accablante ne liront jamais ces pages, sauf si ce livre est un jour recomposé sous une des formes suivantes :

Mots fléchés (catégorie comprenant les : mots fléchés, mots fléchés faciles, mots fléchés plus, mots fléchés énigmes, mots fléchés détente, mots fléchés dé clic, mots fléchés év asion, mots fléchés info, mots fléchés master, mots fléchés parade, mots fléchés relax, mots fléchés soleil, mots fléchés vacances, mots fléchés zoom, maxi fléchés, maxi fléchés pour tous, top fléchés, tout fléchés, stars fléchés, mots fléchés de Guy Brouty).

Mots codés (catégorie comprenant les : mots codés, mots codés dé clic, mots codés faciles, mots codés plus, mots codés bateau, mots codés énigmes, maxi codés pour tous, top codés).

Mots croisés (catégorie comprenant les : mots croisés, mots croisés muets, mots croisés muets plus, mots croisés arcane, mots croisés détente régal, mots croisés poche, mots croisés prestige, mots croisés revue, mots croisés super, mots croisés super hors série).

Mots masqués.

Mots mystères.

Mots surprises.

Mots casés (catégorie comprenant les : mots casés, mots casés basiques, mots casés soleil, mots casés faciles, mots casés plus, mots casés pocket, mots casés loisirs, mots casés multimo, mots casés déclic, maxi casés, top cases, mots à caser).

Mots chassés-croisés.

Mots mêlés (catégorie comprenant les : mots mêlés, mots mêlés géants, mots mêlés super, mots mêlés méga).

Mots pêle-mêle (catégorie comprenant les : mots pêle-mêle, mots pêle-mêle relax, mots pêle-mêle plus, mots pêle-mêle géants, mots pêle-mêle méga).

Toutes ces catégories et assimilées s'entendant, évidemment, des niveaux I à V et/ou des forces 1 à 5 pour enfant, adulte, débutant, confirmé ou master.

Bref, hormis sous une de ces formes, il y a peu de risques qu'une des quatre cents personnes (environ) côtoyées par moi en juillet 2002 lise ce livre, qu'il lui déplaise, et, bref, que je me prenne un procès qui pourtant en favoriserait utilement la médiatisation.

Juste avant le samedi après-midi

Bref.

Je vais essayer d'accélérer sur les quarante précédentes années de mon existence. Ce n'est pas le sujet qui nous importe, mais c'est essentiel pour situer le contexte.

Je suis né en 1962, à Melun, Seine-et-Marne. En 1969, l'homme marche sur la Lune. Peu après, n'ayant pu continuer mes études, je livre des canapés dans des tours melunaises, puis, les après-midi, je joue aux échecs le crâne rasé dans des bistrot de Tübingen en attendant une hypothétique permission. Soudain, je suis employé de banque et manipule des fortunes, mais ça me gave, alors, brusquement, je suis maquettiste pour l'hebdomadaire *Pâtes et Pâtons*. Mitterrand, déjà, commence à être louche. Un jour, j'ai une maison entourée d'une pelouse à tondre, et rentre chaque soir hyper-stress par le train de 20 heures 08 après le bouclage d'un grand quotidien, et, tout à coup, *plaf* ! j'ai deux enfants et je suis écrivain à plein temps, comprenant le sens de l'expression "working poor".

C'est alors que ma femme et moi nous séparons, surtout moi, et c'est pourquoi, ce 6 juillet 2002, je suis dans le TGV avec Matéo (6 ans) et Salomé (3), un amas hallucinant de bagages, en route pour animer un atelier d'écriture en échange d'un séjour gratuit-nourri-logé dans un village-vacances.

Celui dont il va être question ici.

J'ai oublié de dire que je suis ruiné et que c'est là le seul moyen de payer des vacances à mes gosses, parce que c'est mon tour de garde, à quarante piges, ruiné, oui, et pas pris de vacances depuis dix ans ou presque, et obligé d'accepter un putain d'atelier pour que mes gosses... enfin, vous avez lu Zola comme moi.

Pourtant, je suis déjà traduit en trois langues, suis intervenu à un colloque à la BNF aux côtés de Gao Xinjiang alors qu'il n'était qu'un petit Chinois anonyme habitant en haut d'une tour de Saint-Maur, pourtant, certains disent que je suis un génie comique, mais les gens disent tant de choses, on dit aussi que je suis un fou littéraire, mais, vraiment, non, le talent, le nombre de bouquins, ou les semaines de quatre-vingts heures, ça ne suffit pas pour payer des vacances à mes gosses, puisque qu'on ne me paie pas, ou plus, et que la littérature, franchement, ce monde dévoré par l'image s'en tape. Et puis mon ex m'a dit un jour, alors que je ne pouvais acquitter la pension et sollicitais une grâce temporaire qu'elle me refusa :

"Mais pourquoi tu t'entêtes ? Pourquoi tu ne fais pas un boulot normal, un truc comme tout le monde ? Regarde, je me suis remise à peindre. Je trouve que ce que je fais est pas mal. C'est comme si je décidais d'en vivre la semaine prochaine. Il faut que tu trouves du fric, c'est sûr. C'est pas aux autres de s'adapter."

Ben oui, c'est sûr. Pourquoi ai-je écrit dix bouquins ? Et pourquoi je ne veux faire que ça ? Au fait ? Ben alors, qu'est-ce qui m'a pris ? Ça va pas la tête ? *Pffff* ! Je suis un peu con, aussi. Faut croire. Un point de vue comme ça, sur la condition et les motivations de l'artiste, ça ne se discute pas. En plus, c'est une institutrice qui le dit.

Alors hop ! un échange marchandise : atelier d'écriture contre le gîte et le couvert, et surtout des vacances, pour mes gosses, sur les bords de la Grande Bleue. Si chaude.

Après avoir contenu les porteurs de mon ADN durant cinq heures dans le train, il est 15 heures, ce samedi 6 juillet 2002, et il n'y a ÉVIDEMMENT personne pour m'accueillir. Chose qui, somme toute, ne m'étonne guère. J'ai toujours des pressentiments, un talent

atavique propre à nous autres, émigrés de l'Est, habitués à se prendre sur la tronche tous les pianos largués par l'Histoire depuis les hauteurs des immeubles du Destin. Hurlant après mes gnomes au bord de l'implosion ("MATÉO DESCEND DE LA BORNE À INCENDIE ET SALOMÉ CESSE D'ARRACHER CES JOLIES FLEURS MUNICIPALES S'IL TE PLAÎT !"), retournant tous mes bagages à même le trottoir, sous le regard de chauffeurs de taxi désabusés, au beau milieu d'une foule de vacanciers suintants, tout chaud démoulés du TGV, je finis par retrouver, entre chaussettes et bouée canard, le post-it avec le numéro de mobile de la responsable d'animation.

Elle répond la bouche pleine :

"Vous êtes qui ?" [Silence : j'entends dans mon portable des verres qui s'entrechoquent. Un type au loin hurle : "Un double !"]

"Qui ça ? À la gare ? La gare d'où ? Qui ça ? Je vous capte mal, je suis au restaurant. Ben écoutez, je termine mon repas et j'arrive."

Une heure plus tard, Matéo semble avoir perdu tout contrôle de ses membres. On se croirait dans *Le retour de Beetlejuice*. Les yeux injectés de sang, il est prêt à sectionner l'oreille de sa sœur à coups de dents. Les passants s'écartent, horrifiés. Salomé envisage quant à elle de s'en prendre aux chiens-chiens à mémères de passage dans son orbite, afin de dépenser son énergie lysergique – ou un autre nom, je ne sais plus lequel, mais bref, ce truc qui fait sauter les enfants sur place pendant des heures et mourir prématurément les pères séparés.

Pour ma part, c'est hébété que je vois arriver la Citroën Saxo pourrie qui vient nous chercher.

J'entasse nos bagages dans le coffre et mes enfants hagards sur la banquette arrière. Nous voici enfin en route pour le village-vacances, mais je sens bien, au silence pesant malgré le fracas des soupapes mal réglées, que je la fais chier, la responsable de l'équipe d'animation. Moi, le type envoyé par la direction parisienne, celui à qui il va falloir trouver un bungalow en urgence.

Alors, la belle brune au bronzage mono-de-colo et à la chemise nouée sur un nombril dodu, me demande, accablée :

– Vous venez pour quoi déjà ?

– Je dois animer un atelier d'écriture. Un échange marchandise. C'est que des vacances pour mes gosses, vous comprenez, c'est cher et...

Elle émet un son que je devine être une manifestation d'incompréhension.

"Je dois utiliser des phrases de Victor Hugo, c'est l'année Hugo, hein, excusez-moi, et faire écrire les gens sur cette base, rien de difficile, c'est pour s'amuser, pour le plaisir, on est une dizaine d'auteurs envoyée dans les différents centres du groupe, et tout sera réuni dans un recueil que la direction parisienne publiera plus tard."

Deux kilomètres, et enfin elle réagit :

– Oulllllllaaa ! je ne sais pas si ça va marcher, ça !

Je m'y attendais. JE M'Y ATTENDAIS !

– Ah, vous croyez ? fais-je en un filet de voix.

– Ben oui. Ils n'ont eu personne la semaine dernière à l'atelier Scrabble®™©.

"Salomé, cesse S'IL TE PLAÎT ! d'agacer ton frère ou je t'en COLLE UNE !"

Le samedi après-midi proprement dit

Le village-vacances est une sorte d'éden blotti dans un écrin de verdure. Je vous assure que si. Je ne répète pas l'argument de la brochure (que nous analyserons d'ailleurs plus loin, si vous le voulez bien).

“Écrin de verdure” : ce sont vraiment les premiers mots qui viennent à l'esprit. L'expression “terre de contraste” n'est, en revanche, pas adaptée.

Depuis la quatre voies, en contrebas, on devine à peine ce camp retranché des loisirs estivaux, tant il est vert, tapi sur le coteau méditerranéen. Qui ignore son existence, observant le paysage depuis la plage, ou essayant de traverser la route le nez en l'air, en claquettes et string tropézien, au risque de finir pulvérisé tel un moustique gavé de sang hollandais, ne peut se douter à quel point ce village-vacances est végétatif, voire, pour être précis sur les termes, perdu dans la végétation.

Végétatif, oui.

Digression 1

“Végétatif” n'est pas un terme seulement relatif aux sénateurs, ou appelé à désigner, dans quelques années, les soixante-huitards incontinents. “Végétatif”, me confirme Robert, dit “Le Petit”, peut signifier aussi : “Qui est cause de la vie végétale.” C'est pourquoi, désolé, le terme “végétatif” convient au village-vacances : il est cause de vie végétale, c'est-à-dire responsable et non coupable, dans le sens où la nature, seule, n'aurait jamais créé un tel ordonnancement de lauriers-roses et de pins parasols. Jamais. Si le centre n'avait pas été implanté là, il n'y aurait pas eu une telle végétation. Je veux dire “telle” dans le sens de : une végétation dans cet état-là, et de cette sorte-là... En effet, Dame Nature, on dira ce qu'on voudra, a en général toujours prévu les choses dans une sorte de Grande Vision, de Grande Harmonie Vibratoire et Holistique, qui a su allier fonctionnalités et esthétique. Nous devons reconnaître qu'elle s'est peu fourvoyée, elle n'a que très rarement joué de sales tours aux créatures terrestres – si l'on écarte évidemment le problème très spécifique des troubles identitaires de l'ornithorynque, ou les douloureux aspects mécaniques liés au diamètre cloacal des poules pondeuses d'œufs de fort calibre. Le centre de vacances est donc végétatif de ce point de vue : il est la cause d'une vie végétale particulière. S'il n'avait pas été construit à cet endroit, il est certain que Dame Nature aurait employé ses vieilles recettes foutraques de couverture du sol et, du coup, les gens ne seraient pas obligés de sortir du centre pour aller en excursion contempler la vraie végétation. Et pourtant, bon sang ! ce qu'il est vert, ce village. On verra que le terme “végétatif” peut aussi s'appliquer aux occupants du village-vacances, mais dans un sens différent qu'appliqué au talent de l'artisan-paysagiste. Il sera plus usuel et populaire, mais, encore et toujours, nous y reviendrons.

Perle de béton dans son écrin de verdure, le centre de vacances allie tradition et modernité. Tradition : les immeubles comportent des terrasses ombragées. Modernité : un manque d'espace évident. Deux personnes sur une terrasse et on revit les moments d'affluence d'une rave-party : il faut se faufiler pour manœuvrer jusqu'à l'étendoir à linge qui achève de se démantibuler. Les terrasses donnent directement sur les arbres, ou plutôt quasiment sur les branches, probablement pour boucher la vue, parce que, sinon, on affronte, face à soi, un immeuble tradition-modernité. En pleine poire.

Qu'on se figure une ville nouvelle, entre le résidentiel et le social luxe, pour agents-de-maîtrise-cadres-moyens et refoulés-fauchés de la petite ceinture de Paris : cité de façades en béton strié se desquamant tel un bouliste de Saint-Rémy-de-Provence ou un platane typique. Le centre de vacances est de la même génération que ces villes construites dans les années quatre-vingts ; celles que n'habitent pas leurs architectes, lesquels sont en fuite au Brésil où ils se sont fait refaire le visage pour échapper aux plaintes.

Des chemins tortueux et peu pratiques, incitant à couper à travers les haies de lauriers-roses buissonnants, mènent à de petits immeubles de trois étages, décalés et biscornus, enchevêtrés, regroupés autour de petites places sans intérêt. Le pire, c'est qu'il n'y a même pas de panneau style "Rue des rossignols", ou "Allée Berlioz", ou "Traverse Youri Gagarine". On est sans repère, on se perd, on erre. Un séjour d'une semaine nécessite trois jours d'apprentissage pour retrouver son immeuble dans le dédale. On bute dans les escaliers de pierre reconstituée. On se surprend à saluer trois fois la même personne en dix minutes, à marcher sur le mouchoir jetable qu'on venait, quelques instants plus tôt, de balancer derrière soi.

Tous les immeubles – deux cent cinquante-six nuances de gris, comme les anciens écrans d'ordinateurs – se ressemblent. Heureusement, les gens font sécher aux balcons des terrasses des serviettes de bain avec des chevaux crinières au vent, des pin-up énamourées, ou les logos des grandes marques automobiles : ce sont de bons indicateurs pour s'orienter.

Les bungalows, réunis en quartiers, sont nommés "Les rouges", "Les jaunes", "Les bleus". Les concepteurs ont tenté, en vain, de faire preuve d'audace et d'imagination afin que les gens ne se perdent pas et puissent très vite se créer des zones tribales nécessaires au processus identitaire.

Les blocs d'immeubles dévalent le coteau en direction des bâtiments administratifs, du restaurant, de l'accueil-espace-vente-information-bar-night-club, le tout cernant une place dédiée à la gloire du pavé autobloquant, où se dresse encore un immonde édifice en béton (ping-pong, salle de concert et de spectacle, salle de cinéma, etc.).

C'est là, sur cette place dominant les deux piscines, qu'on peut se prendre pour un Chateaubriand en tongs, admirant la vue sur le golfe. C'est là que me largue la responsable de l'équipe d'animation, avec bagages et gosses atomiques gavés de biscuits et de bonbons pour éviter la dénutrition.

"L'appartement n'est pas encore prêt. Il faut attendre 17 heures", me susurre une hôtesse au décolleté abyssal, bronzée comme un cake aux olives.

Aux olives noires (ridées, quoi).

Digression 2

L'olive sur fond jaune est un motif récurrent, quasi-obsessionnel, sévissant désormais en toute région située au-dessous de la Loire. Le culte de l'olive est même devenu, ces dernières années, assez féroce. Pour le peu que j'ai pu observer, il semblerait qu'il gagne le Nord de la France, telles les fourmis d'Argentine sorties des cales des navires à Marseille et Bordeaux. Il m'a semblé en effet apercevoir des olives sur fond jaune dans des magasins de souvenirs parisiens, et même dans

des échoppes d'Amiens, Belfort, et Concarneau. Ce phénomène insidieux, assez inquiétant, ne semble pas poser de problème aux responsables gouvernementaux. Les sociologues, intellectuels de tout poil, restent muets à ce sujet. Qui brisera le tabou ? D'où sont émises ces tonnes d'olives imprimées ? Qui a planifié la nappification olivière globale des tables ? Le réel étant difficile à appréhender aujourd'hui, tant il est complexe, on a parfois, de façon paranoïaque, l'impression que d'autres mondes, d'autres sub-réalités, transparaisent dans notre quotidien. Le développement de l'olive imprimée me paraît relever de ces télescopages de notre *continuum* stratifié : un grand dessein olivier est en marche. Dans quel but ? Mystère. Pour ma part, je ne connais hélas personne possédant chez soi une déclinaison quelconque du motif – quoiqu'il soit possible que mes amis démontent en hâte leurs rideaux à mon arrivée. L'autre hypothèse étant que la dévotion manifestée aux olives sur fond jaune soit réservée au seul espace intime, consacrée à d'étranges usages confidentiels. Peut-être même certaines pratiques sexuelles encore honteuses y sont-elles liées, puisque les commerçants vendent aussi des caleçons jaunes ornés d'olives noires. Il m'est arrivé de débarquer chez certains amis, tôt le matin, et à l'improviste, afin de les surprendre dans de tels sous-vêtements. Car l'un de mes fantasmes consisterait à voir quelqu'un ainsi vêtu, observer les effets éventuels sur son métabolisme, sa personnalité. Mes recherches sont, pour l'instant, restées infructueuses. Les gens se méfient, j'en suis persuadé. Pendant ce temps, des hectares de tissu "olives sur fond jaune" sont débités et revendus en toute impunité. J'envisage à l'occasion d'enquêter dans le milieu gay des retraités boulistes provençaux. Il doit s'en passer de belles, j'imagine, dans les back-rooms du côté de Draguignan, avec toutes ces olives.

Attendre 17 heures.

Je m'écroule dans un fauteuil en plastique moulé et observe les alentours, tandis que mes enfants, à cran, courent en tous sens – c'est une sorte de tonus qu'ils ont en eux, qu'il leur faudra apprendre, plus tard, à sublimer dans l'exercice du marketing ou autre métier en vogue, lorsqu'ils seront en âge de piétiner autrui pour se faire une place au soleil social.

C'est fou ce que l'endroit me rappelle l'esplanade du centre commercial de Savigny-Le-Temple où j'ai travaillé, quelques années jadis, alors employé de Caisse d'Épargne. Du béton partout. Pour un peu, je m'attendrais à voir réapparaître les cygnes du lac qui se trouvait non loin de la banque ; lesquels venaient lâcher quelques fientes sur la porte vitrée de l'agence en attendant de taxer à bouffer aux citoyens surendettés sortant du Monoprix mitoyen. Tout de suite, la vision du béton m'incite au bilan : en quinze ans, je n'aurai donc guère changé d'univers. On a transposé la ville nouvelle en bord de mer et moi avec. La seule différence est que je n'aurai pas, cette semaine, à fixer des heures la place déserte, la famille de cygnes diarrhéiques marchant en file indienne devant le centre culturel de Savigny, qu'inlassablement, chaque jour, un employé communal détagguait au Karscher®™© et à la brosse. "LE MAIRE ENCCULER" à 14 heures. "LE MAIRE ENCCU" à 14 heures 30. "LE MAIRE ENC" à 15 heures 45. "LE MAI" à 17 heures. Et, le lendemain matin, il finissait "LE MAI" de 8 heures à 12 heures, et attaquait l'après-midi le tout nouveau "VILLE DE MAIRDE" jusqu'à 17 heures. Ainsi se rythmaient mes journées, assis derrière mes vitres bancaires pare-balles.

Les rares vacanciers qui passent devant moi, sur la place du village-vacances, déambulant entre les tables de jardin, n'ont finalement que quinze ans de plus que ceux à qui je renégociais des prêts (acquis précédemment à 20% d'intérêts et paliers progressifs) pour éviter qu'ils ne divorcent (ce qu'ils faisaient de toute façon dans 90% des cas) ou ne se tirent une balle dans la tête, comme voulaient les en préserver les opportunes lois Neiertz et Scrivener sur le surendettement. Peut-être même, ces gens se dirigeant vers leurs bungalows ou la piscine, sont-ils les survivants de mes clients d'alors, accablés de dettes et de travail. Un jour, une jolie et fraîche mariée de 20 ans, à qui je venais de constituer un dossier de prêt (lequel allait l'enchaîner pour une durée égale à son âge), m'avait brusquement avoué que son époux la battait déjà comme plâtre, un mois après les épousailles et la jarretière aux enchères. Puisque me voilà au milieu du même béton, pourquoi ne serait-elle pas ici, elle aussi ? Il faudra que je scrute les quadragénaires dépressives déformées par les grossesses et les coups. Je vais peut-être la retrouver. Nous pourrons ainsi discuter de notre jeunesse enfuie. Elle me racontera ses constipations, ses hémorroïdes, sa vie de mal mariée, et les soirées devant le téléviseur – et cela mettra un peu de joie dans mon séjour.

Je suis groggy.

Tout m'a épuisé. Contenir mes gosses, le voyage, le contrôleur du TGV qui m'a pris excessivement la tête parce que j'avais oublié de composer mon billet... Mais ce qui m'accable, c'est de savoir que je vais me traîner là une semaine. J'espère que l'appartement est sympa, que la bouffe sera bonne, que les candidats à l'atelier d'écriture seront nombreux, qu'on va se marrer. Que mes enfants vont bien en profiter – je ne suis là que pour cela...

Groggy...

Je me demande qui est le propriétaire de l'usine produisant ces fauteuils blancs en plastique moulé qu'on voit partout. Toujours le même modèle. J'en ai vu de similaires au Caire, à Pékin, en Allemagne, à Hongkong, à New York, sur la Grande Canarie, aux Baléares, à Glasgow... Qui est celui qui a dessiné ces horreurs envahissant la planète ? Le dénoncera-t-on un jour ? Est-il acoquiné avec le réseau mafieux et tentaculaire des caleçons à olives ? Comment a-t-il pu créer, en quelques décennies, cet empire mondial de la chaise qui vous fait le cul moite l'été, pète sous le gel l'hiver, et se tord dès qu'on se balance en toute saison ? La seule chaise capable de laisser s'incruster en elle la pollution de l'embouteillage du front de mer.

Groggy...

Je revois le contrôleur du TGV et me laisse aller à quelques pensées délicieusement haineuses. Ce type m'a pris la tête dix minutes à cause de ma faute, ma très grande faute, ma méga *culpa* : oublié de compostage.

– VOUS AVEZ OUBLIÉ DE COMPOSTER ! (Sa voix résonne. Il y a de l'écho.)

– *Vouiiii...* (Voix fluette. La honte de ma vie, *poi-poi*, ma parole et devant mes gosses, la chair de ma chair.)

Lui, en face, immense. Il est le tonnerre, il est Zeus serrant dans sa main un carnet de PV de la foudre. Il est le Tyran, le Dieu Courroucé, Karl Marx et le Père Fouettard. Tout cela en même temps.

– VOUS AVEZ OUBLIÉ DE COMPOSTER !

Et il ressasse, jusqu'à ce que je m'excuse, dix fois, comme un pleutre, jusqu'à ce qu'il décide, dans sa grande mansuétude, de ne pas me coller d'amende, et de me répéter, dix fois, vraiment, dix minutes, les mêmes arguments :

“IL FAUT COMPOSTER !” (La bave aux lèvres.)

Tout de suite, les questions qui s'imposent :

Comment ce type vit-il ? Quelles têtes ont sa femme, ses gosses ? Est-ce qu'ils parlent de compostage à table ? Est-ce que son gamin, sur la fiche, à l'école, inscrit à "profession du père" : "Contrôle de compostage" ? Est-ce que, lorsqu'il rentre le soir dans son doux sweet home, après qu'il a accroché sa casquette sur le portemanteau piolet avec chamois et edelweiss en plastique, sa femme lui demande :

– Alors, ça a été aujourd'hui au boulot, mon castor ?

Est-ce qu'il répond ?

– M'en parle pas... Épouvantable. Figure-toi que je suis tombé sur un père avec ses gamins. Le gars était pourtant en règle. Il semblait honnête. Il avait des billets normaux et une carte-enfants 50%. La quarantaine ordinaire. Mais tu sais quoi ?

– Non, souffle sa femme, craignant le pire. Elle lâche son fouet. La mayonnaise va retomber. Pour une fois qu'elle en préparait un jour sans ragnagnas...

L'homme se rengorge. Il ménage son effet.

– Hé bien tu ne devineras jamais : il avait oublié de composter son billet !

C'en est trop : l'épouse pousse un cri. Le petit dernier, dans la pièce du fond, se met à hurler dans sa morve, instinctivement alerté par la tension ambiante.

Épouse Dévouée se jette dans les bras de Mari Courage.

– Mon chéri. C'est abominable. Oh ! comme tu as du cran de faire ce travail !

– C'est pour toi, mon bouchon. Pour toi, et nos enfants, Pamela, Vanessa, Loana, et le petit Brandon. Je dois bâtir leur avenir.

– Et si tu te heurtes de nouveau à d'autres types qui ont oublié de composter leur billet ? Le supporteras-tu ? Seras-tu valeureux ? s'inquiète la femme d'une voix soudain empreinte de l'angoisse immémoriale de la cueilleuse de baies, compagne du chasseur toujours pas rentré de la traque au mammoth, la nuit tombée.

L'homme soupire. Il repense à ses ambitions enfouies sous les exigences du quotidien. Au devoir. Aux mots qui portent des majuscules.

– T'inquiète pas, bouchon. Je tiendrai le coup. Et dès que possible, on se tire dans le Sud et on ouvre ce commerce de bijoux et de perçage d'oreilles dont tu rêves. On fera salon de thé sur la terrasse. On vendra des cartes postales avec des calembours, et des tissus avec des olives noires sur fond jaune. C'est en plein boom.

Oui, telle est la vie édifiante et épique des contrôleurs de compostage.

Dure.

Âpre.

"Sévère mais juste", comme dit mon pote Jean Hugues Opper.

Mais tout de même, une question me taraude : possède-t-il des fauteuils de jardin, blancs, en plastique moulé, signé par le King Imperator Fantômas du mobilier de merde ?

Pour la tenue de mon atelier d'écriture, il me faut sans tarder me replonger dans les bouquins de Victor Hugo. Histoire aussi de ne pas les avoir transportés pour rien. *Tristesse d'Olympio*, "Ô combien de marins, combien de capitaines...", "Elle faisait, au milieu du jour, son petit somme...", et tout le bataclan. Aurai-je tant souffert jadis, mon gros *Lagarde et Michard* dans le cartable, sur mes frêles épaules de petit sixième, pour en arriver là ?

Le lendemain dimanche, à 10 heures, ce sera la "réunion d'information des vacanciers sur la place". On présentera les activités aux nouveaux arrivants. Chaque animateur tiendra son stand – une simple table avec un bout de carton portant son nom. Je me présenterai, j'expliquerai que la littérature ou la poésie, c'est comme le Scrabble®™©. Juste des lettres à combiner. Paraît-il – où ai-je lu ça ? chez Borgès ou chez Fredric Brown ? – que si mille singes tapaient à la machine sans discontinuer pendant je ne sais combien de siècles, l'un

d'eux finirait par pondre *La Divine Comédie*, de Dante (ou le code fiscal ?). Alors, la littérature, hein, finalement...

Je consulte l'heure sur mon téléphone portable, rameute les gosses. ("Allez, on y va. On va pouvoir s'installer et aller à la piscine.") J'empoigne le porte-clefs remis à la réception et me charge de ma tonne de bagages, direction l'appartement n°B43567-3445-GFHGF67-5556, en zone rouge.

C'est alors, ployant sous la charge et un soleil camusien, que je prends une décision irrévocable : je vais écrire le déroulement de ce séjour. L'autofiction est à la mode. Un type mange un œuf, le raconte, et la critique en fait tout un plat. Pourquoi mon témoignage ne serait-il pas, lui aussi, de la littérature moderne ? Oui, je vais noter un maximum de choses, et, si la retranscription sous forme de récit geignard ne présente aucun intérêt, je clamerai que c'est de l'autofiction, et *pouett ! pouett !* tout le monde n'aura qu'à la fermer. C'est moi le patron sur ce coup-là.

Par ailleurs, je vais ainsi alimenter le champ du post-modernisme (vous pouvez zapper le passage qui suit, je vais allonger une théorie), voire le transcender.

Digression 3

Comment transcender le post-modernisme dans un appartement locatif d'un village-vacances ? C'est simple. Le post-modernisme, si j'en crois les universitaires que j'ai lus en diagonale et en baillant, se caractérise, entre autres, par l'incapacité de l'artiste (de l'écrivain) à rendre compte de l'état du monde, de l'état de son époque. Face à cette impossibilité, face à la multitude des sens (exemple : les caleçons aux olives, les fauteuils blancs en plastique moulé, la vie ratée du contrôleur de billets) et des signes (exemple : la même chose, puisque tout est signifiant, ce qui permet d'ailleurs aux sociologues et aux pys d'écrire des tribunes dans la presse), l'artiste (l'artiste c'est moi) ne peut se concentrer que sur lui-même pour livrer un point de vue sur le monde, lequel s'ajoutera au merdier général composant la bouillie confusionniste de notre présent figé (ceci signifie que le livre que vous tenez entre les mains ne devrait, en théorie, rien ajouter au non-débat chaotique actuel, et donc, passer inaperçu dans la masse). En écrivant *Buffet à volonté*, je vais donc poser une fiente supplémentaire sur le tas du post-modernisme. Je vais raconter ma semaine, et voilà. Ça sera un point de vue. Un réglage de focal (fécal ?) sur un aspect partiel du réel. Celui que j'aurais vécu comme un grand parce que j'aurai été cap'. Avec un peu de chance, vous lirez ce livre jusqu'au bout. Mais comme je suis un artiste (ce genre d'individu extra humain, vous savez), je vais essayer de faire mieux. Je vais tenter de prouver que je peux tout de même rendre compte de l'état du monde EN ENTIER, depuis ma studette de congé payé. En effet, je crois (mais je suis le seul dans ce cas, pour ce qui est de ce village-vacances, à ce moment donné, je suis certain d'être le seul à me le dire) que le réel est un objet holographique : si j'en casse un morceau, même minuscule, il contient en lui l'image complète de la forme originale. C'est-à-dire que dans ma semaine banale dans ce village-vacances merdique se trouve l'intégralité de ce qu'on peut raconter sur le monde (et après, je pourrai aller me coucher). Si l'objet holographique ne vous parle pas (vous devez n'avoir aucune culture, sinon vous seriez en train de lire

un autre auteur), prenons l'exemple des équations fractales : une micro-partie d'une branche de chou-fleur est en effet de la même forme que la branche entière. De la même façon, ma semaine dans ce village est une représentation minuscule du système général (je vous avais prévenu : fallait zapper ce passage). Ceux d'entre vous assis au premier rang et qui me suivent encore peuvent constater la hauteur de mes considérations intellectuelles. Je vous jure que ça me prend comme ça, n'importe quand, ça vient du fond de ma culotte, et même en portant les bagages avec la sueur qui me coule dans les yeux. Mais c'est pourquoi également, si ma fille a de nouveau envie de pisser et réclame, de façon intempestive, son buisson pour se cacher, cela me perturbe, parce que je suis occupé à régler ma focale sur cette satanée branche de chou-fleur fractale post-moderne – et, de fait, ce n'est jamais le moment de me déranger.

Voilà. Je vais donc raconter ma semaine, et, ce faisant, je vais créer le post-post modernisme (provençal). Je me dis aussi, errant parmi les lauriers-roses, que j'en ferai une sorte d'acte de foi politique. En gros, un livre de génération – celle des quadras, comme moi (toujours viser le livre de génération, ne serait-ce que pour des aspects posthumes et financiers). Je rajouterai de l'humour cruel. Je digresserai à mort. Je ferai de l'autofiction.

Et puis ça me rendra furieusement hype.

Lebensraum

J'avais une quinzaine d'années lorsque mon oncle, demeurant au Blanc-Mesnil, à quelques centaines de mètres de l'aérodrome du Bourget, me mena au salon aéronautique annuel.

Je n'ai jamais été fasciné par la chose mécanique que je pressentais, peut-être déjà, comme une future cause de paranoïa (la crainte constante de la panne et de l'arnaque du garagiste), mais l'idée de voir de vieux avions m'avait séduit. Ce ne pouvait être la perspective d'embrasser la carrière de pilote, puisque j'étais nul en maths, en sport, et en tableau d'opticien.

Quoique...

Digression 4

Enfant, j'ai été tenté de tricher au tableau d'opticien, car je connaissais les trois ou quatre premières lignes par cœur. À l'époque, les spécialistes n'utilisaient pas ces appareils de torture sur lesquels on pose le menton, un œil bouché et l'autre non. Ils ne possédaient pas davantage les diapos perverses d'aujourd'hui, qu'ils font défiler en silence, la lippe désabusée. Durant mon enfance, on nous infligeait des lunettes demi-lunes épaisses comme celles de Stravinsky, Queneau et Groucho Marx réunies. Le praticien plaçait des lentilles amovibles à l'emplacement des verres ; lentilles qu'il extirpait d'une caisse en bois, laquelle doit valoir maintenant une fortune chez les brocanteurs pour bobos showbiz du côté d'Apt. Il y avait toujours un tableau blanc et noir, avec les mêmes lettres : ZU à la première ligne, RNTV (ou RNTS ?) à la seconde, enfin je crois, et... j'ai depuis oublié la suite, ayant eu peu l'occasion, hélas, de réciter cela en public. Il m'apparaissait aberrant que ce soient toujours les mêmes lettres que l'on demandât de lire au patient. Je me disais qu'on devait donc tester secrètement mon intelligence. C'est-à-dire qu'on me prenait pour un con. Il devait y avoir un piège. C'était évident : à force, quiconque ne pouvait qu'apprendre les séries de lettres par cœur. D'abord, il fallait être aveugle, ou carrément abruti, pour ne pas savoir que ZU occupait la première ligne. Qui n'était capable de lire ZU n'aurait, de toute façon, pas lu "OPTICIEN" au-dessus de la boutique du lunetier, ni même trouver son chemin sans chien guide pour se rendre chez "l'oculiste", comme disait ma mère. Un jour, lors d'un examen, j'envisageai de tricher, puis aussitôt, renonçai : je risquais de passer le restant de mes jours le visage déformé à cause des multiples piliers, parcmètres, et autres obstacles que la vie s'est toujours acharnée à placer devant mes pas. J'ai bien fait. Je n'ai toujours pas le nez cassé, quoiqu'il m'arrive de percuter, encore, de nombreux éléments de mon environnement. Ce qui est dû à la pratique de la lecture en marchant. Certains auteurs ont été pour moi de véritables chocs et de vraies rencontres. À cette différence, ce fut avec une porte vitrée plutôt qu'avec la teneur de leur pensée. À l'examen, l'opticien posait une

lentille, dans une des rainures de l'énorme monture de lunettes de torture, et grommelait : – Et là ? – Z... ? euh... U ? Je jouais l'hésitant pour ne pas qu'il se sente trop tôt inutile, afin qu'il en ait pour sa séance. Il changeait le verre. – Et là ? C'était toujours les mêmes lettres, mais floues. Je ne pouvais décemment pas mentir. – C'est toujours ZU. – Mais c'est mieux ou moins bien ? – Je sais pas. Je sais seulement que c'est Z et U. Il grognait et prenait un nouveau verre (enfin, une lentille). – Et là ? – Ça y est : j'ai mal au crâne, mais je sais que c'est Z et U. Il m'a dit des milliers de fois "Et là ?" dans ma vie. Le pire, c'est qu'il demandait la même chose aux patients suivants. Jusqu'au soir. Et le lendemain, et ainsi de suite. Parfois, je pense à lui. Une existence entière passée à demander : "Et là ?" En fait, il a eu la même carrière que le huitième Compagnon de la Chanson, le grand, à gauche. Toute sa vie, ce type a fait : "POM ! POM ! POM ! POM !" En tournée à Cholet, pays des mouchoirs, à Cambrai, pays des bêtises, ou à Arles, pays des caleçons aux olives, par tous les temps et tous publics, ce type faisait "POM ! POM ! POM ! POM !". Et il ne s'est même pas suicidé. L'opticien de mon enfance est décédé depuis (en vérité j'en ai déjà usé deux). Il m'arrive de l'imaginer comme Goethe sur son lit de mort. Au lieu de réclamer plus de lumière en désignant la fenêtre, il tend la main vers le mur du fond de sa chambre, il souffle : – Et là ? La famille éclate en sanglots comme dans les films américains mélo-pathos. À travers leurs larmes, ils répondent, pour faire plaisir au moribond : – Euh... Z et U. Bon, j'arrête, les jeunes lecteurs ne suivent plus mes références. C'est à ça que je vois que je vieillis et que je comprends pourquoi ma vue baisse. N'empêche. Je me dis parfois qu'il doit y avoir une morale à cette histoire de ZURNTVS. Une sorte de sens caché. Il me semble que bien des situations dans l'existence sont similaires : vous connaissez par cœur la réponse à un problème quelconque, mais le contexte, le code social, l'étiquette, les us et coutumes, vous imposent de faire comme si vous ne saviez pas, ou ne l'aviez jamais su. Je pense, mettons : à l'affectation de vos impôts, aux résultats du suffrage universel, au diagnostic que va effectuer un garagiste ou un cancérologue.

Sous les hangars gigantesques de l'aérodrome du Bourget, moult entreprises présentaient divers engins de mort de manière plaisante, sinon souriante et aguicheuse. Les Mirage, avec leurs batteries de missiles joliment disposées en éventail, faisaient les yeux doux à une populace qui ne connaissait pas encore le concept ludique de "frappes chirurgicales". Les jeux vidéos n'existaient pas. L'idée que je puisse être né avant *Pac Man* ou *Space Invaders*, les Compagnons de la Chanson en pleine heure de gloire, est vertigineuse, je le sais, mais qu'y puis-je ?

Je ne suis jamais retourné au salon de l'aéronautique, mais j'imagine que ce n'est guère différent aujourd'hui. C'était un déballage de technologie, des réacteurs en coupe, du fric étalé de façon obscène, des louanges à la technique imprimées sur de coûteuses plaquettes en papier glacé, des stands peuplés de créatures badgées, à fortes poitrines et forts décolletés, jambes interminables et jupettes ras la touffe. Voici les images qui m'en restent. Un mélange de fer, de feu, et de jupettes. Peut-être ai-je eu mes premières érections au Salon du Bourget devant un Mirage IV ? C'est possible. En tout cas, je n'ai pas noté d'influence décisive sur ma sexualité. Au pire, la taille des ogives aperçues pouvait-elle être castratrice.

J'avais beaucoup apprécié la visite (et en particulier la statue de Lindbergh qu'un système de projection faisait parler, alors qu'il aurait été plus simple de projeter le film sur un écran plat...). J'enfouissais des kilos de documentation dans des sacs en plastique, sans me douter que, bien plus tard, la société Matra, indirectement, finirait par nuire à ma carrière d'écrivain : monopolisant les canaux de distribution du livre, transformant l'édition en une vulgaire machine à fourguer les produits qu'imaginent ces décérébrés incultes, socialement nuisibles, des services marketing. C'est dire si on est innocent lorsqu'on est jeunot... Impressionnable aussi.

Le jour de cette visite au Salon du Bourget, j'ai pu monter dans le LEM, ou ce qui devait en être une fidèle reproduction. Le Lunar Excursion Module, dit "Eagle", est cette invraisemblable casserole qui a permis, en 1969, à trois types de marcher sur la Lune.

Digression 5

Le LEM, j'en rêvais depuis l'âge de 7 ans. Le 21 juillet 1969, l'après-midi, le moniteur du centre aéré nous avait demandé de nous asseoir autour de lui dans une clairière du parc de l'Abbaye du Lys, (Dammarie-Les-Lys, Seine-et-Marne, France). Il avait réclamé le silence, tandis que nous vérifions que nous n'étions pas assis sur des fourmilières. Il avait ensuite enclenché son magnétophone à cassette dégainé d'un sac en patchwork qui sentait le patchouli. On se demandait mollement quelle activité furieuse il nous préparait. Encore un jeu de sa composition qui n'amuserait que lui. Heureusement, il n'avait pas sa guitare pour nous chanter "C'était un cheval blanc...". C'était donc une bonne journée. Il monta le son de son appareil. On entendit des crachotis ponctués de *piiing* à la sonorité étrange. Le moniteur nous fit signe de rester silencieux. Puis, une voix nasillarde, une voix de transmission radio, est sortie de l'unique haut-parleur : – Eagle... Houston... you're go for a landing. Over. *Piiing*. – Roger... picking up some dust... big shadow... contact light... OK, engine stopped... *Piiing*. Tranquility Base here. *Piiing*. (Silence) The Eagle has landed. Le mono, en tirant sur sa Gauloise avec un demi-sourire, nous a dévisagés en hochant la tête – ce qui n'était pas simple car nous étions une dizaine autour de lui. Il avait l'air grave. Moi, je n'en menais pas large. Que se passait-il ? On avait encore fait une connerie ? On sentait bien qu'il ne fallait plus rigoler. "Voilà. Vous venez d'entendre une chose formidable. Cette nuit, l'homme s'est posé sur la Lune." Instinctivement, on a tous levé les yeux. "Maintenant, vous ne pourrez plus jamais oublier cet instant. Je viens de vous faire écouter quelque chose de très important." Nous sommes tous convenus que nous nous en souviendrions avec le sérieux et l'application nécessaires. Puis nous repartîmes fabriquer des cabanes dans les bois, attendant l'heure du bout de pain rassis et de la barre de chocolat Poulain, fondue, difforme, qu'accompagnaient, maculées dans l'emballage, des images d'animaux à collectionner. Lorsque j'y repense, je me dis que le mono avait raison : je n'ai jamais oublié que l'homme est allé sur la Lune. Hélas, je m'en souviens surtout parce que j'avais trouvé curieux que le mono se pointe avec son magnétophone. Que trois types soient allés ramasser de la poussière sur le satellite de la Terre ne me disait rien de particulier. Si les autres enfants présents me lisent aujourd'hui (certains sont morts, en prison,

ou alcooliques, ou amiantés, etc., mais il doit bien en rester un ou deux), j'espère qu'ils s'en souviennent, car la consigne du mono était précise : il fallait s'en souvenir. Par ailleurs, on a jamais revu le mono, et donc, il ne nous a jamais dit de cesser de nous en souvenir, alors je continue. Cela étant, la conquête spatiale a été en effet quelque chose d'important dans ma vie. Il paraît que c'est dans ce cadre qu'on a inventé le Teflon, matière recouvrant les poêles à frire qui n'attachent pas. Je pense donc encore aujourd'hui à la conquête de la Lune en cuisant mes œufs. Je récite rituellement des paroles adaptées. ("I put pepper on the eggs... *Piiing*. Salt, too... *Piiing*. Cooking eggs with success... Ready for dinner.") Même si j'ignore pourquoi ils voulaient que rien n'attache sur la paroi extérieure du module spatial porteur du LEM. Allez, tenez : je profite même de la place qui m'est donnée pour remercier les Américains pour le Teflon. Sans les œufs au plat, je ne serais jamais devenu l'écrivain pauvre que je suis, j'aurais pris depuis longtemps une carte de crédit revolving pour m'alimenter et me serais ensuite pendu. La Lune, non, juré, je n'ai pas oublié. Je veux vraiment que cela se sache : je m'en souviens ! C'est même pourquoi j'en parle ici et vous n'avez pas idée du mal que j'ai eu pour trouver un endroit où placer cette anecdote. Si le moniteur lit également ces lignes, je veux qu'il sache que je le remercie tout de même sincèrement. Sans lui, j'aurais peut-être vécu en ignorant que l'homme s'est rendu sur la Lune et mes œufs au plat auraient pu systématiquement cramer. La littérature y aurait perdu. Toutefois, je ne sais pas pourquoi, ce 21 juillet 69, je n'étais au courant de rien. Je n'ai aucun souvenir d'avoir regardé la télévision le jour de l'alunissage. Je n'ai d'ailleurs qu'une vague image du petit pas pour l'homme et du grand bond pour l'humanité. Plutôt des réminiscences de radio. Je devais être dans la Lune, ou alors mes parents, ouvriers tirant le diable par la queue, ne possédaient peut-être pas encore ce téléviseur-caisson, trois chaînes noir et blanc, bouton en bakélite, tube cathodique qui déconnait lorsqu'il était chaud. L'image se distordait, puis disparaissait. Il fallait la relancer en tapotant sur le tube avec une cuillère en bois après avoir dévissé le panneau arrière du téléviseur. Chose que faisait ma mère tous les quarts d'heure, jusqu'au jour où elle utilisa, par étourderie, une cuillère en fer, et se souvint brusquement que circulaient dix mille volts dans le tube – propulsée qu'elle fut sur le mur derrière elle, les cheveux semblables aux poils de Vil Coyote après l'explosion du missile ACME Inc (en moins roux).

Reprenons.

En pénétrant des années plus tard dans le LEM, exposé au centre d'un des pavillons du Bourget, grandes furent ma surprise et ma déception : "ils" étaient donc parvenus à se poser sur la Lune en ayant voyagé dans un tel engin ! Si fragile, petit, qui sentait le bricolage, le pas fini, le boulonné-riveté à la va-comme-je-te-pousse sur l'orbite. Fallait être dingue pour accepter ce job d'astronaute. Ou alors hy-per-bien-pay-é. On devait encore croire au progrès et aux vertus de la science, à l'époque.

Avec le recul, malgré mon jeune âge, le LEM m'est apparu aberrant. Je serais même pas allé au lycée avec, pour pas avoir la honte. Les astronautes étaient vraiment des héros. Fallait être animé d'une foi à toute épreuve pour s'y risquer. Aujourd'hui, si on a pas d'airbag dans

sa bagnole à deux cent mille euroballes, on passe pour inconscient. Apollo XI s'est posé sur notre satellite avec l'équivalent d'une 2CV Citroën équipée d'une informatique embarquée moins puissante qu'une console vidéo actuelle.

Mais je vous parle d'un temps où les fauteuils des salons de jardin étaient en bois, et les caleçons aux olives à l'état de prototype, en tâtonnements.

Pourquoi évoquer longuement ici le LEM ? Parce que la cabine de douche du studio que m'avait attribué le village-vacances était semblable au LEM. Lorsque je le découvris, je connus ce moment de stupéfaction dû au télescopage des époques. Dans l'angle droit d'une pièce d'à peine deux mètres carrés, nommée pompeusement "salle de bain", se trouvait une boîte en plastique inquiétante, fermée par une porte coulissante translucide maculée de calcaire. Un objet inidentifiable : entre le sarcophage carolingien light et une version verticale du tiroir frigorifique de la morgue.

Bouche bée devant tant de sophistication, j'imaginai aussitôt un gamin en visite dans quelque écomusée du futur :

"Revivez les émotions extrêmes des vacanciers du XX^e siècle ! Dépaysement garanti !"

Estomaqués seront les gosses devant la reconstitution de mon studio – comme moi devant le LEM.

– Regarde, P'pa. Les anciens se lavaient là-dedans, c'est diiiiiingue, quand on y pense.

Le père, toujours pédago, dira :

– Tu sais, Arrosoir [NDLA : dans le futur on pourra appeler les gamins comme on veut, et pourquoi pas "Arrosoir"], ce que tu vois là, c'est du mobilier fin XX^e siècle. C'était une ère barbare. Ils se lavaient à l'eau. Notre système de scanner nettoyant-bronzant Microsoft Soap®™© n'existait pas encore.

– Quelle horreur, P'pa ! Il fallait être sacrément courageux ou ignare pour rentrer là-dedans, hein P'pa ? Ils n'avaient pas peur de rester coincés ni de s'y noyer ! Mais pourtant ils avaient déjà Internet, non ?

– Tu as raison, mais tu noteras qu'il n'y a même pas de prise USB. À mon avis, fiston, l'écomusée a dégotté une très vieille cabine de douche du XVI^e siècle. Ou alors, en 2002, il restait dans le pays des coins vraiment arriérés. Et les gens étaient tellement contents de partir en vacances...

– Ça ne donnait pas envie de se laver !

– De toute façon, en 2002, ils ne se lavaient pas l'été. Ils s'appliquaient des crèmes au monoï en regardant le football à la télévision .

Ce que je réalisai également, découvrant la cabine de douche, c'était le marécage qu'allait créer toute tentative de dégrassage de mes enfants. Je constatai qu'un mince filet d'eau froide s'écoulait de la pomme, bouchée par le calcaire, et, comme il se doit, reliée à la canalisation par un tuyau trop court. Il me faudrait me rincer les genoux et la tête en même temps – moi qui ne suis pas d'une grande souplesse –, ou encore me laver intégralement au shampoing pour faciliter la procédure.

La salle de bain était microscopique. Peut-être allais-je devoir me talquer le corps pour pouvoir me retourner et attraper la serviette sans risque de rester coincé. Si je me brossais les dents de gauche à droite, au lieu de haut en bas comme mon dentiste me le recommande en fronçant les sourcils et haussant la voix, mon coude pouvait passer à travers la cloison.

Cette exigüité restait toutefois dans l'ordre des choses : la suite royale qu'on m'avait promise tenait en à peine douze mètres carrés, occupés par deux lits et un meuble mural contenant un couchage escamotable. Une sorte d'armoire, d'un bois qui n'avait jamais connu l'humus, faisait office de séparation, traçant un couloir entre la chambre et les portes des sanitaires.

Les draps étaient étrangement propres pour un studio qui, de toute évidence, avait abrité le premier cas d'enlèvement d'une femme de ménage par des êtres pseudopodés venus de Saturne. La pauvre femme n'avait pas eu le temps d'accomplir intégralement sa tâche : sans doute avait-elle été aspirée par un angle de la pièce. Comme dans ces récits d'*Astounding Stories*, où les auteurs des années quarante imaginaient les Martiens débarquant de la 5^e dimension en surgissant des coins. Par terre s'ennuyait le sable tombé des slips de bain des précédents occupants. Heureusement, je ne découvris pas de nids de crevettes.

Je fis coulisser la porte-fenêtre et passai sur la terrasse, tandis que Matéo, tripotant des commandes murales, constatait que la baie vitrée pouvait être occultée par un volet métallique à commande électrique. Il étudiait certainement le potentiel résidant dans ce moyen original de décapiter bientôt sa sœur.

Sur la terrasse, je saluai poliment un étendoir à linge en fil de fer déglingué (le t-shirt d'une bombe sexuelle avait-il explosé en séchant ?), ainsi qu'un fauteuil blanc en plastique moulé – cassé. Détail qui tue : pas d'ampoule pour éclairer l'endroit. Le revêtement du sol et la rambarde étaient faits de ce béton brut noirci ; lequel justifiera un jour prochain les premiers classements d'HLM à l'inventaire des monuments historiques, section "cages à lapins".

Un trou dans le mur de droite, des câbles arrachés, témoignaient de la cupidité de mes prédécesseurs : ils s'étaient enfuis avec l'éclairage. Pourquoi précisément cela ? Qu'en ont-ils fait de retour chez eux ? Un presse-papier ? Étaient-ils en train de rire en imaginant ma tête ? Se pouvait-il qu'il existât des filières pour écouler ce type de butin ? Un trafic de douilles et d'ampoules ?

Tout était possible.

Quoiqu'il en fût, cela signifiait qu'il me serait impossible de lire ou d'écrire lorsque mes enfants dormiraient, puisque seulement trois ampoules – nues – éclairaient l'appartement : celle du déshabilleur-dortoir-mangeoire-lieu-de-vivre, celle de la salle de bain, enfin, celle des toilettes, qui, heureuse surprise, n'étaient pas, à la différence du *Blue rondo* de Mozart, à la turque. Néanmoins, si je fermais trop violemment la porte, une fois assis sur la cuvette, je pouvais me déclencher des saignements de nez.

Il me semblait bien pourtant, depuis Paris, m'être fait préciser à plusieurs reprises que je bénéficierais d'un appartement comprenant deux chambres séparées, afin, le soir, de pouvoir travailler sur mon ordinateur portable. "Pas de problème", m'avait-on chaque fois répondu.

J'en veux à ceux qui, dans les années quatre-vingts, nous ont fait croire, des trémolos dans la gorge, que le visiophone était pour demain : j'aurais vu mes interlocuteurs mentir.

Je vidai mes bagages, ouvris l'armoire-cloison en polyboistyrène reconstitué et propulsai nos fringues à l'intérieur. Les enfants, en chaussures sur les lits, s'entraînaient pour les prochains championnats de trampoline, tumbling, et acrogym.

Objectif à court terme : faire tremper les gosses dans la piscine avant le dîner, car les enfants, c'est comme les cheveux, mieux vaut les rafraîchir régulièrement. Puis filer au bar prendre l'apéro, manger, coucher mes monstres, et faire un point métaphysique et introspectif avant d'attaquer la semaine.

Traînant sur le lit escamoté, un prospectus fatigué m'apprit que le restaurant ouvrait à 19 heures 30.

Comme à l'hospice.

Buffet à volonté

Après la trempette des moutards à la piscine – pataugeoire jaunâtre et tiédasse –, après un pastis sur la place du village, vint le moment de se rendre au restaurant. Depuis 19 heures, une foule bigarrée et empressée, parfois sur son trente-et-un (shorts repassés ou survêtements de cérémonie), faisait le pied de grue devant les portes. La vaste rotonde, cernée de vitres et couverte d'un toit ouvrant pour les heures de grande chaleur, était occupée, selon la rigide tradition séculaire remontant à Cynix I^{er}, roi de Vacancy, par une centaine de tables et fauteuils blancs en plastique moulé. Réparties dans la salle, six roulottes frigorifiques affublées de tuiles, façon marchande de quatre saisons réfrigérées, proposaient les hors-d'œuvre. Des présentoirs attendaient que le personnel dispose les gastronomes contenant les plats chauds.

À 19 heures 30, l'ouverture déclencha une bousculade néfaste aux cols du fémur. Il s'agissait, pour les vacanciers, de s'accaparer "la bonne table", stratégiquement placée selon des critères propres à chacun, afin de l'occuper par famille ou affinités.

Pour les arrivants du jour, cette première soirée est primordiale. Pour ceux attaquant leur deuxième, voire leur troisième semaine, l'objectif consiste à conserver la place durement acquise jadis, et bouter au loin les pâlots concurrents fraîchement débarqués. Le repas du samedi soir définit, depuis la nuit des temps, l'emplacement des petits-déjeuners, déjeuners et dîners, pour la durée du séjour, ainsi que la composition de la tablée. Un éthologiste parlerait de "rituel", de "marquage du territoire". Quoique personne – en tout cas à ma connaissance – ne balance çà et là de longs jets d'urine (tout juste pour certains, ignorants l'industrie florissante du déodorant, est-il d'usage de disséminer ses phéromones de mâle dominant). Se louper en ce moment de pure tactique – l'acquisition de table – peut gâcher la totalité des vacances : on est bien contraint, somme toute, de se retrouver attablé trois fois par jour.

Je me faufilai donc, avec mes gosses affamés, évitant autant que possible de mourir piétiné. Autour de moi, l'attitude des candidats à la nourriture trahissait une certaine fébrilité. Il est vrai que, lorsqu'il y a buffet à volonté, le repas est une fête de tous les instants.

Digression 5

Dans un drolatique récit de voyage intitulé *Motel Blues*, narrant un périple à travers les États-Unis, l'auteur, Bill Bryson, explique comment la civilisation nord-américaine est basée sur l'idée permanente de "récompense". Il ne voit pas comment analyser autrement la taille des verres de Coca®™©, le gigantisme des steaks, le volume ahurissant des cornets de glace ou de pop corn... Selon lui, la culture américaine cherche à récompenser chacun de la peine qu'il prend à exister en le gratifiant d'abondance. Ils sont obèses, mais fi ! Ils ont le droit d'en avoir beaucoup. Nous autres, rampant sur le Vieux Continent, qui plus est en une nation, la France, encline à la modération par esprit de chipotage permanent, avons fini par céder à l'idée d'opulence, mais à notre façon. Chez nous, l'idée qu'on puisse en avoir autant qu'on le désire, jusqu'à s'en faire péter la sous-ventrière, se traduit par la notion de "à volonté". Voilà pourquoi nous connaissons nombre de chaînes hôtelières ou de

restauration scandaleusement chères eu égard à la qualité des produits proposés (carpaccio à volonté, mousse au chocolat à volonté). Ou encore ces arguments publicitaires étonnants, tel le “buffet campagnard gratuit” de Mondial Moquette – une initiative qui surprendra quiconque a essayé d’ôter des rillettes écrasées d’un tapis angora. Quintessence de l’idée de “récompense”, de l’acquis social version entreprise privée, le buffet à volonté est un concept majeur qui a envahi nos esprits. Le buffet à volonté signifie que l’on peut se servir autant qu’on veut. En reprendre plusieurs fois. Avec la bénédiction de ceux qui offrent. Et se relever. Et accumuler les – petites – assiettes. On a même le droit de gâcher. Grâce au buffet à volonté, on peut bâfrer, manger comme quatre, et tout ça, surtout, pour le même prix. Simplement parce qu’on est à la bonne place, au bon moment. Avec le buffet à volonté, on se dit, les yeux brillants : “Ça vaut le coup. J’en ai pour mon argent. Et j’ai un droit, celui d’y retourner.” D’ailleurs, on avoue : “Allez ! j’y retourne.” Et comme nous sommes dans un État de droit, le droit d’en reprendre se mue quasiment en devoir. Et on ne revient pas sur les acquis, c’est un principe. Le buffet à volonté est devenu, au fil du temps, une notion extensible s’échappant de la salle de restaurant pour s’appliquer à tous les aspects de la vie sociale, politique, ou culturelle. Songeons à George Bush et ses potes mafieux, ou, en France, à Jacques Chirac, Jean Tiberi, Roland Dumas, à quelques metteurs en scènes de théâtre, aux artistes divers et variés largement subventionnés, voire aux nombreux réalisateurs bénéficiant de l’avance sur recette. La liste des heureux adeptes de l’idée de “buffet à volonté” serait longue, incluant sportifs, vedettes des médias, patrons de tout poil, golden parachutés et stock-optionnés. Le buffet à volonté s’est étendu à la nation entière, notamment par l’actionnariat privé (je veux mes 13% minimum). C’est dire si le buffet à volonté est devenu un pilier de notre société moderne. Cette grande orgie ravie bénéficie désormais à la population selon diverses déclinaisons (restaurants, on l’a dit, mais aussi soldes permanentes, tourisme sexuel, etc.). Le XXI^e siècle marquera indubitablement l’apogée du buffet à volonté, et, l’être humain, rotant à satiété, aura enfin accompli son grand dessein d’auto-gratification. Notons toutefois que l’extension du buffet à volonté pour une grande partie de l’humanité (continent africain et autres peigne-culs en voie éternelle de développement à nous faire honte tant ils ne font pas d’efforts) n’est que partiellement instaurée – mais il faut bien que certains l’installent, l’alimentent, et le servent, ce buffet.

Le restaurant du centre de vacances est donc adepte du sacro-saint buffet à volonté. C’est d’ailleurs précisé dans la brochure : “Buffet à thème” avec “vin à discrétion”. Mais ce buffet à volonté est d’une teneur résolument cheap. D’aucuns diront que ce n’est pas parce qu’on démocratise les choses qu’elles doivent être de même qualité pour la masse. Je suis bien d’accord. On ne va tout de même pas démocratiser le luxe, quoiqu’en disent ces connes de rédactrices des magazines féminins. Il y a la générosité du concept d’une part, et le réalisme économique d’autre part. C’est bien normal. L’idée de “luxe à volonté”, d’ailleurs, m’effraierait. Je ne me vois pas reprendre six fois du caviar : c’est trop salé.

J'allais découvrir, puis éprouver tout au long de la semaine, que le buffet à volonté cachait une pauvreté de choix, une qualité médiocre, un manque d'imagination total, et trahissait la désinvolture de la direction. Voire un certain dédain pour l'alimentation du cheptel. Le buffet à volonté du village-vacances était pingre et chipoteur. Il permettait de recycler à l'infini les restes, de nourrir la plèbe sans avoir à la servir. Il permettait de gaver les vacanciers, lobotomisés par la simple joie des congés, d'une alimentation qui, le reste de l'année, déclencherait des effrois syndicaux à la cantine d'entreprise. À moins que "les gens" aient définitivement cessé d'être exigeants ?

Parabole d'un système perdurant depuis l'avènement de la société de consommation, et qui s'est emballé sous l'effet du totalitarisme capitalistique, le buffet à volonté des dominés n'est manifestement pas le même que celui des dominants : ce fameux 1% de la planète possédant 99% des ressources (chiffres à vérifier, mais je ne suis pas loin, je vous le fais à la louche de caviar). Car franchement, mais alors franchement : ça m'étonnerait que les dominants mangent si souvent des carottes râpées. Le buffet à volonté est la grande illusion moderne. Car toutes les roulottes de quatre saisons ne proposent pas la même chose, "selon que vous serez puissant ou misérable"... Mais cela suffit au bas peuple : croire qu'il accède au buffet en toute égalité.

Illusion.

Et j'ai horreur des carottes râpées.

Toute la semaine se répétera le scénario du premier repas : une table partagée avec un couple et ses deux abominables fillettes (un couple éteint qui a un mal fou à ne pas nous voir, mes gosses et moi, sauf s'il s'agit d'obtenir la corbeille à pain). Pourtant, nul ne m'avait prévenu, lorsque je me livrais quelques années plus tôt à l'acte de procréation, que, en bon père chasseur-cueilleur, il me faudrait un jour trouver la nourriture me faufilant dans une foule cupide et discourtoise. Que je devrais jongler entre des paires de seins tombants et des ventres affaissés devant une roulotte de carottes râpées. Alors que le miracle de la vie se déclenchait dans la matrice de ma femme, je ne savais pas, qu'à terme, je constaterai avec effroi qu'il manque subitement tout ce qu'aiment mes enfants, que je devrai les bourrer de yaourts, manger sur le pouce et argumenter pour qu'ils en fassent autant, me lever dix fois de table, courir dégoter des serviettes, des ceci, des cela, et encore et encore. Et finir par craquer, par aller remplir deux bouteilles aux tonnelets de rouge et de rosé disposés à trente mètres de notre table. Et boire un demi-litre de vin de chaque catégorie avant de me rendre compte que :

1) Il ne faut jamais se verser du rosé sur la peau. (En cas de projection dans les yeux ou sur une muqueuse quelconque, rincer abondamment à l'eau claire. Avant absorption, noter le numéro du centre antipoison le plus proche sur la nappe en papier. Rester serein.)

2) Le rouge est coupé avec de l'eau, puis dilué dans un mélange comprenant deux atomes d'hydrogène et un atome d'oxygène, et, enfin, rincé à l'eau.

Digression 6

Hé ! vous. Moi qui vous parle, j'ai mangé dans des bouges ou des palaces. J'ai mangé sur le pouce des sandwiches longs comme le bras, ou avec mes doigts, du bout des lèvres, des pieds panés. J'ai mangé à la cantine de l'usine les mains noires de cambouis, et au restaurant social avec des tickets à prix réduits. J'ai connu le museau vinaigrette et le hachis parmentier. J'ai mangé nouvelle cuisine, fooding, speed-cooking, world-food, fast-food, et slow-food. J'ai mangé pour trois fois rien et pour dix fois trop cher. J'ai mangé ma propre cuisine. J'ai mangé chez des amis. J'ai mangé de la daube qui était une vraie merde et de la merde en daube. J'ai mangé servi par des équipes de huit

laquais sur des plages de rêve. J'ai mangé avec des couteaux et des fourchettes que je n'aurais pas imaginés. J'ai mangé debout, j'ai mangé couché, et j'ai mangé assis. Je me serais parfois mis à genoux pour des plats relevés. J'ai mangé des choses inconnues et des choses à connaître. J'ai mangé du serpent et des pattes de canard caramélisées, caoutchouteuses, dont les griffes me rentraient dans le nez tandis que je tentais de les déchiqueter à pleines dents. La tortue et le rat n'ont plus de secret pour moi. J'ai mangé en Chine profonde, dans un restaurant de cuisine française, des spaghettis aux fèves, ce qui m'a permis de découvrir qu'on m'avait toujours caché ce qu'apprécient les Français. J'ai ressorti de ma poubelle des croûtons de pain rassis sur lesquels j'ai étalé du concentré de tomates. J'ai mangé macro et bio et macrobio. J'ai mangé tradition et j'ai mangé modernité. J'ai chipoté sur un voilier les plats d'un Grand Chef Compassé et j'ai mangé dans des restoroutes. J'ai mangé à la fête de l'Huma et même avalé le bortch de mon grand-père qui faisait briller le fait-tout à force d'attaquer le métal. Alors, les petits gars : avec votre buffet à volonté, vous n'allez pas me la faire : je sais ce qui est bon, je sais ce qui est dégueulasse. Et ce n'est pas parce que tout le monde en reprend qu'on a forcément mérité cela.

Une heure plus tard, je songeais. Tel un penseur radin, assis au bar, touillant mon café, observant les vacanciers et surveillant mes enfants. Je me disais que mon récit exprimerait à quel point j'aime les gens... mais à quel point ils me navrent en permanence, se satisfaisant de n'importe quoi, heureux de ce qu'on veut bien leur concéder. "Je suis misanthrope à trop aimer les hommes", aurait dit Léo Ferré, d'après un vieux numéro du *Monde Libertaire* publié à la mort du poète anar-tics. Je me disais, en lisant dans le marc de mon café à un euro, que j'allais rendre compte de ce que je voyais aussi bien, sinon mieux, que Marc Augé, l'ethnologue de service du *Monde Diplomatique*. Ce "Marc Augé, ethnologue" qui, dans ses articles ineptes et paresseux, raconte sa vie de bobo, plein de condescendance amusée pour les pratiques populaires auxquelles il se frotte, empochant ses gains de pigiste creux, ses revenus journalistiques d'intello sans cause auto-parachuté chez les Bantous de la masse bêlante.

Je me répétais que l'idée de "buffet à volonté" était bien celle du grand bluff moderne. Que ce centre de vacances était une reproduction du grand barnum social hors les haies de lauriers-roses. Une preuve de l'*hypnosis* d'aujourd'hui, cet état de stupeur anesthésiante qui frappe tout le monde. *Allons enfants de l'apathie*, a écrit Philippe Carrese. Pendant une semaine, j'allais voir ce pour quoi les dominés, massivement crétinisés, conditionnés par la télévision des dominants, avaient abandonné la lutte, la solidarité, ringardisé les syndicats, baissé les bras sur tout, et abdiqué leur comprenette, leur sens critique, leur dignité.

Car les existences disponibles sur le buffet global sont, certes, à volonté, mais comme les carottes, elles n'existent que froides, molles, et toujours râpées.

Dans le récit, c'est décidé, je me mettrai en scène de façon lyrique et cinématographique. Je broderai sur la réalité. Je me décrirai tel un Sartre en villégiature, dans son caleçon aux olives, monté sur le tonnelet de rosé, haranguant les foules. Je glisserai la séquence où, exalté, j'appelle à la Révolution, au Grand soir de l'abolition du buffet à volonté, cet ultime leurre des élites.

Mais pour que la scène gagne en force, elle doit dérapier. Il faut du "bouldum", comme on dit chez les producteurs de fiction télé : du "bouleversant d'humanité". Il faut faire chialer dans les chaumières, ça maintient l'ordre social. Mon personnage, désespéré par les carottes

râpées, s'égarera, emporté par la violence de ses idéaux. Lui qui voudrait clamer son amour des gens, s'oubliera dans la rancœur et l'aigreur.

INTÉRIEUR SOIR – SALLE DU RESTAURANT BONDÉE

L'auteur – les vacanciers.

(L'auteur est monté sur un tonnelet de rosé, près des bacs à couverts. Il pousse un long cri déchirant : celui du prolétaire humilié. Les têtes se tournent vers lui, tandis que le silence se fait brusquement. Images de fourchettes suspendues en l'air. Les carottes râpées tremblotent près des lèvres. Un nourrisson, effrayé, se met à pleurer. La caméra revient sur l'auteur. On sent le trouble sur son visage [NB : user sans vergogne de l'effet Kouletchov]. L'acteur doit exprimer le déchirement interne de son propos, ou, du moins, le spectateur doit ressentir ce trouble.)

“CAMARADES ! CAMARADES !”

(Il marque un temps d'hésitation.)

“Je voulais vous dire : VOUS FAITES CHIER ! Vous faites chier de regarder la télévision. Vous faites chier de ne pas vous servir de votre cerveau. Vous faites chier de n'avoir aucun esprit critique. Vous faites chier de n'être plus solidaires. Vous faites chier d'être dociles, serviles. Vous faites chier de n'être ni curieux ni exigeants. Vous faites chier de consommer, d'être sales, moches et bêtes. Vous faites chier de respecter l'ordre et la discipline. Vous faites chier d'admirer les princes et les stars, les people et les dominants. Vous faites chier d'élever si mal vos enfants. Vous faites chier de suivre la mode. Vous faites chier d'aimer la publicité. Vous faites chier d'accepter qu'on vous prenne pour des machines à baiser. Vous faites chier de ne pas lire ou de ne lire que des conneries. Vous faites chier d'accepter comme on vous traite. Vous faites chier de doubler dans les files d'attente, de vous engueuler pour une place de parking, d'être jaloux. Vous faites chier d'être cupides ou mesquins. Vous faites chier de rire grassement, d'être hypocondriaques et cyniques. Vous faites chier de gâcher tout ce qui peut vous permettre de vous élever. Vous faites vraiment chier avec vos goûts de chiotte, vos meubles bretons, vos chansons stupides, vos tableaux de sous-bois, vos bagnoles et vos caleçons aux olives. Vous faites chier à aimer le football et Lady Diana. Vous faites chier à aimer le simple et le ludique, à ne pas avoir d'humour. Vous faites chier avec vos conventions. Vous faites chier avec votre morale. Vous faites chier d'être conservateurs et anesthésiés. Vous faites chier à vous tromper de colères. Vous faites chier à être veules et vous faites chier à être racistes. Vous faites chier à gober et à croire. Vous faites chier avec vos petits espoirs.”

(Dans la salle, l'ambiance devient très tendue. L'auteur s'apprête à préciser sa pensée – il veut leur dire qu'il n'y a pourtant qu'avec eux qu'il est bien, mais les visages tournés vers lui le tétanisent.)

INTÉRIEUR SOIR – SALLE DU RESTAURANT BONDÉE

(L'auteur se prend une assiette de carottes râpées en pleine poire. Fondu au noir.)

Un beau projet bien sympa

Je les observe dans la salle de restaurant, prêts à s'entredéchirer pour une tranche de cervelas. Ils passent devant moi avec leurs bides et leur cellulite. Je les observe lisant *L'Équipe* et les faits-divers comme les Saintes Écritures. Je les observe serrant dans leurs bras des mômes insupportables. La seule richesse, par définition, du "prolétaire" : progéniture engoncée dans des poussettes fortifiées trahissant le 4x4 de rêve que s'achèterait Papa s'il n'était déjà gavé de crédits, ou s'il pouvait extorquer davantage de fric à la communauté.

Ainsi ai-je envie d'écrire un livre détestable, au risque qu'il me rende, moi-même, détestable. Si c'est le prix à payer pour pouvoir s'exprimer... Un ouvrage fait de toutes mes vérités, même si celles-là ne sont pas bonnes à dire. C'est cela : un ouvrage de détestation. Pas la seule détestation du centre de vacances, mais bien la détestation des vacanciers qui se vautrent et se plaisent ici. Détestation de moi-même, certainement, à travers eux. Et au-delà, détestation du monde.

Plusieurs raisons à cela. Ce n'est pas parce que je ne serai jamais Céline, Bataille, Selby Jr, Brett Easton Ellis, Bukowski, Genet ou je ne sais qui de la même encre, que je devrais me refuser les délices du dégoût, du rejet, et de la provocation. Ce n'est pas parce que je suis un auteur mineur, gentillet, que je devrais me cantonner aux romans noirs burlesques amusant les chalands de la Fnac ; lesquels m'apprécient parce que je consacre, en moyenne, une heure par jour à répondre à leurs courriels. Oui : casser mon image. Me faire honnir. J'ai tant répété dans les écoles, les bibliothèques, ou lors de festivals, que le roman noir analysait la société, visait à en dénoncer les tares – sachant que c'était survendre vu l'état affligeant de cette littérature. Il faut bien, maintenant, passer véritablement à l'acte.

Je ne suis pas le bon garçon que l'on croit. Je n'ai pas toujours le cœur apte à comprendre mes contemporains. En vérité, je suis comme eux. Psychorigide, plein de vilaines idées, de principes staliniens. J'ai des hectolitres de fiel à évacuer.

À notre époque, des flots de sang et de sperme s'écoulent à table via le "média vitreux", selon l'expression de Serge Daney. Et cela dans la plus parfaite acceptation collective. Mais le fiel ? Peut-on encore le répandre ? Non, ce n'est plus permis. Ou alors, à bonne température, bien chambré aux conventions de l'industrie du divertissement. Celle qui nous formate tous, et a su nous imposer la bonne mesure.

Alors, si j'écris *Buffet à volonté*, ce doit être un livre qui agace, horripile, voire horrifie les âmes les plus sensibles. Je ne veux pas ressembler à Dantec, Houellebecq, ou je ne sais quel pseudo-rebelle, littérateur façonné par le marché et la haine. Je veux simplement me couler voluptueusement dans la misanthropie.

J'abandonnerai le ton du roman. S'en fout l'intrigue. J'écrirai au présent et comme cela vient. Objectif : crever ma poche de fiel. Je dois dire qu'elle me pèse. Elle a grossi durant les quarante premières années de ma vie. Si je la garde intacte, elle macérera en haine, et je n'y tiens certes pas. C'est une question d'hygiène, car, malgré tout, j'ai la prétention de croire que mon fiel est un bon fiel. Mettons, par exemple, que je veuille, en raison de diverses considérations politiques, me réjouir du 11 septembre. Ou de la panne d'électricité d'août 2003 aux États-Unis. Où puis-je le faire ? Faut-il m'enfermer seul et à triple tours dans une pièce obscure pour y murmurer ? Il y a tant de choses qu'on ne peut plus exprimer sans être taxé de "fasciste", de "poujadiste", de "communiste", de "terroriste", d'"islamiste", ou de je ne sais quoi encore, icône du moment de la vilénie. Tout est réputé "complexe", "pas si

simple”. Pourtant, faire preuve d’idéologie de gauche radicale est interdit. Même une bribe... Pourquoi alors laisser le champ libre aux nostalgiques de l’ordre droitier, sinon du Reich, qui eux, n’hésitent pas à dire ?

À force, ça vous travaille, de ne plus pouvoir penser, de ne plus pouvoir verbaliser, même des conneries. À force, ça vous ronge de ne pas avoir le droit de pouvoir changer d’avis ou de raisonner *a contrario*. Les chairs sont à vif.

– Alors, ce bouquin ? Ça donne quoi ?

– Écoute, c’est n’importe quoi. C’est une vomissure gauchiste. Ne le laisse pas traîner sur le tapis, steplait. Il va ronger les fibres. Enfile tes Mapa et mets-moi ça en haut de l’armoire. On l’offrira à ta mère.

De plus, j’ai envie que *Buffet à volonté* soit un livre litannique. Un livre qui ressasse.

“Ce n’est pas parce qu’on est prêt à mourir pour le peuple qu’on aime vivre avec”, aurait dit l’humoriste Guy Bedos, alors qu’il était encore drôle. C’était au temps où les comiques étaient insolents, parfois cultivés, et pas seulement démagogues ou graveleux. Aujourd’hui, il n’est plus permis de critiquer, et surtout pas la masse moutonnaire. Seule la condescendance a droit de cité. Les gens ont des goûts de chiotte ? aiment la médiocrité ? “Et alors ? Ils ont le droit”, vous rétorque-t-on. C’est le grand consensus mou, la grande défaite de la critique et de l’exigence. Il ne fait pas bon rejeter ce qu’apprécie la majorité. L’unanimité est critère de vérité. Au prorata des ventes, le marché distribue son label “Kalité Kultur”, son certificat de “pensée élevée au grand air”.

La dérision ne saurait être trop caustique, puisque devenue, elle aussi, un mode de promotion. Tout est “ganz egal”. Tout se vaut. On peut égratigner, mais il ne faut surtout pas faire mal. On a plus le droit d’être partial, de mauvaise foi, parce que c’est notre bon vouloir, notre caractère, ou notre simple humeur. Nos discussions, à table, sont programmées en haut lieu, et nous ergotons sans fin sur les leurres qu’on nous procure pour faire diversion. C’est le règne de la bien-pensance et de la commisération, derrière lesquelles rancissent en vérité indifférence et élitisme. C’est l’ère du pathos à tous les étages, c’est le Grand Mélo Social, c’est “Cordicopolis”, la cité du cœur, comme la désigne le philosophe Philippe Muray, aussitôt honni, traité illico de “réac”, de “facho”, de “royaliste”... Car dans ce fatras, c’est la grande confusion, et tout le monde y va de sa musique, y jouant ses amalgames.

Ma poche de fiel est tendue. Elle suinte. Bientôt, elle va rompre. Tout m’insupporte. La bêtise, la folie, et la laideur de ce monde m’accablent. J’en ai soupé de chercher des excuses à mes contemporains, je ne veux plus les comprendre, leur pardonner, être indulgent. Les “gens” n’auraient-ils pas la vie de merde qu’ils méritent ?

Dans l’histoire, quiconque de ce côté du Grand Buffet à Volonté n’a jamais eu tant l’occasion de s’élever, de se cultiver... et si peu envie de le faire. Parce que voilà : tout le monde est devenu petit-bourgeois. Ou a le sentiment de l’être à force d’identification aux fictions télés, à la publicité. Rappeurs, gangstas, rockers, les rebelles ne visent-ils pas eux-mêmes à acquérir grosse bagnole et nana à gros seins – immuablement dominée, comme il se doit ? Si, au milieu de la grande paresse cérébrale collective, nous perdons les moyens de nous élever, c’est parce que si peu d’entre nous en usent, si peu les défendent, ou mal, ou pour de mauvaises raisons.

Ils sont moches – “ils sont laids, ils sont cons”–, dessina Reiser. Qui suis-je pour me permettre de telles imprécations ? Réponse : moi. Et, par le fait, jugeant et vociférant, je me permets de signaler, comme écrivit K. Dick, que “je suis vivant et vous êtes morts”.

Buffet à volonté, tel que je le sens grossir en moi, promenant mon regard sur les vacanciers, sera la première étape de ma Thomas-Bernhard-isation, de mon Elfriede-Jelienek-isation, de ma Philippe-Muray-isation, ou de mon Annie-Le-Brun-isation. C’est comme vous voulez.

J’assume tout.

Larmes de crocodile

Doucher mes enfants. Discuter. Leur chanter des cantiques, expliquer Kant et la physique quantique. Revenir longuement sur la lutte des classes, pour qu'ils assimilent bien la valeur d'usage. Leur lire des livres reproduisant le fallacieux schéma majoritaire Papa-Maman-deux-enfants. Câlins. Expliquer le détail de la journée du lendemain. Dernier bisou.

“Endormez-vous. Je reste à côté. Je suis sur la terrasse.”

Je téléphone à Fabienne, ma compagne, assis sur le fauteuil bancal de la terrasse, tandis que Matéo et Salomé sombrent dans le sommeil.

Nous discutons gestion des foules, consommation de masse. Des anges de moutons passent. Un vrai cheptel. Je lui avoue mon désarroi.

J'ai déjà fréquenté des villages-vacances, jadis, dans ma première vie, il y a dix ans. Ce n'était pas le grand luxe, mais ce n'était pas pareil. Les gens ne me semblaient pas ainsi. Est-ce moi qui aie changé ? Étais-je ainsi ? Je dis à quel point je suis ahuri de me sentir étranger aux vacanciers présents. Pourtant, moi aussi je suis un prolo. J'en viens, j'en suis. Ça me colle à peau. Je suis comme Onassis dans le roman *Le Grec*, de Pierre Rey. J'aurai beau mettre les vêtements les plus coûteux, taillés par les artisans les plus habiles, j'aurai toujours l'air habillé d'un sac. On verra toujours sur mon front marqué en lettres de feu : “ATTENTION PROLO.”

Pourtant je n'ai pas coupé les ponts, *zuuuuut quoââ*. J'anime des ateliers d'écriture, je travaille parfois pour la réinsertion sociale, j'interviens en prison. Je ne fréquente pas la haute, ni le parisianisme ni les mondanités, puisque les gendelettes, je ne les supporte pas, et les “milieux”, je ne m'y sens pas à ma place. Je suis venu dans ce village-vacances avec l'envie d'en être, de vivre cet endroit. Je suis, *a priori*, volontaire pour les carottes râpées. Mon seul préjugé concernait l'organisation, mais côtoyer les prolos ne me dérangeait pas, bien au contraire.

Toutefois, le malaise.

Avant, les prolos n'étaient pas ainsi.

Pourquoi ai-je aujourd'hui le sentiment d'être celui, qui, rentré au village un jour ordinaire, ne reconnaît brusquement plus sa famille, ses amis ? Malgré tout, je me sens proche d'eux. Je suis des leurs. J'espérais être bien.

Fabienne, au téléphone, a cette phrase :

“Nous sommes des apatrides sociaux. On ne se reconnaît plus nulle part. On est plus avec eux, on en est sortis, mais on est pas ailleurs, car l'ailleurs, on en veut pas. Va falloir faire avec.”

Je raccroche, en lévitation.

Je rentre dans la chambre. Mon fils et ma fille dorment à poings fermés. Il fait maintenant totalement nuit. Je ne peux pas allumer la lumière et la terrasse n'est pas éclairée. Seul endroit pour lire : les toilettes. J'essaie d'achever la lecture des journaux traînant dans mon sac de voyage, la tête appuyée contre la porte des WC, mais la position me fatigue davantage encore que les éditoriaux soporifiques des moralistes surpayés. Alors on m'excusera, mais, ce soir-là, je n'ai pas lu. J'ai juste tiré la chasse.

Repasé dans la pièce principale, j'écoute la respiration des enfants. C'est apaisant. Un jour, eux aussi seront adultes. Plus tard, ils devront composer avec le sida et le chômage, l'exploitation, l'endettement, l'angoisse, tout ça. Et encore, c'est ce que je leur souhaite de mieux, car ça pourrait être pire. Du lointain, me parvient la musique de la discothèque.

Puisqu'aussi bien je comptais travailler le soir, je n'ai apporté que deux livres. J'empoigne : *Dans le nu de la vie – récits des marais rwandais*, de Jean Hatzfeld, grand reporter à *Libération*, et être humain exceptionnel. Je me dis que, vu la conjoncture vacancière, j'aurais dû choisir moins gai encore. Je vais m'imprégner de l'horreur du monde et de la barbarie humaine là où il y a de la lumière, c'est-à-dire au bar, et reviendrai surveiller mes enfants tous les quarts d'heure. La lumière du bar : un moyen de lutter contre l'obscurantisme, certainement.

La place du village – curieusement nommée “place Paul et Virginie” – est déserte. Les vacanciers pour la plupart, épuisés par ce premier jour, sont allés se coucher. La journée a été riche en bouchons. Ce sujet a d'ailleurs alimenté les conversations du dîner :

- On a eu dix kilomètres d'embouteillage sur la nationale, près de Crapotard.
- Vous auriez dû passer par Réac.
- Oh ! non. Une année, on est restés bloqués quatre heures avant le pont de Vieux-Naz...
- Tiens ça me rappelle l'accident qu'il y avait eu en 97 à l'entrée de Facheau...

Dans la bise tiède, je m'informe des massacres rwandais. Comment on coupe les bras. Comment on se noie dans les marécages. Les méthodes pour violer les femmes. Ce sont les victimes qui en parlent le mieux. Les coupables s'étiolent en taule, debout, entassés à cinquante sur dix mètres carrés.

Il fait bon lire en été. Je suis pour le pavé de plage. Sauf que celui-ci, je me le prends dans l'estomac.

Quelques couples, suivis de l'éternelle adolescente “en vacances avec ses parents”, fille unique à la lippe bavant l'ennui, regagnent leur studio dans la nuit chaude.

Je tourne les pages. Une série d'égorgements. Tiens, des gens enterrés vivants. Ça change.

Le barman vide quelques cendriers, range les chaises sur la place. Je lui commande une bière.

“OK, mais vous venez la chercher votre bière, j'en ai plein les pattes. Si je fais ça pour tout le monde, je m'en sortirai pas.”

Je suis le seul client. Affable, un peu fayot, je lui dis que “je sais ce que c'est”. Que “l'espace d'une semaine, pendant mon service militaire, j'ai été barman au mess des sous-offs”. Il ne m'écoute pas. Pourtant ma vie est passionnante : j'en fais même des livres. Enfin, je vais en faire un qui s'intitulera *Buffet à Volonté*. Et qui évoquera comment un barman peut exaspérer son monde.

“Je vais fermer à 23 heures. Y a pas un chat et j'en ai ma claque.”

Je me lève et le suis comme le bouledogue alcoolique du *Chien Ivre*, de Crumley, voulant avoir sa bière.

Il repasse derrière le comptoir.

– Alors, vous désirez ?

– Ben une bière, comme il y a vingt mètres de cela.

– Vous êtes là pour la semaine ?

– Je suis venu pour travailler. Atelier d'écriture contre séjour avec mes gosses. Un deal mafieux.

– Atelier de quoi ?

– Je dois faire écrire les gens.

– Ah ? Il y a déjà pâte à sel et cours de danse...

Il lève la jambe, se masse les mollets.

“C'est un dur métier, le bar. Je sais pas si je vais aller en boîte.”

– Vous devez bien vous amuser en saison, non ? Les petites vacancières...

– Non. Je suis crevé. Vous ramèneriez votre verre que j’ai pas à le débarrasser ?

Le verre à la main, je gagne une table en un coin retiré de la place Paul et Virginie. Pour la vue d’ensemble. Quelques couples quadragénaires surgis des buissons de lauriers-roses passent devant moi, se dirigeant vers le night-club. Un groupe d’ados file vers la piscine illuminée, sur la partie du camp surplombant la voie rapide.

Arrive le couple mutique auprès duquel j’ai dîné. La femme me dévisage, intriguée.

Certains vacanciers, déjà, me reconnaissent. Je le devine à leur expression, leur regard. Il est visible que je les interpelle. Je suis le père célibataire avec ses deux gosses aux cheveux blonds jusqu’à la blancheur. Attendant. Les gens aiment beaucoup les blonds. Le “Oh ! ce qu’il est blond”, entendu toute mon enfance, est maintenant seriné à mes enfants. Pénible. Les gens remarquent les pères esseulés. Ils trouvent le tableau touchant et montrent qu’ils sont prêts à vous donner un coup de main (alors qu’une mère seule qui rame avec ses enfants, c’est normal).

“Vous avez de beaux enfants, monsieur. Ils sont si blonds.”

Parfois il me vient l’envie de prétendre qu’ils sont Noirs, et albinos, pour l’ambiance... Faut dire : un jour, à la caisse d’un supermarché, une gentille vieille dame gâteau-confiture complimentait la mère de Matéo sur les cheveux de celui-ci. Remerciements satisfaits de la maman. Et la vieille de conclure dans un grand sourire :

“Ça nous change tant de ces nègres et basanés crépus.”

Depuis, je me méfie toujours des fans de la blondeur.

Le camp de vacances vit majoritairement grâce aux comités d’entreprise. Tout le monde se connaît. J’ai entendu, au dîner, que certains fréquentaient les lieux depuis quinze ans, se retrouvaient chaque année à la même table (malgré tout, aucun n’avait l’intention de se couper les veines). La clientèle n’est composée que de couples avec enfants, de 3 mois à 17 ans. Je me sens extraterrestre.

Une fausse blonde à très gros seins s’attable à quelques mètres. C’est une adolescente dans les dix-huit ans, grasse, le visage ingrat, platform-shoes et vêtue noire protoracolage. Paumée, ne connaissant visiblement personne, elle ne demande qu’à être abordée. Le barman s’approche, prend sa commande, puis lui APPORTE une bière.

Il n’y a donc pas seulement deux catégories de personnel, comme on dit dans les bonnes AG revendicatives, mais aussi deux catégories de clientèle. Je dois appartenir à celle d’en bas. Ou alors, c’est parce que je n’arbore pas d’assez gros seins. Les miens, en raison de l’âge et du manque d’exercice, ne sont pas assez fermes.

Ils discutent. Dix minutes plus tard, deux jeunes casquettés viennent se présenter à la blondasse. Je les observe attentivement. C’est parti. Elle vient d’attraper de nouveaux amis aussi facilement que la chtouille lors d’un gang-bang dans une caravane de chantier. Elle rit et fume nerveusement, se cherchant une posture.

J’observe. J’observe et me pose des questions essentielles. Par exemple : lequel de la bande se la tapera à la fin de la semaine ?

Ils partent vers la discothèque.

Plus personne ne déambule sur la place du village. Le barman descend son rideau de fer. Je suis seul.

Je rouvre mon bouquin sur le Rwanda.

Vers minuit, terrassé par le livre d’Hatzfeld, en larmes et en colère contre mes lamentations mesquines et dérisoires, je retourne à ma coquette studette.

Salomé est tombée du lit, mais continue de dormir, les bras en croix sur le sol. Je la replace, la borde très serrée (elle chutera tout de même encore deux fois dans la nuit), puis je fouine dans le cartable contenant les affaires à dessin de mes gosses. J’en extirpe un feutre

noir et des feuilles de brouillon – le manuscrit imbitable d’un copain ; il faudra que je lui dise que c’est encore plus mauvais que ce que j’écris moi-même. Je m’assieds sur les toilettes, le front contre la porte.

Et griffonne :

“Le livre d’Hatzfeld est le deuxième à me faire pleurer après *La Supplication – Tchernobyl, chroniques du monde après l’apocalypse*, de Svetlana Alexievitch.”

Je réajuste une fesse sur la lunette, confiant à la page mes interrogations.

“Trois possibilités :

“1) Puisque voilà près de vingt ans que je n’ai pas la télévision, peut-être ma sensibilité est-elle restée intacte.

“2) Je verse dans la sensiblerie en vieillissant.

“3) Le monde peut bien devenir de plus en plus horrible, il m’énerve vraiment qu’un génocide ait eu lieu au Rwanda et que je doive écrire assis sur les toilettes.”

Je note aussi que mes enfants sont heureux d’être là.

Je note n’importe quoi.

Je note, qu’à table, un type frimait dans un t-shirt orné d’une mire de périscopie et de cette phrase, en gros caractères :

“Il n’existe que deux sortes de vaisseaux, les sous-marins et les cibles”.

La douche, dans le cercueil vertical, me rassérène, quoiqu’elle inonde la salle de bain. Je déplie le lit escamotable : il est trop petit. Mes pieds dépassent. Le matelas est défoncé : demain, lumbago ou sciatique.

Vive les vacances ! Mais bon, après tout, je pourrais être contraint de me cacher dans les marais rwandais, et sans demi de bière, encore.

Le deuxième jour est un autre jour

Première phrase de mes notes concernant la journée du dimanche :

“Combien les gens paient pour ÇA ?”

La question m’a hanté dès le matin au réveil, courbaturé d’une nuit dans un lit qui n’en porte que le nom, dos brisé, et, déjà, épuisé par l’inconfort.

À 9 heures 15, nous sortons du restaurant où nous venons d’absorber notre petit déjeuner. Mes gamins, affamés depuis la veille, se sont gavés de fromage blanc et de pain. Salomé est constellée de taches. Elle n’est restée propre qu’une demi-heure malgré ma vigilance. Déjà, c’est le stress.

Digression 7 : Je suis un peu comme ces ouvriers de la ligne RER parisienne Météor. Au début, le chantier se trouvait à dix mètres de l’Algeco des vestiaires. Six mois plus tard, il fallait une heure de marche pour se rendre au fond du tunnel, là où on creuse. Et bien sûr, le déplacement n’était pas compris dans le temps de travail... Quel rapport avec ce livre ? Laissez, je me comprends. Disons que ce tapuscrit pue la sueur, le labeur, et que l’air n’est guère renouvelé dans mon tunnel. Or donc, repassant pour la énième fois le texte que vous tenez entre les mains, je viens de relire le passage ci-dessus et m’accable de sa nullité. Arrêtons-nous un instant pour y réfléchir. Allez, je vous l’assène à nouveau : “À 9 heures 15, nous sortons du restaurant où nous venons d’absorber notre petit déjeuner. Mes gamins, affamés depuis la veille, se sont gavés de fromage blanc et de pain. Salomé est constellée de taches. Elle n’est restée propre qu’une demi-heure malgré ma vigilance. Déjà, c’est le stress.” Franchement, rassurez-moi : vous vous en tapez totalement ? (Vous en étiez-vous aperçu ou aviez-vous lu sans réagir ? Si vous répondez “non” à la première proposition et “oui” à la seconde, vous êtes donc complice de cette nullité : attention, hein.) Littérairement, c’est inepte. Cela ne fait pas bouger l’intrigue. D’ailleurs, il n’y a pas d’intrigue : c’est un long bavardage, bourré de digressions. On s’y perd. Le fil est ténu. Qu’a-t-il voulu nous dire, là ? Lui qui nous faisait tant rire avec son imagination jubilatoire, le voilà qui nous dit : “Salomé est constellée de taches. Elle n’est restée propre qu’une demi-heure malgré ma vigilance. Déjà, c’est le stress.” Il est cuit. Pas beau de vieillir. Hé bien non ! Car voici quelques secrets que nous sommes peu à connaître : lorsqu’on écrit un paragraphe aussi platouille que “À 9 heures 15, nous sortons du restaurant...”, nous autres, êtres si différents de vous qui n’êtes bons qu’à lire, nous autres Écrivains, si lumineux, touchés par les Grâces et la Muse, par l’Inspiration, par Les Affres De La Création et autres “Oh ! Mon Personnage M’Échappe”, et *gnagnagna...*, nous autres donc, avons plusieurs moyens de nous en sortir. Premier moyen : couper le paragraphe. C’est une méthode

radicale, mais, croyez-moi, que l'on soupèse vraiment avant utilisation si on a marché une bonne heure dans le tunnel (je me comprends toujours). Deuxième moyen : reprendre. (Égal : "Je vais repatouiller ça, c'est naze.") Mais il est tard (21 heures 55 précisément). Troisième moyen : laisser tel, la flemme. Ceci dit, une fois devenu écrivain, tout ce qu'on écrit est littérature. (Égal : "L'éditeur se débrouillera. Il réécrira, ou alors j'attends mollement ses suggestions.") Quatrième moyen (inventé à l'instant, par un effet de mon génie, et que j'ai décidé d'appliquer à ce livre) : je m'arrête et m'appuie sur le passage inepte, glosant dessus via le concept de "digression". Le style étant aussi composé par les défauts, je ferai de mes défauts mon style. Ne pas réécrire, mais s'appuyer sur l'écrit : c'est donc ce que je fais, comme vous pouvez le constater à cette ligne. Quel en est le résultat ? J'ajoute une dimension supplémentaire à mon récit, un effet d'autodérision absolument irrésistible (à en pleurer) : je me commente moi-même. Mon texte est donc, soudainement, auto-référent. C'est un truc qui plaît à quelques membres de l'Oulipo et, notamment, à un certain Eric Angelini, maestro du genre – mais je ne vais pas digresser davantage. En ajoutant cette dimension auto-référente, en la revendiquant (car je sais que 90% de mes lecteurs n'en auraient pas eu idée), d'un coup, j'acquiers une dimension littéraire. De la profondeur. Et ça tombe bien, car : je suis mis en abyme. Le texte dans le texte, qui se regarde en miroir et se commente au fil de l'écriture (je suis très fort). Ah ! j'entends déjà les critiques : "Tout ceci n'est que bavardage, il tire à la ligne." (Le commentaire précédant la parenthèse que vous lisez à l'instant, à savoir "Ah ! j'entends déjà...", ajoute encore à l'effet auto-référent.) On peut poursuivre à l'infini, c'est vertigineux. Vous suivez toujours ? Bon. Mais surtout, en digressant, en utilisant les scories de ma prose, telle "À 9 heures 15, nous sortons du restaurant...", je me lance dans un nouveau genre, très mode, annoncé précédemment : j'ai nommé l'autofiction. L'autofiction, c'est se raconter, raconter des milliers de choses sans intérêt, dans les détails, se regarder le nombril, en rajouter. Il n'y a plus que cela. Qui se vend par palettes. Les écrivains insignifiants et les pauvres d'esprits ont réussi à devenir, de leurs faibles jets anémiés, des stars de l'édition. Comme vous le savez, le livre-que-vous-tenez-entre-les-mains est, lui aussi, un projet d'autofiction, visant à vous faire comprendre qu'il ne faut pas en lire, de l'autofiction. Car c'est une perte totale de temps. L'autofiction est une autarcie. La littérature, c'est créer, enchanter, réenchanter, produire du sens, etc. L'autofiction : "À 9 heures 15, nous sortons du restaurant..." C'est, camarades, vous mentir, vous spolier ! L'autofiction est rance. C'est un produit binaire n'ayant pour but que vous anesthésier, vous choquer pour mieux vous rassurer... d'être vous-même. J'irai presque jusqu'à dire que l'autofiction participe du principe de domination : il s'agit pour le bas peuple de regarder se dérouler la vie des riches (l'autofiction, c'est people), d'être flatté en son instinct de voyeur. Sans qu'il lui soit donné, au bas peuple, à réfléchir, sans qu'il soit fait appel à son intelligence, forcément niée. Résister à l'autofiction, aux tendances de la littérature française contemporaine, est un acte

politique. Résister à l'autofiction, c'est bâtir un monde meilleur. Éliminer le mal et la douleur. Voire : sauver la planète. Je m'emporte, mais tout de même : l'autofiction accentue la confusion entre le réel et la fiction, quand le réel (celui que vous fabriquez chaque jour les médias), est une fiction inventée par d'autres. Toutefois, je vais essayer d'aller plus loin : *Buffet à volonté* sera un livre d'autofiction digressive. L'autofiction seule n'a aucun intérêt. Sauf à aimer écrire des phrases telles que "À 9 heures 15, nous sortons du restaurant...", ce qui revient à mépriser le lecteur, aussi cochon de payant. L'autofiction, en étant digressive, me permettra par contre : 1) De narrer cette semaine où il ne se passe rien, en dehors de cette idée simple : "Toto raconte son séjour au village-vacances." 2) Faire le point sur moi-même, pour moi-même, et étaler mes jérémiades. 3) Mettre en perspectives, en toute humilité et simplicité, l'état du monde et des êtres humains. 4) Donner mon avis sur tout et n'importe quoi tout en vidant mon fiel (voir plus haut). 5) Exploiter ce talent qu'on me prête, celui du texte court, de la chronique. 6) Faire voler en éclats la structure, les usages, le récit, ce que j'adore. Bref, en écrivant *Buffet à volonté*, j'entrerai dans l'histoire : j'acterai la création d'un genre inédit : l'AUTODIGRESOCIOPOPO (AUTOfiction DIGRESSive SOCIOlogique POLitique POTentielle), et la boucle sera bouclée. Potentielle, car à contrainte : je suis OBLIGÉ de digresser. Le but du jeu étant de parler de n'importe quoi, de tout mélanger, sans perdre le lecteur, en le ramenant au sujet présumé. (Hé... Mais restez ! Restez ! J'ai dit : sans perdre le lecteur.) Et tant pis si j'invente l'eau chaude en matière de digression : personne ne se souvenant plus de Burroughs, ça passera. Et puis je dirai que c'est une branche fractale de chou-fleur, un objet holographique... Voilà exactement quelles étaient mes pensées, en italiques, ce matin du dimanche, à 9 heures 15, alors que nous sortions du restaurant, que mes gamins, affamés depuis la veille, s'étaient gavés de fromage blanc et de pain, que Salomé était constellée de taches, qu'elle n'était restée propre qu'une demi-heure malgré ma vigilance et, que déjà, c'était le stress. Mais ça, je l'ai déjà dit.

Les "stands animations" sont installés sur la place Paul et Virginie, face à une centaine de chaises attendant les grosses fesses vacancières venues s'informer du programme de la semaine.

Disposée en priorité, la table proposant les formulaires d'inscription au centre de loisirs pour enfants est prise d'assaut. En un quart d'heure, il faut remplir le questionnaire, cocher les activités payantes choisies, puis mener ses gnomes à l'autre bout du village où les attendent quelques jeunes nantis du BAFA. Nerveux, je m'acquiesce de ces tâches. (Le formulaire n'est pas approprié. Père solitaire, on me pose des questions étranges ; je dois expliquer ma situation dans la marge ; aucun formulaire ne me correspond plus désormais ; je ne "tiens pas dans la case", comme dirait Zézette dans *Le Père Noël est une ordure*.)

Ma progéniture est heureuse de découvrir le Club enfants. Tout va bien. La bise et :

"Papa revient vous chercher pour déjeuner. C'est que je travaille, moi, pour que vous puissiez vous amuser ici."

Sachez qu'il faut toujours beaucoup culpabiliser les enfants : c'est un principe. Je veux préparer mes vieux jours. Tout plutôt que composer une famille monoparentale idéale : gamins coupe au carré et bermuda écossais, papa adoré au volant du monospace. J'en mourrais d'ennui. J'en prendrais peur. J'aurais l'impression d'avoir contribué à la crétinisation globale. Et fi ! si, adultes, ils me détestent à jamais.

“N’oubliez pas que si vous vous amusez, c’est parce que votre père en bave.”

Pour l’instant ils sont adorables, ils compatissent. Dans moins de dix ans, ils rejeteront mon modèle, finiront par se barrer, et auront envie de me gifler apprenant de leur psy les névroses qui me sont imputables.

Une vieillesse consacrée à ruminer, à affronter la haine familiale, me sera salutaire. À soixante-dix ans, on ne baise plus, boit plus, fume plus. On se fait dessus. On a le droit de rien manger. Bigleux, on ne peut plus lire. Par ailleurs, ma trachéotomie, due au cancer de la gorge m’handicapera. La guerre avec les enfants me stimulera donc sainement. Cela repoussera mon Alzheimer et autres formes de sénilité précoce que je sens poindre, à quarante ans, depuis déjà trente-neuf longues années.

De retour sur la place, je constate avec effroi que presque toutes les chaises sont occupées. Les vacanciers se sont installés et attendent ce qui s’annonce un show publicitaire, un catalogue spectaculaire des animations proposées. Je m’assieds face au public, près d’une table qui devient aussitôt mon “stand”. Alignés, les moniteurs affrontent de même la horde des clients. Le disc-jockey, un jeune type maigre à faire peur et couvert de piercings, a sorti deux énormes baffles sur pied. *St. Germain Boulevard – the complete series*, tourne en boucle. C’est ambiance.

Tennis, plongée, natation, randonnée, balade en hélicoptère, balade en bateau, balade en avion, pâte à sel, atelier d’écriture, danse mondaine : on est tous là. Ils vont pouvoir consommer.

Je scrute le public, perplexe. Ce sont eux qui paient pour ça. Des types bedonnants (trentaine ou quarantaine dégarnie). Leurs femmes, fanées, abîmées par les accouchements (gros culs, peau d’orange). Leurs fils, percés, tatoués, grands pieds de grands dadais dans des chaussures cousues par des petits esclaves (Nike air et air con). Leurs filles, look pétasses sur tongs à semelles compensées, ou bien hyper-sophistiquées, sexy et tatouées quelque part (on sent déjà les futures ménagères soumises).

La voilà, la classe moyenne inférieure, plus vraiment prolo, pas vraiment riche, même si, sur le parking, la plupart des voitures cotent leurs cent trente mille balles d’avant les euroballes. La voilà, la moyenne, celle des adolescents-tyrans shootés au SMS, bardés de portables clignotants, et fringués de marques coûteuses leur faisant croire qu’ils sont différents, qu’ils ont un “style de vie”. La moyenne des ouvriers qualifiés, techniciens, petits profs, comptables, prêts pour la crise de milieu de vie, prêts à l’adultère crapoteux. Prêts aussi à réclamer de la sécurité, de l’ordre, et je ne sais quoi de moral, de vertueux, quand ils ne voient pas comme ils ont été infoutus d’élever leurs mômes analphabètes et exaspérants de prétention. La classe moyenne cultivée par la télévision. Le ventre mou et blanc de la nation.

Je constate enfin qu’un bon tiers du public est constitué de vieux, certains quasi-liquides, hors d’âge. En 2006, paraît-il, ils représenteront un tiers de la population.

Depuis toujours, j’adore observer les gens, leur coller des noms, prénoms, âges et qualités. Le délit de sale gueule pour tous. Le pire est que, souvent, on ne se trompe pas. Les gens sont devenus si atones, uniformes et prévisibles, qu’ils ont la gueule de l’emploi. Celle de leurs petites existences rythmées par la consultation du programme télé ; lequel déterminera le rythme de leur vie sociale, familiale et sexuelle.

Celui-ci, quel époux ? quel amant ? quel tyran domestique est-il ? Et lui, là, avec sa tête d'employé de banque, de chef de bureau. Abonné à *L'Équipe* ? Il hurle dans les stades ou il fait le pied de grue aux étapes du Tour de France ? Et elle, mal mariée ? mère abusive ? secrétaire alcoolique ou documentaliste feignasse ? À quand remonte la dernière fois où ils ont pensé par eux-mêmes ? Que deviendra ce gosse : un bon flic ou un pauvre diable surendetté ? Cette jeune fille : poule pondeuse ou superwomen névrosée ?

Je ne sais quel emploi on attribuerait à ma tronche, mais je le concède : je le mérite sûrement, comme tout un chacun.

La morbidité du monde me fascine autant qu'elle me terrorise. Seule voie possible pour éviter la haine : la détestation.

Le directeur du centre déboule, micro en main. C'est un grand, fort, et bel homme. Le portrait craché de celui qui a beaucoup milité, du syndicaliste rangé des fagots. Énergique, déterminé. Le genre à qui on ne la fait pas. Revenu de tout. Il y a de la tendresse et de la dureté dans ses yeux. Il demande le silence et s'apprête à réciter le laïus que, chaque dimanche, il réitère devant les nouveaux arrivants.

Il affirme diriger l'endroit depuis près de vingt ans. Il en retrace l'histoire, dresse la liste des propriétaires successifs. Il balance d'emblée sur qui voudrait insinuer qu'il est inaccessible aux réclamations. Une rumeur prétendrait qu'il roupille dans son bureau. Il semble faire allusion à des différends connus de lui seul. Dans l'assistance, certains décrochent déjà. La concentration nécessaire est trop forte. Ils sont calés sur le rythme des spots télé.

Pourtant, avec pareille entrée en matière, claironnée d'un sourire lumineux, l'assemblée est au parfum. Elle devrait comprendre qu'il faut fuir illico, recharger la voiture et se casser au plus loin.

Le boss ne rigole pas. Il attaque au vif du sujet : présentation du village, de l'équipe...

"On est jusqu'à six cents, ici, la vie en collectivité implique des règles strictes, pour le bien de tous..."

Pendant vingt minutes, il va lister les contraintes, les interdits, les tabous, les limites. Il avancera même des arguments économiques à propos du parking, notoirement insuffisant (surface trop chère). Il mettra l'accent sur l'impossibilité de servir les repas à table, contrairement à ce qui est annoncé dans la brochure.

"On est bien obligés d'appliquer les trente-cinq heures, nous aussi..."

Il ment sans ciller, manipulateur qui devrait alors embaucher, puisque les trente-cinq heures sont faites aussi pour cela. Il rappellera que les tarifs relativement bas des séjours doivent bien connaître des contreparties. Chantons avec lui l'air de : "C'est votre vie – c'est l'économie." Plaignons-le. Rien n'est de sa faute. Sûrement faut-il incriminer la fameuse main invisible du marché.

Pour conclure, il choisit de faire flipper son monde :

"Fermez bien portes et fenêtres, il y a des vols. Des bandes organisées s'introduisent dans les villages-vacances comme le nôtre. On m'a signalé des Roumains. À la plage, ne laissez rien sans surveillance..."

Et *patati et patata*...

Le public est tétanisé. Après la litanie sécuritaire, le directeur plaisante. Le chaud et le froid. Technique de professeur à poigne "serrant" les élèves au jour de la rentrée des classes, avant de relâcher un peu la bride.

Je suis effaré. Personne ne pipe. Aucune réaction. J'ai envie de crier :

"Réagissez ! Vous n'êtes pas des moutons. Ce type est payé pour assurer votre bien-être, il n'a pas le droit de vous prendre pour des bœufs. Dépavons la place et pétons les vitres !"

Non, rien. Mous, mous, mous. Mais souriants.

Puis, le boss cède le micro à la responsable de l'animation. Une brune bronzée et grassouillette. Celle-là même qui est venue me chercher à la gare (t-shirt du jour très court, quelques bourrelets étouffant le piercing au nombril).

Le discours de la brune est, lui aussi, très au point. Mélange de consignes et de renseignements émaillé de blagues foireuses, souvent vulgaires. Déjà, les références à l'univers de la télévision abondent – et font aussitôt mouche. Je ne suis, à ce propos, pas au bout de mes surprises.

Je regrette de ne pouvoir transcrire intégralement le *corpus* de la présentation. Ce serait du miel à pisseur de sens, façon Marc Augé. Je pense à ces confrères écrivains parachutés dans d'autres centres de vacances, et qui, comme moi ce matin, vivent la même pantalonnade aux quatre coins de l'Hexagone. Ressentent-ils la même chose ? Sont-ils aussi consternés ?

Je pense à Jacques Mondoloni, l'ami écrivain qui, lui, aime toujours le peuple, et qui m'a fort gentiment trouvé ce plan. Voit-il tout ça ? Perçoit-il cette indignité ? Accepte-t-il qu'on les, qu'on nous, traite ainsi ? Et quand je vais décrire la scène, comment réagira-t-il ? Va-t-il grommeler que je ne suis qu'un pisse-froid ?

Depuis ma décision de consigner le déroulement de cette semaine, c'est comme si je sentais les lignes s'écrire au fil des actions.

Ça va me faire des doubles journées de travail, ça.

Une à une, les équipes d'animations viennent se présenter au public. Le programme de chacune d'elles est pléthorique. Les vacanciers vont crouler sous les activités. Les voilà prochainement plus actifs qu'au bureau ou à l'atelier. Deux, trois boîtes d'escrocs leur font l'article (la côte vue d'avion, les fonds marins à travers la cale transparente d'un bateau, enfin ce genre). Les marchands sont, en général, des couples de quinquas bronzés aux allures de cyniques. S'ils rameutent le chaland, c'est pour financer les dix autres mois de l'année, qu'ils passeront à glander, se disant qu'ils ont eu bien raison d'exploiter les gogos.

Un couple se présente : professeurs de danse mondaine. Elle, est d'une beauté stupéfiante. Mais vêtue avec un goût abominable. Une pute espagnole sous liberté conditionnelle. Lui, a une tête de vieux beau priapique.

Un jeune animateur trapu annonce qu'il organisera des excursions dans l'arrière-pays. Succès fou : il n'est chaussé que de semelles de tongs directement collées aux pieds. Il les exhibe. On s'esclaffe. Quel boute-en-train ! Vraiment, ça promet !

Le prof de tennis en chef, à son tour, balance ses horaires, ses renseignements. Il humilie en public, et de façon fort graveleuse, l'une de ses monitrices, grande fille massive, très masculine, qui en rougit, déjà certainement complexée. Le prof de tennis en chef est un beau total ne pouvant s'empêcher de lâcher une insanité par phrase. Même la responsable de l'animation en est coite. L'assistance, elle, est pliée de rire. J'ai compris : c'est la clientèle de Bigard. La voilà !

Pour ma part, j'ai muté en flaque de honte, sous la table.

Puis vient mon tour.

Je fais vite. Je dis que je suis écrivain, ex-journaliste. Je suis là pour qu'on s'amuse. Écrire, c'est un jeu, un plaisir. C'est ludique. Il n'y a rien de scolaire. Tout le monde en est capable :

“Et je ne dis pas ça par démagogie, croyez-moi. En théorie, il s'agit d'écrire un texte d'après une citation de Victor Hugo, car vous savez, mesdames et messieurs, que 2002, c'est l'année Hugo. C'est là l'exercice imposé par la direction. Mais ne nous sentons pas obligés de suivre la consigne. Encore une fois, nous sommes là pour nous amuser...”

Des questions ?

Silence.

Mais si : Hugo. Victor Hugo. Enfin ! Victor Hugo...

Les misérables ?

Robert Hossein ?

Depardieu ?

Notre Dame de Paris ?

Walt Disney ?

(Non, j'exagère. Je n'ai pas dit cela. Ils savaient qui est Victor Hugo. Enfin... je préfère penser encore aujourd'hui qu'ils le savaient.)

“Les textes seront publiés dans un recueil. Nous sommes dix écrivains, cet été, à tourner ainsi dans les villages-vacances.”

Je donne mes horaires : 10 heures-midi. Rendez-vous dans la vaste salle au-dessus du bar.

Sur un ton qui pourrait laisser croire que je veux violer son lapin nain, une hystérique, dans le fond, me signale que je ne parle pas assez fort. Cent paires d'yeux me détaillent, moi, la bête curieuse. Un écrivain, ils ont jamais vu ça. Déjà qu'un livre ça doit faire un bon moment... Je me dis que je n'aurais pas dû employer la notion de “démagogie” sans l'expliquer. Ce terme compte tout de même quatre syllabes.

“Vous avez des questions ?”

Ils n'ont jamais de question.

“N'hésitez pas à venir me voir pour vous renseigner. À tout instant.”

Je lâche un sourire façon “achetez-moi cette voiture et je vous fais la climatisation à un euro seulement”.

Et retourne m'affaler à ma table. Il fait beau, il fait chaud. La mer est belle. Ils ont des animations à revendre. Ils sont gavés d'activités. C'est le top. Ils peuvent aussi choisir de glander, rougir au soleil, suer leur suif, puis peler comme des bintjes trop cuites.

Évidemment, ils n'en ont rien à battre de mon atelier d'écriture. Normal. Tout cela ne fait que refléter la place de la littérature, aujourd'hui, dans notre société. Je le sens bien, représentant des zarzélettres sur ce coup-là, je suis un dinosaure. Pourquoi conserver quelque illusion ?

Pas un client de la semaine, je m'y attends, mais j'ignore encore si je dois m'en réjouir ou me désoler.

La responsable de l'animation donne le programme des soirées : un film de guerre américain bien naze, quelques fiestas à thème. Un humoriste du nom d'Azimut et un chanteur obscur daigneront venir cachetonner pour amuser la plèbe. On précise dix fois qu'ils sont bons, “puisque'ils sont déjà passés à la télé”. J'en oublie.

Et puis il y aura les jeux-apéros, les jeux-cafés, la boîte de nuit, le bar...

“Ça va être festif”, comme dirait Jibé Pouy.

Un pot pour conclure la présentation des activités – jus d'orange ou punch, agrémenté d'un petit biscuit. La foule se jette sur le buffet, le pille en un temps record. Je siffle trois punchs d'un coup et envisage d'aller me prendre un Ricard, ou deux, en sus, pour me détendre les nerfs. Puis, légèrement gris, j'irai chercher mes gosses, souriant.

Un seul vacancier s'approche de moi. Octogénaire bronzé qui dut être sportif, quoique maintenant affaibli et courbé. Une tête à jouer au tennis, dentition impeccable (monsieur a une bonne mutuelle, bravo!). Ça sent le retraité friqué. Ça sent la droite de province. La droite et le fric de famille. Il étale sa fiche : prof de lettres en retraite. Me balance sa carrière dans les jambes. Me déballe ses palmes académiques sur les pompes. Sans que je puisse en placer une. Il viendra, dit-il, “peut-être”, à l'atelier d'écriture. J'entends bien : monsieur daignera. Il ajoute, sans transition, que son fils est haut magistrat dans le Sud de la France.

Fort bien. Il est à jour. Je peux le situer. C'est ce qu'il désirait. Il a beau être dans un centre de vacances pour blaireaux, il n'en est pas.

Ah ! il en rajoute.

Oui ?

Sa fille est écrivain, a écrit une monographie sur un prix Nobel de littérature. Elle est en procès avec un grand éditeur réputé pour escroquer ses auteurs, même les plus illustres.

Félicitations.

D'accord.

Je n'en ai rien à battre, mais il n'a pas l'air totalement abruti, du moins en apparence. Et il me parle. Il n'est que le deuxième dans ce cas (avant lui : une hôtesse d'une cinquantaine d'années, à l'accueil, sincèrement navrée de ne pouvoir venir écrire "à cause des horaires"). Je me fais donc une joie de cette rencontre. J'en siffle un quatrième punch – faible en alcool, probablement en raison des contraintes économiques, de la conjoncture (le CAC 40 a dû baisser dans la matinée du vendredi).

Mon retraité continue de dégoïser. C'est un homme qui a visiblement besoin de reconnaissance, besoin de se positionner. Son épouse, plutôt effacée, attend en retrait, lèvres pincées. Je profite qu'il reprenne son souffle, au bout de quelque dix minutes, pour tenter de lui expliquer l'atelier. Je ressasse :

"Vous verrez comme ce sera amusant."

J'userai presque de slogans comme "la culture dans la joie" et "la littérature pour tous". Créer ! Réfléchir ! Vers de mirlitons ou chef-d'œuvre, qu'importe ! L'essentiel n'est-il pas de faire ! N'est-ce pas ça, le beau ?

Ma voix vibre, s'envole au-dessus de la Méditerranée, je participe de la musique des sphères. La littérature gagne le monde ! Le pire, c'est que je pense vraiment ce que je lui chante, tant, finalement, je suis heureux d'avoir enfin trouvé un candidat. Et puis, quatre punches, même légers, ça cogne.

Je me répands, me fais prosélyte. J'avoue : j'aime les ateliers d'écriture. J'aime partager ces moments avec les gens.

Il hoche la tête, puis m'interrompt, bafouillant :

"Excusez-moi... Pouvez-vous répéter ? Je suis un peu sourd."

Tribute to Woody Allen

Cette semaine aura été l'occasion d'un choc ("Toto rencontre les vraies gens"), mais aussi d'un bilan : c'est koi-t'est-ce qu'être écrivain sur une planète envahie par les acheteurs de mots fléchés et autres ectoplasmes avachis devant la télévision quatre heures trente-trois minutes par jour (chiffres 2002) ?

Dans l'une des dernières scènes du film *Manhattan*, Woody Allen s'empare d'un dictaphone et égrène ses "notes" ; lesquelles sont, entre autres, des idées de romans, de nouvelles, de sketches ou de scénarios. Les sujets sont tous plus nazes les uns que les autres. C'est l'exercice : à ce stade, il lui faut faire preuve d'autodérision maximale. Projets absurdes dont on sent au seul énoncé qu'ils ne tiendront jamais la route : la scène est pathétique et hilarante.

Lors de ma semaine de vacances dans le Var, je m'extirpais d'une dépression filandreuse et visqueuse qui m'avait inhibé durant plus de dix mois. D'ailleurs, au moment où j'écris ces lignes, rien n'est totalement cicatrisé. Je sens ce Horla au petit pied peser sur mes frêles épaules de tête d'œuf (jeu : relisez cette phrase et imaginez la position des protagonistes).

Un des pires effets de cette dépression aura été que, pour la première fois en trente ans, j'ai perdu le goût d'écrire. J'en ai toujours l'envie, j'en ressens parfois encore la brûlure, mais je n'en ai plus l'énergie. Le plus pénible dans l'écriture, c'est la rédaction. On ne le dira jamais assez. Cette procédure est hélas incontournable dans la réalisation d'un ouvrage. En vérité, mes livres, œuvres complètes reliées pleine peau, sont déjà entièrement rédigés dans ma tête. Mais écrire, c'est d'une longueur, d'un fastidieux. Faut aligner les lettres, les mots, les phrases.

Pffff!

Le barnum actuel du monde de l'édition, les difficultés financières, tout ça m'a coupé la chique. (Vous l'avez compris : j'ai toujours écrit avec une chique entière. Voici qu'elle est coupée.) Ma dépression m'a injecté une dose létale d'aquoibonisme. À quoi bon écrire un roman de plus ? À quoi bon tenter de faire ce que d'autres font mieux que moi, et abondamment, sans se poser la moindre question sur l'ordre social et leur place dans l'univers ? Pourquoi perdre tant de temps pour, il faut le reconnaître, au bout du compte, rien ? Bref, à quoi bon s'emmerder, se pourrir la vie devant un ordinateur, alors qu'il fait beau dehors et que, comme disait Reiser, "l'herbe sent la cuisse" ?

Aussi, puisque, selon mon éducation prolo, "faut pas gâcher", voici mes notes woodyallenesques à moi, mes projets qui ne verront jamais le jour, parce que : à quoi bon ?

Projet *Girafe Sophie*®™© (idée de roman abandonnée) :

Fortuitement, alors que je marinais sur les toilettes sans rien avoir à lire, j'en vins à scruter mon flacon de Canard WC ®™©. J'y découvris cette inscription :

"Pour toute information, écrivez à Nicole Alexandre."

(Allez-y : levez-vous, rendez-vous aux toilettes, et vérifiez sur votre Canard WC.) Aussitôt, j'imaginai quelle devait être l'existence de Nicole Alexandre, qui, toute la journée, répond aux usagers de Canard WC. Un excellent sujet comique : narrer le quotidien d'une femme tenant, en free-lance, une hot-line dédiée aux produits de consommation les plus courants. Questions concernant les purées de brocolis ou les semelles anti-transpiration... elle répond à tout !

Sur ces entrefaites, je devorai un article retraçant l'anniversaire de la Girafe Sophie (modèle, marque, et nom déposés), succès intergalactique mâchouillé par des millions de nourrissons, et moult fois contrefait par des cupides qui, décidément, ne respectent rien du patrimoine humain. Je décidai alors que Nicole Alexandre, hot-lineuse à domicile, serait mariée à Ladislav Krobka, détective privé enquêtant sur les contrefaçons. Au péril de sa vie, il visite les pires endroits, les ateliers clandestins, authentifiant par pressions les girafes et leur "pouic ! pouic !" unique au monde (tonalité déposée). Krobka a les yakuzas, la mafia, les triades, et la camorra aux fesses, ainsi que deux haches et un presse-purée plantés dans le dos. Chaque soir, agonisant, couvert des bubons du bériberi œdémateux, alors que le cartel des contrefacteurs de girafes le traque sans relâche, il téléphone à Nicole Alexandre, son aimée. Qui lui parle de ses clients et de leurs problèmes de Canard WC.

Il m'en a fallu parfois moins que cela pour entamer un roman. C'est probablement mon problème.

Projet *Karma Cramé* (idée de roman abandonnée) :

En m'abonnant sur Internet à des listes de discussion new age, j'ai accumulé de quoi écrire une tartine sur les dingues de la Paix Vibratoire et du Développement Personnel.

Passons.

Projet *Le Piano granitique* (idée de roman abandonnée) :

Jadis, j'étais abonné à une revue intitulée *World* traitant de la world music. Chaque mois était publié un dossier du genre :

"Le dernier joueur de Qgxndgsvq, instrument dont il ne reste qu'un exemplaire au monde, va mourir sans avoir transmis son savoir ancestral."

En général, le vieillard, ultime survivant de son ethnie, devait se lever chaque jour à trois heures du matin, courir deux cent trente-quatre kilomètres, avant de plonger dans une eau glacée parfumée aux crottes de perroquet à deux crêtes et touffes rouges sous les ailes, et faire vœu de ne se nourrir plus que de petits pois du Queensland, au risque, sinon, de ne pas connaître la transe créatrice lui permettant de jouer du Qgxndgsvq selon la tradition Jsthtqdtgh.

Ce tic du marketing ethnique, appuyé de cryptocolonialisme condescendant, a fini par m'exaspérer. C'est pourquoi avais-je en projet l'histoire d'un piano à vent géant, en granit, qu'utilisaient à leur profit des indépendantistes antipodaux et farfelus ; lesquels étaient aussi vendeurs de disques, dont j'aurais rédigé les critiques avec délices dans le ton de *World*. C'est une idée abandonnée : vous pouvez souffler.

Projet *Le Pikaya, limace sacrée* (idée de roman abandonnée) :

J'ai voulu, un temps, mettre en boîte la sociobiologie. Il s'agissait de faire s'affronter deux sectes, l'une darwinienne, l'autre lamarckienne, avec fusillade dans la grande Galerie de l'évolution à Paris, pour la beauté de la scène et la difficulté à l'écrire. Le Pikaya est une sorte d'étron blanchâtre, première créature vertébrée sauf erreur, dont, on l'apprenait, tous nous descendons : du dinosaure à l'ornithorynque en passant par le pompiste. Cela m'amusa de rabaisser l'homme encore un peu plus, après que Freud lui a amputé le mental et Darwin l'a fait remonter dans les branches. J'ai vraiment un mauvais fond.

Autres projets abandonnés :

Une deuxième aventure de *L'Agence Tous-Tafs*.

Un roman sur la cryptozoologie.

Une pièce de théâtre intitulée *La Cène II*, ne comportant que des personnages à l'existence incertaine, ou qui ne sont que des conventions, tels John Campbell, George Kilroy, Ned Ludd, Ornicar, Homère, Jésus Christ, Anatole, etc. Les connaisseurs identifieront qui est qui.

L'histoire détaillée et illustrée de la ville imaginaire de "Poisse", et celle du "Tourist Guy", cette légende urbaine née sur l'Internet au lendemain du 11 septembre.

Un roman inspiré de l'association américaine Wish News (faites des dons afin de réaliser les rêves d'enfants malades, handicapés, etc.).

Un roman dont Chamane Jean-François, l'un des protagonistes de *Twist Tropicale*, aurait été le héros.

Un roman qui mette en scène des agences se chargeant de faire disparaître les gens, et un déménageur spécialisé dans le déménagement minute d'urgence.

Un manuel de feng shui expliqué à ma façon...

J'en passe... Voici en tout cas les principaux nanars auxquels vous avez échappé. Quand je relis cette liste affligeante, je me sens aussi grotesque que le Woody Allen de la fin de *Manhattan*. Je crois aussi que la mutation industrielle de l'édition n'est pas seule responsable de mon désarroi.

Je n'aurais certes pu continuer longtemps à faire illusion.

Un coup de vin ? C'est dimanche ! (contrepèterie)

Le soir, après avoir fait un tour à la discothèque, après être allé pleurer dans ma bière en lisant Hatzfeld, vers une heure du matin, assis sur les toilettes, j'ai noté :

"Enfants au centre de loisirs jusqu'à 17 heures. Cela leur plaît.

"Après-midi passé à bronzer mon corps adipeux et blanchâtre à l'extérieur de l'enceinte de la piscine, car on m'en a refusé l'accès. J'ai un short maillot de bain et c'est dorénavant interdit "pour raisons d'hygiène" (j'ai l'air romanichel ou quoi ?). Je l'ignorais : la veille, on ne m'a rien dit, et quand je me le suis procuré, c'était un vêtement en vente libre. Remarquez, quand j'ai commencé à fumer, ça aussi, c'était toléré.

"Lu les derniers chapitres du *Cyberpoulpe* en nage. Je dois en écrire un et je n'ai plus envie d'écrire.

"Suis allé à la plage à 17 heures avec les enfants. Ils se sont bien amusés. Pas vu une seule jolie fille. Pourquoi veulent-elles toutes des gros seins qui les font ressembler à des vaches laitières ? Pourquoi les petits seins ne sont-ils pas obligatoires ?

"Penser à lire *Sur la plage*, ce bouquin de Jean-Didier Urbain, acheté il y a quelques années. Il paraît qu'un code de pudeur s'instaure immédiatement sur les plages : c'est bien un sociologue pour faire confiance aux gens. Pour ma part, sans problème, je mate.

"Les gosses et moi avons trouvé le tunnel sous la quatre voies permettant d'atteindre la mer sans dommage. Aller se baigner dans la Méditerranée prend des allures d'aventure d'Indiana Jones.

"Le responsable de la cuisine a hurlé dans son micro : "Comblez les tables incomplètes, vous ferez ainsi connaissance."

"Il y avait du melon et du bœuf bourguignon cuit au napalm le midi, du melon et du couscous le soir. Les enfants ont souri tristement en mangeant leur pain desséché. J'ai horreur du melon. De toute manière, nous sommes arrivés un peu tard (une demi-heure après l'ouverture) et quasiment tout avait été dévoré. Il a failli y avoir des morts au buffet du midi (bousculade). Le distributeur de jus d'orange est vide, mais les carottes râpées restent abondantes.

"Un orque, posé sur l'armoire, surplombe le lit de Salomé. C'est la bouée géante de Matéo. Mes poumons sont à l'intérieur.

"Christian, un animateur, a braillé parmi les larsens : "Bienvenus aux habitués et rendez-vous ce soir au Disco Club pour le grand bal."

"Disco Club : beaucoup d'ados et quelques quadras. Une fille replète fait la danse du ventre de façon très provocante. Les mâles tournent autour. Elle cherche déjà très fort, et, si elle continue ainsi, je suis certain qu'elle va trouver. Sauf que le type ne sera qu'assez peu romantique. DJ Alan s'éclate. On en oublierait presque son gabarit d'anorexique. Mehdi (animateur Club enfants) gesticule dans la fumée que vomit le tuyau d'une machine. Christian, animateur impayable, est en costume. Il a coupé les manches de la veste au milieu des avant-bras : "Faut les choquer", me conseille-t-il dans un sourire de professionnel de la profession.

"Fabienne morose au téléphone. On va rester au total presque un mois sans se voir à cause de nos plannings de fous et son séjour au festival d'Avignon.

"Envoyé une carte postale à Jibé. Les bâtiments vus de la colline. Très joli, ce gris sur le vert des lauriers-roses. Le photographe doit être autodidacte.

“Discussion après dîner avec un couple de quadras dont la fille, Laure-Nolwen, a sympathisé avec Salomé. Elle, est bibliothécaire dans un collège. Lui, est mutique. On est tombés d’accord : enseigner est un beau métier, mais c’était mieux avant. Incidemment, j’ai appris qu’ils lisaient *Télérama*. Dommage, je devrai dorénavant les éviter pour ne pas risquer la contamination et me retrouver un jour à acheter un sous-bock Renoir ou un tire-bouchon Matisse dans un musée.

“Enfants couchés exceptionnellement à 23 heures. Avons beaucoup parlé du théorème de Fermat avant qu’ils ne s’endorment. Matéo pense le résoudre demain matin avant d’aller pointer au centre de loisirs. Salomé prétend faire mieux, sa propre version de la théorie de la relativité sera prête avant le petit déjeuner. Que j’aime cet enthousiasme qu’ils ont à quatre ans !”

Allez faire de la littérature autofictionnelle avec ça, vous.

La petite brochure est le fondement de la société de consommation

Renaud Marhic, qui va éditer cet ouvrage, m'écrit après en avoir lu les premières pages :
"Tu devrais choisir entre les termes : "village", "centre", "camp"... ça change tout le temps."

Je lui réponds :

"C'est fait exprès, car je veux revenir plus loin sur ces notions afin d'éduquer les générations futures."

Or donc, l'heure est grave : le moment est venu. Aussi, il va vous falloir être courageux pour endurer ce qui suit – ou sinon, vous rendre directement au chapitre suivant. (Non seulement vous assistez à la rédaction de ce récit, mais, en sus, il est interactif. Tout ceci, je le rappelle, pour la modique somme de 14 euros.)

Il se trouve, en effet, que je suis détenteur d'un exemplaire de la brochure. Hé oui ! Hé, hé, hé ! Le roi n'est donc pas mon cousin, lui, qui, peut-être, n'en a même pas eu, de brochure.

Digression 8

La brochure est cette chose rare pour laquelle, parfois, les gens sont prêts à s'entre-tuer. Soit parce qu'ils n'ont pas eu ladite brochure, soit parce qu'on la leur a empruntée sans la leur restituer, soit parce que la société est pingre et qu'il faut la payer, la brochure. Ou encore parce que : "Franchement, la nana aurait pu nous laisser une brochure." Parfois, et même souvent, la brochure n'est pourtant "pas terrible", elle ne "donne pas envie", elle est "mal fichue", "pas pratique". Malgré tout : on la veut, on la désire dans ses rêves les plus fous. Mettez un présentoir à brochures dans une rue passante et vous le verrez aussitôt pillé. On dit : "Auriez-vous une petite brochure ?" On ajoute "petite" car on est stupéfait de sa propre audace. On tient à minimiser cette exigence démesurée. Ravi, on repart avec sa brochure après mille remerciements, sachant bien au fond de soi que, de toute façon, "il faut pas se fier à la brochure". C'est pourquoi le rapport à la brochure oscille entre fascination-attraction et défiance-répulsion. L'orgasme brochurique reste donc très frustrant. Si par catastrophe la brochure est épuisée, la civilisation est au bord du gouffre. Le lien à la brochure est source de conflits internes permanents : ainsi, lors des déménagements, on se demande en faisant les cartons pourquoi on a gardé toutes ces brochures périmées dont on a finalement rien à foutre – oubliant à quel point on fut avide d'elles. Alors on les fiche en l'air. Qu'est-ce qu'on ferait de toutes ces brochures ? C'est idiot ! On en redemandera, goûtant par avance les futurs délices du droit exercé (car la brochure est un droit, même s'il se mérite, même s'il est honteux). Notre relation à la brochure perdure dans un désarroi ou une inimitié permanente. Il n'est pas bon de consulter la brochure au retour d'un séjour : au mieux on sourit tristement, au pire on s'afflige. On voit les mensonges de la brochure. On se dit entre nous : "Je t'avais dit qu'il

fallait pas se fier à la brochure.” On imagine de grands complots cagoulés ourdis par les auteurs de brochures, on remâche son humiliation. Vient enfin ce jour funeste où l’on se cure le nez de perplexité devant l’étal d’un brocanteur, à l’occasion de ces sports nationaux dominicains que sont les vide-greniers (si nombreux qu’on s’interroge : y-a-t-il davantage de greniers que de demeures ? se remplissent-ils par génération spontanée ?). On s’aperçoit alors – ça c’est dingue ! – que la brochure du Camping des Rainettes cote 2000 euroballes, négociables à 1990, puisque la page 203 des conditions de vente est cornée. Et alors là, franchement, on se trouve un peu con.

Sur la brochure de l’opérateur proposant le village-vacances aux particuliers et aux comités d’entreprise, on relève ces indications :

“Village pieds dans l’eau entre [biiiiip] et [biiiiip]. Un site idéal pour les amateurs de plongée et pour la découverte d’un arrière-pays magnifique. Le village est composé de trois hameaux, il est adossé aux collines des Maures, face à la mer (...). Accès direct à la plage par un tunnel qui évite de traverser la route.”

Déjà, on le voit, la notion de “pieds dans l’eau” est sujette à caution. Je rappelle qu’il faut pénétrer un tunnel plein d’urine de mâles dominants – ou franchir une quatre voies au macadam suintant –, puis emprunter un chemin tracé à la machette par des processions de vacanciers, puis parcourir un long sentier tueur de chevilles bordé de grillage à tétanos protégeant les propriétés privées, pour enfin, ouf ! accéder à la plage et à la fin de cette phrase. À ce niveau d’extension de la notion de “pieds dans l’eau”, je pourrais sous-louer mon appartement du nord de Paris, pieds dans l’eau que je suis grâce à la ludique opération “Paris Plage”. Passons. Franchement : la brochure, moi, on ne me la fait pas.

Je lis aussi :

“Village agréé sous le numéro [biiiiip] permettant de bénéficier d’aides diverses et notamment des bons-vacances CAF.”

Et :

“Village réalisé par une association de comités d’entreprise regroupés en société civile.”

Ah, d’aaaaccord !

En fait, ma paranoïa naturelle me fait entrevoir le pire derrière ce mystérieux numéro. Mais, citoyen esseulé face au Moloch de la broyeuse administrative, je ne pourrai jamais savoir ce que cache la série de chiffres et mourrai dans l’ignorance crasse. Ceci dit, si je m’en tiens à la dénomination choisie, l’agglomération de mobil-homes et de petits immeubles en béton autour des bâtiments de fonction est donc un village (pas d’église, pas d’épicerie, pas d’idiot du village – ou alors rien que cela –, pas de mairie, mais c’est un village). J’emploierai donc le terme “village”, dont acte, la brochure faisant autorité. Cela étant, je continuerai dans les chapitres suivants à employer les expressions “centre de vacances” et “camp de vacances”. En effet, un doute subsiste : le mot “village” s’applique peut-être au bourg pieds dans l’eau sur le territoire duquel se trouve le centre de vacances... Ce qui change tout. (Allez savoir, avec ces complots cagoulés cités plus haut.) Cette brochure serait donc un monument d’ambiguïté sinon de perversité : je sens qu’elle va sacrément coter chez les brocs de Saint-Ouen...

Utiliser les termes “centre” et “camp” permettra aussi d’éviter les répétitions de “village”. Cet ouvrage est déjà assez mal écrit comme cela. Surtout, cette terminologie est totalement adaptée. Je m’explique. Il y a presque une colonne dans le *Petit Robert* à “centre”. Où l’on s’aperçoit que mon lieu de villégiature est bien un centre :

“Lieu où toutes les activités sont groupées.”

Et, justement, ma brochure (bougez pas, je vérifie) le clame :

“Golf (week-end initiation perfectionnement) ; plongée (baptêmes, forfait six et douze plongeurs, sorties à la journée) ; piscine avec bassin enfants et pataugeoire [eau jaunâtre de pipi, NDLA] ; deux courts de tennis éclairés ; volley, pétanque, ping-pong, tir à l’arc ; minigolf [à propos : vous connaissez, vous, des gens qui s’amusent dans un minigolf ? Si oui, transmettez-moi leurs noms et adresses : forte récompense à la clef, NDLA].”

Je note aussi avec gourmandise les points suivants :

“Salle TV, salon, salle à manger, bar climatisé, restaurant, discothèque tous les soirs, salle de spectacle, bibliothèque, billard, amphithéâtre de plein air, VTT (avec participation), soirées cabaret, conférences.”

Bref, le village de vacances est bien un centre sportif, gastronomique, festif, et un centre dramatique culturel puisque s’y produit cet impayable “Azimut”, le “comique qui passe à la télé” (donc qui est connu, donc qui est célèbre, donc qui est célèbre parce qu’il est connu).

Ne rentrent pas en ligne de compte pour la qualification de “centre” :

Le fait que le “dîner servi à table”, mentionné dans la brochure, soit devenu un “buffet démerde-toi” (à volonté).

Le fait que la “bibliothèque” annoncée ne soit qu’une armoire bancale de trois étagères croulant sous des bouquins défraîchis oubliés dans les toilettes par des générations de lecteurs de Guy des Cars ; qu’elle se trouve – invisible et verrouillée – dans le bureau de la comptable.

Le fait que le “ventilateur tropical” de ma piaule ne fonctionne pas, et que le “petit réfrigérateur” promis soit absent.

Sans pouvoir être qualifiés de “centraux”, ces problèmes n’en sont pas moins au centre du village, qui, définitivement, est bien un centre.

Ce centre, donc, par ailleurs, est aussi un petit centre commercial, un “centre d’achat”, comme disent les Québécois. La brochure l’indique :

“Boutiques, lingerie, machines à laver payantes, location de vélos, navettes payantes pour le marché des environs, cabines téléphoniques, location de coffres-forts.”

(On remarquera que tout cela tient dans le hall. Où l’on trouvera même une borne Internet – constamment plantée – et des téléphones à cartes.)

Un centre aussi, en cela que l’institution représente un “point où des forces sont concentrées et d’où elles rayonnent”. Or, les affiches du hall incitant à se regrouper à midi pour les jeux-apéros visent bien à “concentrer les forces” pour les faire “rayonner” par leur culture et leur subtilité.

Enfin, je crois que c’est également un camp de vacances.

À la définition de “camp”, on lit, toujours chez Robert :

“Zone provisoirement ou en permanence réservée pour les rassemblements de troupes de toutes armes, soit pour des manœuvres, des instructions (camp d’instruction), soit pour des essais, des études (camp d’expérimentation).”

Le dictionnaire précise aussi :

“Castramétation (voir ce mot). Camp retranché, fortifié : zone fortifiée organisée défensivement en permanence.”

C’est bien cela. Le camp de vacances est un bastion, une forteresse. Il s’agit d’agréger les troupes – ou le troupeau – d’individus similaires (tous blancs, bientôt rouges ou caramels, tous mous, sans compter que je n’ai pas vu un Noir ou un Asiatique sur six cents personnes) et de les rendre imperméables à des tas de nuisances pernicieuses. Telles que (liste non exhaustive) :

Un monde sans télévision ou rappel d’icelle.

Un monde sans night-club et tubes variés.

Un monde sans consommation.

Un monde sans bruit.

Un monde sans foule.

Un monde sans clone de soi, utile pour rester soi-même.

Un monde sans parangon, stéréotype, valeur établie, lieux commun et préjugé.

Un monde sans malbouffe.

Un monde sans le monde.

C'est bien un camp d'instruction. Les ordres sont :

1) "Ceci est le modèle parfait des vacances et c'est ce que vous pouvez espérer de mieux.

Enjoy !"

2) "Voici notre définition du naturel, maintenant, conformez-vous à celle-ci. Bref, soyez naturels."

En vérité, je n'aime guère ces villages-centres-camps. J'ignore si cela se sent.

Douce nuit

Je suis assis derrière mon stand. Devant moi se trouvent des piles de mes livres, protégés par des couvertures en papier kraft ou en toile de jute. Je tripote nerveusement mon stylo-bille importé d'une coopérative autogérée par des femmes d'Oulan-Bator. À ma gauche, l'étal du marchand de jouets : camions taillés dans des canettes de soda, pièces de jeux d'échecs réalisées avec des pistons de cyclomoteur. À ma droite, la fille aux cheveux hennés vend des pulls à bouloches et des objets tissés. Des carrés de tissu en patchwork, aux fins de protection des rouleaux de PQ, sont proposés en "promotion de la semaine". Soudain, mon premier client déboule tout sourire : un type, cheveux longs, gandoura de lin, portant Birkenstock classic et chaussettes en pure laine vierge des Shetlands (l'association des éleveurs indépendantistes et altermondialistes est en plein boom : ils fournissent maintenant tous les Allemands).

Comme chaque nuit depuis plusieurs mois, au point que je connaisse par cœur le scénario et en vois arriver les péripéties avec angoisse, le vent se lève brusquement et fait chuter ma petite pancarte en carton recyclé. Je la ramasse et la replace devant moi. On peut y lire :

"Littérature équitable Max Havelaar. Cet écrivain n'a pas été exploité pour la réalisation de ses romans. Le temps nécessaire à la rédaction de ses œuvres a été pris en compte dans le calcul de ses droits d'auteur, dont il touche l'intégralité. Par ailleurs, il est tenu au courant du chiffre réel de ses ventes."

Une fois encore, j'ai poussé un petit cri en me réveillant. Ce cauchemar récurrent me glace d'effroi.

J'observe la chambre dans la pénombre : tout va bien. Je suis au centre. C'était seulement ce fichu rêve. Mes enfants dorment parfaitement. Mes pieds dépassent normalement du lit escamotable et la bordure en métal me scie les mollets selon l'usage. Ça va, calme-toi. Tout est en ordre. Tu as rêvé. C'était encore ce foutu cauchemar. Rendors-toi. Tu es au village-vacances. Ça va, ça va. Je te dis que c'est le cauchemar.

Je respire calmement jusqu'à ce que mes palpitations cardiaques s'apaisent. Je tente de m'abandonner à nouveau au sommeil. Avec l'appréhension que ce délire reprenne là où il vient de s'interrompre : lorsque, derrière ses grosses moustaches tombantes et sa bouffarde, mon client me demande si le papier des livres est fabriqué à partir d'arbres génétiquement modifiés.

Activités débordantes

Comment faire le poids face aux animations en vogue ? Ce lundi matin, je me suis installé au centre de la grande salle de danse – vide – devant une table de collègue. Amolli sur une mauvaise chaise, j’ai disposé mon matériel : des feuilles piquées à mes enfants, deux stylos-billes. Je les contemple. C’est d’eux que va jaillir la littérature en jet continu. Une déferlante. Un tsunami de sens et de style. L’avantage de ce job d’écrivain-animateur, c’est le faible encombrement de l’équipement.

Il est 10 heures et j’attends les fous de littérature. Vont-ils résister à l’appel de la piscine, du marché de je ne sais où, de la plage, et des 657 666 activités disponibles par ce temps splendide ? Oui, bien sûr.

Je vais d’ailleurs manquer de sièges, de stylos et de papier. Je vais devoir déménager la foule dans la salle de spectacle. Sur les six cents résidents, cinq cent quatre-vingt-dix-huit vont venir rendre hommage à Victor Hugo. Les deux absents seront excusés : une prostate et une incontinence pour descente d’organes.

Personne n’approche. Je me sens ridicule au beau milieu de cette pièce. J’ai l’impression d’être Sam Lowry, de *Brazil*, décérébré dans le réacteur nucléaire. La scène terrifiante de la fin du film.

Brasil, meu Brasil brasileiro
Meu mulato inzoneiro
Vou cantar-te nos meus versos
O Brasil, samba que dá
Bamboleio que faz gingá
O Brasil do meu amor
Terra de Nosso Senhor
Brasil ! Brasil !
Prá mim... prá mim...

10 heures 20. Une grosse en salopette arrive, bardée de sacs plastique. Elle pose son bazar près de la baie vitrée, rassemble des chaises autour d’elle, regroupe des tables. Elle ressemble à la M^{me} Arlette qui hantait mes nuits lorsque je travaillais pour la revue *Pâtes et Pâtons*. M^{me} Arlette rédigeait les “fiches-conseils” pour la décoration des “vitrines de la boulangère” (la boulangère, car, dans le biotope des boulangeries, la décoration est, semble-t-il, dévolue à la femelle).

Digression 9

“Ce n’est pas pour me vanter”, comme dit ce réac de Philippe Meyer sur France Inter – et c’est sa seule phrase drôle –, mais j’ai travaillé pour *Pâtes et Pâtons*. Ce torchon hebdomadaire cherchait à concurrencer les revues syndicales bourrées de publicités pour matériels professionnels, et visait un lectorat composé d’artisans “en moyenne plus riches que les notaires” – selon étude de marché. J’étais maquettiste, secrétaire de rédaction, suivi imprimeur, créa’ pub, journaliste, etc. Là se trouvait Carine, une femme d’une trentaine

d'années, la plus stressée, névrosée, et frustrée qu'il m'ait été donné de connaître jusqu'alors. (Elle était parfois tellement "énervée" ou "à cran", disait-elle, qu'il lui arrivait d'être obsédée par les angles. Les angles du plafond, des meubles... partout. "Si je vois un angle, je ressens l'envie de me jeter dessus et de le mordre.") Ex-fonctionnaire, elle était devenue "journaliste" pour *Pâtes et Pâtons* je ne sais plus trop comment. Elle était spécialisée, notamment, dans les reportages : très souvent des portraits de Meilleurs Ouvriers de France et autres artisans valeureux des métiers de bouche. La plus grande partie de mon travail consistait à mettre en page des papiers édifiants, du genre : "Il Réalise Un Château de Versailles En Sucre : Sept Ans d'Efforts." Les photographies de P&P, toujours hideuses, représentaient en général un gras pâtissier (château en sucre + dépendances), ou un énorme traiteur (château en saindoux + plus dépendances), posant dans la maison familiale. Le monument alimentaro-artistique occupait tout le salon. La famille avait dû pousser les meubles et vivre ainsi sept années sous la dictature du chantier en cours, voire davantage, si l'artiste répugnait à détruire son chef-d'œuvre une fois celui-ci achevé et sanctifié par les honneurs de *Pâtes et Pâtons*. On distinguait, près du baromètre breton, l'épouse, soit grasse, rosée et enjouée, soit étique et dépressive, en compagnie de sa mouflée. Celle-ci était composée d'un grand garçon, rond et laid, mais brave, qui, suffisamment endoctriné, serait capable de reprendre le commerce. Il y avait aussi un plus jeune, aux poches sous les yeux laissant augurer d'une pratique cathartique de masturbation frénétique et compliquée. Ce dernier était toujours le plus inquiétant : on le devinait arrachant les ailes aux mouches, futur parricide, ou serial-killer. Trop de sucre, de saindoux, ou de souffrance. La fille de la famille ne posait pas pour la postérité : elle devait déjà être enceinte jusqu'aux yeux ou bonniche chez un confrère artisan. Dans *Pâtes et Pâtons*, par ailleurs prêt à toutes les putasseries éditoriales pour ramasser de la publicité, chaque portrait brossé par ma collègue Carine (qui finit par se trouver un mec, cesser de mordre les angles, et m'avouer "c'est génial, on ne fait que niquer, c'est génial, je pars en vacances, on va baiser sans cesse") commençait peu ou prou ainsi : "Petit-fils de boulanger, fils de boulanger, et boulanger lui-même, Maurice Machin, Meilleur Ouvrier de France, a reproduit l'Alcazar et la Giralda de Séville dans ses toilettes..." (J'exagère : pas dans les toilettes.) Et dans P&P, on trouvait donc une rubrique dépassant en horreur tout ce qui est concevable : la rubrique de M^{me} Arlette, conseillère reconnue (mais par qui ?) en décoration de vitrine. Chaque semaine, j'avais une "idée-vitrine" à mettre en page. La fiche comprenait quelques conseils de façonnage et la liste des matériaux nécessaires (1 m 23 cm de bolduc, 12 cm de ruban adhésif, 1 sucre d'orge, 3 épingles à nourrice, 1 poire à lavement, 2 cartons à chaussures, 1 pince à linge bleue, 250 g de semoule de blé dur, etc.). Un exemple d'idée-vitrine ? Sous la photo du cœur géant en pain d'épice (ou en saumon fumé), sur fond de pêche à la crevette en Scandinavie (si le thème de la semaine était le Grand Nord), on pouvait lire : "Il est possible que la chaleur des spots de votre vitrine

fasse fondre la motte de beurre sur laquelle vous avez fixé le chapelet de crevettes, et que le bolduc argenté finisse par se détacher pour chuter sur votre plage de crackers au fromage et d'éclairs au café. Afin d'obtenir une meilleure rigidité du ruban, munissez-vous de laque à cheveux fixation-forte et diffusez légèrement à 23 cm du clocher en pain bagnat..." Même avec un logiciel de retouches d'images, j'étais bien en peine d'améliorer les photographies des vitrines. M^{me} Arlette les préférait sur-ex ou sous-ex. Elle avait par ailleurs un sens du cadrage tout à fait novateur. Lorsque la maison d'édition – elle réalisait aussi le bimestriel *Buffets de Fêtes* – a fait faillite, il m'a fallu chercher un autre job. Me croirez-vous ? ce fut sans regret. Et c'est ainsi que je me suis retrouvé à *Télérama*. Pour m'apercevoir que c'était strictement la même chose. Un peu moins de boulangers, de traiteurs, de saindoux, et, certes, de meilleures photos, mais, intellectuellement parlant, l'approche n'était pas loin d'être la même. Ne le dites pas aux journalistes ou aux lecteurs de ce magazine de consommation culturelle et d'alibi moral pour téléspectateurs, ils ne verraient absolument pas le rapport. De P&P comme de *Télérama*, j'ai gardé l'écho d'interrogations récurrentes : "Qui peut dire qui est artiste dans la société ? Hummm ? Je vous le demande ? Ces gens n'ont-ils pas droit de s'exprimer ? Ne serait-ce qu'en nougatine ? Après tout, de quel droit le château en saindoux ne serait-il pas aussi admirable que, tiens, ton premier roman, ou le *Cuirassée Potemkine* ? Hummm ? À chacun selon ses moyens. Tout se vaut, non ? C'est de la culture, de l'expression populaire, alors pourquoi ne pas la respecter ? Qui a le droit de juger que ceci est de la merde ou pas ? [Or, c'était du saindoux, NDLA]" Enfin, ce genre de conception... Toute la condescendance de cette bien-pensance de gauche, nantie, gavée (qui, dans le même temps, rira au *Dîner de cons* ou à la pièce *Art* de Yasmina Réza). La démission de la réflexion et de la critique permettant aux châteaux en sucre taille réelle d'exister, allant même jusqu'à construire une station de métro pour s'y rendre. Mais je m'égare. Je ressasse. Je dénigre tout à tort et à travers. Un jour, ça m'attirera des ennuis, cette façon de tout amplifier, ce mauvais fond.

10 heures 40. C'est l'affluence à l'activité pâte à sel, à dix mètres de moi. Une véritable insolence. Trois ménagères en shorts-gros-culs et t-shirts viennent d'arriver et engagent la conversation avec le clone de M^{me} Arlette – qui me lorgne depuis l'autre bout de la salle d'un air ironique.

OK, OK : pour l'heure, le score est de Pâte à sel : 3 – Littérature : 0.

Décidément, tout est challenge aujourd'hui. J'ai toujours tout faux.

J'hésite à sortir mon bouquin sur le Rwanda pour patienter. M^{me} Arlette bis penserait que mes larmes sont de dépit.

À 10 heures 50, Antoine, 75 ans, d'Ales, arrive. C'est mon volontaire d'hier. Je l'accueille chaleureusement.

– Ne vous affolez pas, dit-il, je suis seulement venu voir comment ça va.

– C'est bon, je garde ma chaise. Personne n'ose venir me la dérober.

Je hurle presque. D'abord, ça me défoule, ensuite, je me souviens qu'il connaît quelques difficultés d'audition. Il s'assied, pose sa serviette de bain sur la table, et entame la discussion.

Il me parle des philosophes qu'il a lus, histoire de me rappeler qu'il n'est pas un clampin, puis, sans transition, m'expose son dada, sa passion : il adore composer des "mots valises". Il m'en assène quelques-uns, tel "hebdomadaire" : "Un service de transport arabe qui ne passe qu'une fois par semaine." Il m'en cite de mémoire toute une liste. En fait, il a gagné un concours avec ça. Ou s'est fait publier dans un quotidien. Sympathique. Je prends acte que ce n'est vraiment pas un imbécile. Je suis prêt à tout trouver mignon. Je me dis qu'on pourrait passer de bons moments, dans mon atelier, en créant, pourquoi pas, des mots valises.

Brusquement, il se lève :

– Bon, je vais me baigner. Je viendrai peut-être un de ces quatre. Vous êtes là tous les jours ?

– Ici, tous les jours, de dix heures à midi.

– Alors, bonne continuation. Tenez bon.

Il est 11 heures 30. Encore une demi-heure à garder ma boutique. Ce n'est pas fatigant, c'est même une sinécure : je reste planté sur ma chaise, on vient papoter, et puis on se casse. Très bien. Hormis l'aspect plante verte, pourquoi pas, après tout. Toutefois, j'étais venu pour Victor Hugo et me retrouve confesseur de plateau-télé. Je me sens tout de même vaguement frustré.

Surtout qu'à côté, le gang des pâtes à sel est à fond dans son truc. Ils ont déjà réussi deux bonshommes de 20 cm de haut.

Chapeau ! Respect ! Vraiment.

Ben dis donc. Ça ne va pas être facile à cuire sans que ça craquille. Les jambes vont peut-être ramollir.

Premières pénuries

Je m'enfile quelques pastis en feuilletant le journal local (*La France a chaud*, information primordiale – et au Tibet, c'est comment ?). Il me faut oublier le stress de mon éprouvante séance de travail, et récupérer les enfants à la sortie du Club des pingouins (ah ! zut, on est en été, ça doit être le Club des dauphins). Salomé m'offre un collier de nouilles de sa fabrication. Il n'est pas tout à fait sec. Les couleurs bavent et les mains moites n'arrangent rien. Je parviens à dissimuler ma panique : un instant, j'ai craint qu'elle me demande de porter sa création à la piscine.

Nous nous engouffrons dans la salle de restaurant. À nouveau l'angoisse : pourquoi les gens se piétinent-ils ainsi ? Y a le feu ? Non, c'est simplement l'heure du déjeuner. Je ne m'y ferai jamais.

L'injonction de combler les tables tombe du haut-parleur. Des serveurs en treillis de camouflage, armés de pistolets-mitrailleurs, nous assignent nos places. Ils font accélérer le mouvement à coups de bottes et de crosses. Les vacanciers choisissant une table à leur seule initiative sont immédiatement rabattus dans la file qui piétine en haillons, les yeux et l'estomac rendus creux par manque de variété au menu. Derrière ses Ray Ban, le chef de rang examine le déroulement des opérations. Sa mâchoire crispée se tourne vers moi. Je frémis. Si ça se trouve, il va m'envoyer aux corvées d'intérêt général, ou me demander d'avalier toutes les carottes râpées pour satisfaire à la planification d'un bureaucrate fou.

Soudain, il aboie dans une langue inconnue. Je ne comprends pas ses ordres, mais je devine qu'ils sont terribles : il doit être question de buffet à volonté. Il doit être question de tout faire disparaître. Le sens de cette entreprise de traitement des êtres humains m'échappe. Le système a dû s'emballer et, fonctionnant à son seul profit, avoir oublié pour qui il avait été conçu.

L'officier chef de rang fait s'activer ses hommes. Les serveurs sont à cran. Ils crachent sur les piles d'assiettes avec dégoût. Je pressens qu'un autre arrivage de prisonniers est programmé. Nous sommes la proie d'un dessein froidement raisonné. Si quelqu'un ne parachute pas un commando de libération dans les yuccas en plastique, près du réfrigérateur à yaourts, nous allons devoir absorber des carottes râpées jusqu'à la fin de nos jours. Le carotène : ça doit être ça le fameux et abominable "agent orange".

– À quoi tu penses, Papa ? s'enquiert Matéo

– À rien... À l'aboutissement naturel et reconnu de toute société bureaucratique, capitaliste, étatique, ou industrielle, si on ne s'y oppose pas. Tu comprendras plus tard, quand tu seras grand, si je te conditionne bien. Mais ce n'est pas à l'école qu'on te l'expliquera. Finis plutôt ton museau vinaigrette.

– C'est pas bon, diagnostique Salomé.

Du museau vinaigrette... Je croyais que cela n'existait plus, qu'il s'agissait d'une coutume alimentaire perdue, qu'on se nourrissait de ça seulement dans le Nord de la France, là où la sidérurgie et le textile ont bousillé la vie de milliers de personnes en les appauvrissant à jamais. Si, pourtant. L'une des deux carrioles de hors-d'œuvre ne propose que du museau vinaigrette.

– Je veux des pâtes.

Matéo est catégorique, voire déterminé.

Troisième repas sans pâtes, déjà. Pour l'instant, ils tiennent le coup, mais pour combien de temps ? Je guette avec inquiétude les signes de manque. Bientôt, ils seront agités de convulsions et des filets de bave mousseuse s'échapperont des commissures de leurs lèvres. Il paraît qu'une désintoxication peut prendre trois semaines. Peut-être devrais-je trouver un aliment de substitution ? De la "nouilladone". Je ne comprends pas pourquoi on fabrique des colliers de nouilles au Club des castors alors qu'il n'y en a pas à table. Tout cela est très étrange.

Il n'y a plus de serviettes en papier et les petites cuillères sont introuvables. Un trafic ne devrait pas tarder à s'organiser. Les prix seront faramineux, vu le nombre de vacanciers errant, hagards, en quête de ces outils précieux. De longues recherches me permettent de dénicher les petites cuillères, habilement dissimulées dans un bac en inox, lui-même caché derrière une plante verte, artificielle et poussiéreuse.

L'horizon s'éclaircit : je vais pouvoir rapporter ces couverts à mes enfants avant la nuit. Je me garde bien de révéler ma trouvaille aux autres vacanciers. Un butin pareil ! L'heure, hélas, est déjà à la survie. C'est désormais chacun pour sa peau. Mon exploration m'aura permis par ailleurs de dresser un état des lieux objectif : tout est sale, dégradé, cassé. Il y a un énorme trou dans le mur des toilettes, au-dessus de la cuvette des hommes (j'ai vraiment cherché mes petites cuillères partout). Peut-être un type voulait-il dénoncer les conditions de vie ici ? Il aura été lâchement assassiné au bazooka alors qu'il n'était pas en mesure de fuir, pantalon aux chevilles. Peut-être avons-nous affaire à un cas exceptionnel de flatulence ? Il faut alors, sans tarder, rédiger une communication pour les revues *Nature* et *The Lancet*, organiser, sans plus attendre, les colloques qui s'imposent.

Quant à l'état des cuisines, je préfère chasser de mon esprit toute hypothèse.

Salomé est exténuée. Matéo ira donc, seul, s'amuser comme un fou au Club des kangourous. Cet après-midi-là, ma fille dormira quatre heures, moi deux. Si je précise cela, c'est pour vos statistiques. Ne croyez pas que je passe mon temps à geindre.

Les joies du shopping

Il me faut un maillot de bain. Par ailleurs, mes enfants ont besoin de :

Pelles,
seau,
râteaux,
passoires,
bouées brassards.

Dès le retour de Matéo du Club des hippopotames, nous prenons la direction du magasin d'articles de plage. Celui-ci est situé à une centaine de mètres du camp, au bord de la route caniculaire, en direction du bourg. Cette zone commerciale, d'aspect franchement illégal, hésite entre le bidonville et le baraquement d'urgence pour réfugiés de guerre. Elle comprend un snack-bar-frites (trois fauteuils blancs en plastique moulé, un parasol publicitaire criard), un bazar, et une maison-de-la-presse-sandwichs-glaces-boissons-fraîches. Dans ces deux dernières échoppes, tout prêt de la quatre voies sur laquelle foncent des types qui mériteraient les assises, travaillent des saisonnières standards : auréoles sous les bras, exaspération permanente, et harcèlement caractéristique du petit personnel dominé et sous-payé. Dans l'enchevêtrement de bouées et de serviettes-éponges avec logotypes de bagnole, je déniche un filet d'orpailleur – vendu aussi cher que durant la ruée vers le Klondike –, un masque, et un tuba pour les gamins. Dans un carton informe s'étiole un reliquat de maillots de bain pour hommes. Les prix sont dits "cassés", et pourtant, ce sont encore de gros morceaux de prix. Je fouine : visiblement, il ne reste que des modèles pour enfants anorexiques ou pour Américains membres des AHDA (Addicst of Hagen Dazs Anonymous). Dans certaines pièces, je pourrais me tailler un grand foc et, moyennant quelques planches, rallier la côte marocaine. En outre, le créateur de ces maillots a perdu le sens des couleurs complémentaires. Ou bien les motifs sont-ils agréés par la Prévention routière : on doit les voir de nuit, de très loin. Un échantillon adapté à ma taille de gros bourdon est cependant disponible. Un charmant camaïeu de noir, de jaune, et de rouge. La coupe est californienne : c'est-à-dire ras les organes procréateurs. Pas le choix.

Par curiosité, sinon réflexe conditionné, je décide de visiter le baraquement spécialisé matière lisible. Sous les tôles et les bâches faisant office de toit, la chaleur est épouvantable. On trouve de tout. Une vraie carriole de marchand itinérant ou de prédicateur du Far West – de ceux qui vendaient jadis des potions au laudanum susceptibles de guérir les écrouelles. Je surfe entre les étalages surchargés et les buffets réfrigérants, surveillant ma progéniture aux doigts fouilleurs. Il doit bien y avoir un rayon "culture"...

Le voilà ! derrière le matériel de camping amoncelé et les sacs de charbon brûlé.

De prime abord, ce qui frappe, c'est le format de la gondole : trois mètres de large sur un mètre cinquante de haut. Elle renferme des centaines de fascicules de mots fléchés, mots croisés, mots mystères... Je crois que je n'ai jamais vu autant de publications de ce type. Sachant que le commerce a pour vocation de répondre à la demande, j'en conclus, fort brillamment, que la consommation de ces publications dédiées aux sports cérébraux doit être, ici, exceptionnelle.

Mais alors, pourquoi la semaine dernière l'activité Scrabble®™© n'a-t-elle connu aucun succès ?

Me remettant de cette vision – qui semble malgré tout augurer d’un avenir pour ma profession –, je m’enquiers des magazines alentours. Que des revues people : “Il a encore partouzé à la cour du Roi du Maroc” ; revues trashes, dossier : “J’ai sucé un esquimau pour faire du cinéma” ; pour femmes, dossier : “Refaites faire vos seins pour vous sentir vous-mêmes” ; pour hommes, dossier : “Clitoridienne ou vaginale, que choisir si l’on a une grosse voiture et des abdos d’acier ?” ; pour préadolescentes, dossier : “Mon Jules veut me sodomiser, dois-je dire oui ?” ; revues de cul, dossier : “Les épilées à la plage” ; de cuisine, dossier : “La cuisine du sexe” ; de bagnoles, dossier : “Quelle voiture pour quelle nana à gros seins ?” ; de bricolage, dossier : “Faites vous-même votre allongeur de pénis” (non, je plaisante, c’était un dossier passionnant sur les décapeurs) ; de mamaisonmonjardin, dossier : “Une crypte sado-maso dans ma studette” (non, je m’amuse, c’était un passionnant dossier sur les caillebotis) ; de mode, dossier : “S’habiller comme une pute mexicaine pour moins de 20 euros” (non, j’en rajoute, c’était “Le retour des couettes”, vous me croyez ?) ; de micro-informatique, dossier : “Le scandale des sites Web porno : toutes les adresses” ; d’économie, dossier : “Baiser au bureau et se faire baiser par la bourse”... la liste serait longue.

Tss-tss ! Encore rien pour moi. Plus un seul quotidien, même étranger. Pas de revue de société ni de news magazine. Même pas l’habituel dossier : “Le mal de dos des cadres francs-maçons de l’industrie du sexe dans l’immobilier des villes où il fait bon vivre.” Quelques livres seulement : des thrillers en anglais, allemand, ou néerlandais. Quelques exemplaires de la Collection Harlequin en français, un vieil SAS très défraîchi au titre – politique ou sexuel – ambigu : *La Baie des cochons...*

Seules les revues pour gamins ne sont pas encore gagnées par la pornographie. Mais je pressens que ça ne va pas tarder : le Petit Dinosaur va bientôt enculer la Mouche de Trondheim, Donald ligotera Spiderman devant Lilo et Stitch aux fins d’apprentissage du bondage. En attendant, les livres de coloriages disponibles sont tous inspirés de dessins animés de chez Disney®™©. Je me masque les yeux en passant devant le présentoir des cartes postales et le rayon des souvenirs en coquillage. Je ne peux en supporter davantage.

Je paie mon superbe maillot et le matos d’orpailleur pour enfants, en pensant que les miens, qui à présent réclament des glaces, ne savent pas, à leur âge, ce qu’est creuser vraiment dans une mine de Bolivie. Je m’enfuis.

Vous l’avez compris : dès que je serai chef du gouvernement, la culture sera obligatoire et les faiseurs de revues ci-dessus énumérées pendus haut et court. Il sera interdit de s’amuser, de se distraire, d’être futile. Il faudra apprendre, apprendre, apprendre. On n’aura droit qu’aux seules distractions exigeantes, édifiantes, chiantes. Vous êtes prévenus, je serais radical, sinon facho, là-dessus. Je ne veux plus être indulgent.

Ne votez jamais pour moi.

La télé, comme une perfusion

Je n'ai même pas tiqué à l'apparition, ce soir, des "poubelles de table". Blasé, déjà ? Il s'agit de vastes coupes en inox dans lesquelles on doit vider l'excédent de son assiette. Peut-être ma vigilance s'amointrit-elle ? Ou est-ce la chaleur qui engourdit mon mauvais esprit ? Ingénieux, pourtant, ce nouveau système "soulageant les serveurs qui ne sont pas assez nombreux", à en croire un vacancier écarlate, face à moi. Je songe que c'est peut-être encore un coup de cette maudite Réduction du Temps de Travail dont souffre, tel un prurit, le directeur du camp. Sans doute Martine Aubry n'a-t-elle jamais imaginé que sa politique puisse impulser l'usage des poubelles de table.

À chaque changement d'assiette – puisqu'on en change à chaque fois qu'on se rend au buffet pour le plat suivant –, on doit vider les restes de la précédente dans la poubelle de table. Lorsque les huit convives constituant une tablée ont vidé les contenus successifs de leur gamelle dans les vasques en inox, on a de quoi nourrir une famille de Cubains durant six mois d'embargo. Néanmoins, j'ignore comment procéder pour faire parvenir la marchandise. Le problème, avec ce satané buffet à volonté, c'est qu'on en prend de trop, alors, forcément, on gâche aussi à volonté. Quoi qu'il en soit, on se doit de réunir les assiettes en bout de table pour que le personnel s'en empare plus facilement. Si on en a oublié une, le serveur fait sa tête du lundi matin :

"Pssittt ! L'assiette s'il vous plaît."

Et il désigne la pile.

(Bien sympa le serveur, déjà, de débarrasser, non ?)

Je ne sais trop comment analyser ce nouvel usage. Il est toutefois probable que la poubelle de table constitue un élément fractal significatif de notre société de consommation. Un détail similaire au tout, tel le buffet à volonté.

Tandis que Matéo m'explique qu'il en a marre de manger dans ce restaurant – mais "nous ne sommes que lundi", "tu ne vas pas commencer à me gonfler", "on est tous dans la même galère" –, la femme du rougeaud observe la poubelle de table d'un air avide. Sans doute imagine-t-elle une application domestique à cette innovation.

Faut vraiment que je me dégotte le courriel de Martine Aubry. Elle va être étonnée.

Un animateur, passant près de moi, me demande si ça va.

– Ça va bien, oui. On s'alimente.

Il me dévisage, un peu indécis.

– Faut venir, ce soir, à l'animation.

– Je viendrai un peu. Mais je vais coucher les gosses de bonne heure. Ils sont assommés.

La nourriture est trop riche.

En sortant de la cantoché, je me rends compte que la musique me manque. Je chantonne. La première chose qui me vient à l'esprit est *Hasta Siempre*. Je ne comprends pas pourquoi. Peut-être parce que, ce soir, il y avait des pâtes au menu, et qu'un vent de liesse tropicale s'est emparé de moi. Ou parce que j'ai songé aux Cubains et à l'embargo.

Aprendimos a quererte
Desde la historica altura

Donde el sol de tu bravura
Le puso cerco a la muerte

Aqui se queda la clara
La entraniable transparencia
De tu querida presencia
Comandante Che Gevaraaaaaaaaaaaa

Lalalala

Tu amor revolucionario
Te conduce a nueva empresa
Donde esperan la firmeza
De tu brazo libertario

Lolololo

Après le repas, une ambiance de fête se répand à travers tout le village-vacances. Ce soir, il y a une “animation exceptionnelle” dans l’amphithéâtre en béton, face à la piscine. La responsable a battu le rappel au restaurant :

“On va rire ! Venez nombreux !”

Au moins deux cents personnes se pressent après les jeux-café. L’équipe des animateurs les répartit sur les gradins : les hommes sur la gauche, les femmes sur la droite. Des couples hésitent à se séparer. Madame rougit et pouffe. De-ci de-là fusent quelques blagues, vulgaires et grasses. Séparer les couples ? Quelle fantaisie ! non ! non ! non ! Décidément, qu’est ce qu’on s’amuse.

En un quart d’heure, l’amphithéâtre est rempli. Le public accuse le coup sous la chaleur du soleil déclinant, toujours brûlant. En bas, sur la scène, mes gamins mettent leur souk, vigoureusement aidés par quelques camarades du Club des cacatoès.

La responsable de l’animation, qui a dû lire le dossier “S’habiller comme une pute mexicaine pour moins de 20 euros”, a sorti un décolleté “1^{er} prix de production laitière”. Elle empoigne un micro. Quelques larsens. La foule s’esclaffe. Elle est vraiment impayable.

“Alors voilà ! Vous connaissez tous *La Fureur* ?”

Un “oui” unanime monte du public. Un véritable grondement. Ils connaissent tous. J’en suis épaté. Je ne connais pas, moi. Comme quoi, j’ai l’air malin à ne plus regarder la télévision depuis deux décennies. Pan sur le bec : me voici plus con que les autres, ces autres que je critique, à qui je donne des leçons. Ça m’apprendra à faire l’intello.

Du coup, pensez si je m’intéresse : je vais apprendre quelque chose. Je me demande tout de même en quoi cela consiste. Oh ! j’imagine bien qu’on ne va pas parler de Faulkner mais d’un truc plus PGCD (Plus Grand Commun Dénominateur), que cela va être un léger cran en dessous la littérature comparée. Pendant que je m’interroge – voire : que je m’interpelle – la directrice ordonne à chaque équipe de choisir son “cri de guerre”.

Après quelques minutes d’un charivari confus, d’allées et venues fébriles, un représentant du muscle, en marcel comme il se doit, descend des gradins.

Les hommes ont choisi :

“Les femmes à la cuisine !”

La foule est hilare. Curieusement, ces dames comprises. Elles n’ont pas dû comprendre. Ce n’est pas possible. Je note qu’il va me falloir expliquer à Salomé que “Les femmes à la cuisine !” est une idiotie d’adultes, qu’elle ne doit pas servir de bonniche à son frère, qu’elle

n'est pas plus bête parce qu'elle est une fille. Ça ne va pas être facile, à trois ans. Va falloir user de pédagogie...

Les femmes ont choisi quant à elles :

“On va les mater !”

Les hommes, en représailles, poussent leur cri de guerre.

C'est déjà très festif. Un peu canaillou.

Finalement, je suis le déroulement du jeu de façon distraite. Il s'agit de reconnaître des chansons et d'en donner les titres. Les gens se passionnent. Ça braille, ça s'invective d'un camp à l'autre, ça se lève et tend le bras pour se faire entendre, c'est à qui hurlera le plus fort et le premier.

Je récupère mes gamins, non sans peine. Direction la douche et au lit. Il est 21 heures.

Ce soir-là, au téléphone, Fabienne me reparle de la gestion des foules, ainsi que d'un livre qu'elle a lu à ce sujet. Mais, assis sur le balcon, j'entends mal ses explications que couvrent les cris en provenance de l'amphithéâtre ; lesquels se répandent dans tout le centre pour venir s'échouer sur mes sandales, comme de grosses bouses de la modernité.

J'explique à Fabienne que j'irais bien voir les soirées cabarets pour mieux les critiquer ensuite, puisque, c'est décidé, j'écrirai un bouquin sur ce village-vacances. Toutefois, dois-je endurer autant ? M'infliger une telle torture ? L'écriture est-elle à ce point don de soi et abnégation ? C'est un dilemme. Ma vie est ainsi hantée par de constants déchirements. D'autant que j'ai pris un café avec la mère de Laure-Nolwen, la copine de Salomé rencontrée au Club des antilopes. Et me suis fait expliquer les soirées en question : des artistes débutants venus se faire la main à moindre risque chez les ploucs. Quoi qu'il en soit, la mère de Laure-Nolwen trouve que les vacanciers sont des mufles, qu'ils n'ont pas à manifester ainsi leur mécontentement de manière bruyante, ou quitter la salle de spectacle en faisant du barouf – ce en quoi je suis d'accord, bien que ne lisant plus *Télérama*. Pourtant, a-t-elle continué, les artistes ne semblent pas en souffrir.

– Vous croyez que ce sont des cyniques ?

– Je pense simplement qu'ils acceptent la nature humaine.

Rien à dire là-dessus. Accepter la nature humaine, c'est peut-être mon problème. Peut-être aussi celui de mon interlocutrice. C'est tout de même dur de devoir justifier ainsi que les gens se conduisent comme des sagouins.

“Ça n'existe pas, la nature humaine”, affirme Fabienne au téléphone.

Et du coup, je n'avance pas. Les bouses de *La Fureur* continuent de venir s'écraser sur mes pieds.

De la même façon n'ai-je pas envie de me rendre aux activités sportives. Tous ces manques ne risquent-ils pas de nuire au récit ? Le lecteur serait en droit de se plaindre d'un témoignage incomplet, trop, beaucoup trop empirique. Peut-être encore un risque de procès pour achat insatisfaisant ?

Fabienne m'apprend que Martin Parr est l'invité, en ce moment, du Festival d'Arles. Martin Parr est ce photographe britannique qui a beaucoup travaillé sur les touristes et en a tiré des portraits cruels. Alors je me dis que, oui, peut-être, ces notes prises sur les toilettes, pour moi, c'est l'avenir.

Les enfants dorment. Je songe, en me dirigeant vers le Disco Club, que Fabienne a bien du mérite. Cela ne doit pas être toujours facile de supporter un zozo comme moi. Auteur de troisième zone, cyclothymique, dépressif que tout emmerde, et toujours dans les nuages à ruminer ses trucs. Je m'accorde que vivre avec les autres, ceux qui vous encouragent à écrire,

mais, sans s'en rendre compte, multiplient les obstacles, est aussi difficile. Ce qui fait un point partout, et je commande une Corona.

Il y a une dizaine d'excités se trémoussant sur de la techno au Disco Club. Dont je ressors très vite pour filer sur la place Paul et Virginie. Contemplant une famille d'Allemands occupée à un jeu de société, observant les vigiles qui bedonnent en tenue noire et rangers, je pense aux enfants. Et si ce bouquin en branche de chou-fleur m'amenait à parler de TOUT ? À y dévoiler ma part de vérité : l'histoire de mes rapports avec mes gosses, la séparation d'avec leur mère. Bref, narrer par le détail tous ces trucs qui me restent en travers de la gorge, toutes ces baffes, ces souffrances. Est-ce vraiment une façon de régler ses comptes ? L'autofiction salope et pas maligne... La lecture de ce livre, bien des années plus tard, ne risquerait-elle pas de pousser ma progéniture chez le psychanalyste ?

À la deuxième bière, c'est résolu. Finalement, *Buffet à volonté* n'abordera pas ces points d'intimité, quand bien même ils participent grandement du dessin de la fractale. Tant pis : ce récit sera incomplet. Il ne sera pas le roman d'une génération, la mienne. Celle des quadras à qui on a coupé les... Passons. C'est décidé, le sac ne sera pas totalement vidé. Ce faisant, j'ai bien conscience de me priver de milliers de lecteurs potentiels, mais fi ! Soyons grand seigneur.

Compris les mêmes ? C'est pour vous épargner des dépenses que je ne balance pas la purée. Et puis, je crains aussi que ça soit moi qui les paie, plus tard, vos séances chez le psy.

Tatoo compris

Paraît qu'il n'y avait personne à la conférence "naturaliste" qui s'est déroulée hier soir, concomitamment à *La Fureur*. Les bestioles locales intéressent moins que les piqûres de rappel de la télé, présence fantomatique et omniprésente dans les jeux-apéros et cafés, dans les blagues à répétition de ces boute-en-train d'animateurs. La télé, ce référent commun idéal, ce PGCD ultime.

Si je n'avais pas eu les gosses à décrasser au Karscher®™©, je serais bien allé écouter le conférencier. Tant pis.

En attendant l'heure de mon atelier d'écriture, histoire de me rassurer, j'erre sur le parking déjà surchauffé. Camping-cars, bagnoles climatisées et métallisées à vingt patates : le lumpenprolétariat a les moyens. Ils pourraient donc s'acheter des livres. Je tente de me persuader : aujourd'hui, je vais avoir du monde !

Je m'installe dans un coin plus cosy qu'à l'habitude, mon kit-littérature disposé à une table du bar. C'est parfait. Le cadre est important. C'est ambiance Pen-Club. Enfin, avec un peu d'imagination. Ça va peut-être attirer les amateurs de romans victoriens.

10 heures. J'attends. Face à moi, une affiche m'apprend qu'un cirque viendra ce soir se donner en spectacle sur le terrain multisports. Les gosses vont être contents. Tant mieux, t'es là pour ça, Père Courage.

Suçotant mon café, je vois passer les candidats à la baignade, direction la piscine ou le tunnel sous la quatre voies. Trois choses me frappent au plexus solaire (le plexus est toujours solaire dans les films de karaté, pourquoi ? au fait). Première chose : les baigneurs ne viendront pas à mon atelier d'écriture – d'ailleurs, certains portent une revue de mots fléchés en sus de leur serviette de bain. Seconde : le nombre de tatoués. Troisième : les tatouages sont, toujours, abominablement laids.

Digression 10

Tout le monde est tatoué maintenant. C'est la grande mode. Tout le monde affecte d'un même élan sa différence, grand classique du fonctionnement absurde de la recherche de signes identitaires. Ce qui était réservé aux taulards, aux militaires alcooliques, aux aventuriers, voire aux putes fleurdelisées de jadis (car il y en a aussi, paraît-il, qui se la joue "branding", le marquage au fer rouge), est devenu d'un banal accompli. Je voudrais voir, dans trente ans, l'aspect de tous ces tatouages, plissés, distendus. Dans les asiles de vieux, on pourra identifier sans peine la génération à s'être fait bourrer le mou par les magazines et la télévision : les tatouages seront devenus anamorphiques. Un système de datation des momies plus efficace encore que le carbone 14. J'ai voulu comprendre. J'ai lu les bouquins de David Le Breton : tatouages, scarifications, piercings... il explique bien, le bougre. Il est resté des heures, assis, à discuter avec des tatoués et des tatouées. – Dites-moi, pourquoi avez-vous une scolopendre sur la fesse ? – Mais non ! Ça représente le logo Nike, mais j'ai des vergetures... Sacré boulot que celui de sociologue. On

est amené à examiner des parties du corps social dont on aurait jamais eu idée sur les bancs de la fac. Mais c'est son boulot, à Le Breton, et il l'a bien fait. Pour lui, les tatoués veulent, inconsciemment, se "réapproprier leur corps". Pas moins. Faute de libre arbitre. Le mental occupé par les programmes télé, le foot, ou je ne sais quoi, on ne dispose plus de soi-même (licenciements, ballottages des êtres par l'économie). Voilà pourquoi certains voudraient travailler le dernier truc dont on est sûr qu'il nous appartient encore un peu : le corps. C'est pourquoi on se tatoue, on se perce, et on s'équipe de quincaillerie. Il y a ceux qui exposent le matos avec ostentation, et les autres, avec le petit motif discret qui ne se verra pas au travail, seulement à la piscine ou dans les camps naturistes. À cela, il faudrait ajouter une attirance pour ces pratiques archaïques qui font la joie des ethnologues : rites tribaux ou autres (éprouver son corps et ses limites en s'infligeant une souffrance supposée transcendée par l'esthétique). Voici, très résumé, ce que raconte Le Breton... sans m'avoir totalement convaincu. Ce que je constate ici, dans ce village-vacances, c'est que la consommation de tatouage, comme celle de drogue ou de télévision, s'effectue selon un mode pyramidal. Plus t'es en haut, moins tu te tatoues, moins tu te shootes à la colle à rustine, moins tu regardes *Le Maillon Faible* – qu'accessoirement tu peux te coller au nombril. Plus t'es en bas, plus tu uses de tout ça. À mon sens, le tatouage ou le piercing sont les nouvelles formes, inavouées ou non conscientes, de la "bétaillisation" des êtres, de leur soumission au marché, aux modes, à la propagande consumériste. C'est ma théorie. Elle vaut ce qu'elle vaut et la voici sans supplément. On se perce et se tatoue, on se fait élargir le pénis et poser des seins, c'est du commerce. Tout est marchandise : l'autre, nous-mêmes, devenons objets de consommation. La pornographie ne dit rien d'autre : bidoche ornée à consommer. Il fallait convaincre, on les a convaincus, et voilà que sur la place Paul et Virginie, trois sur cinq sont tatoués, tous âges confondus. Tout cela n'aurait aucun rapport avec la politique, le capitalisme ? Quand je vois certains ventres sexagénaires, flasques et percés – qu'il s'agisse d'hommes ou femmes –, j'ai du mal à penser que l'individu voulait se réapproprier son corps, ou se rallier à une tribu Macroqa. Madame, avec sa tête à n'avoir jamais connu l'orgasme et son bide de barfly, voudrait, d'un coup, laisser parler son anatomie ? Du mal à l'admettre. Quand je vois des adolescent(e)s tatoué(e)s d'un truc inidentifiable et disgracieux sur les reins, l'épaule, ou l'omoplate, je reste perplexe. Quel intérêt de s'enlaidir ? N'est-ce pas là affaire de conditionnement faisant que, tous, finissent par trouver cela beau ? Et l'anneau au nombril, il sert à quoi ? À ranger le jeton de chariot pour le supermarché ? Terrifiant. Il m'arrive d'imaginer des conversations : – Qu'est ce que tu veux pour ton anniversaire, mon petit Steven-Kevin ? – J'aimerais bien une barre en acier chirurgical en travers de la bite. – Tu ne veux plus, alors, les œuvres complètes d'Arthur Schnitzler ? Bon, va pour ta bite... C'est cher ? – *Gbstfhsfs*... [grommellement de minimisation, NDLA] – Écoute, on t'a déjà acheté des pompes de sports à 500 euros, hier, et le home-cinema pour ta chambre n'a pas encore été livré. Tu sais, tes

parents sont très endettés. Il nous reste deux ans d'échéance pour payer ta casquette de rappeur. – Oui, mais dans ma classe, ils ont tous la bite ou le clitoris percés. J'ai l'air d'un vrai naze maintenant. – Steven-Kevin, on est à 67 % d'endettement. On peut, à la rigueur, te payer une langue ou une arcade, mais la bite, c'est peut-être un peu trop... – Mamaaaaaan ! steplait ! Téléphone à SOFINCO, CETELEM et COFINOGA, allez ! quoi... C'est ainsi. Un jour, dans le TGV, j'ai entendu une adolescente narrer à deux de ses amies son perçage de nombril : un cauchemar, des semaines durant – elle le reconnaissait comme tel. Les copines, effarées, se rongeaient les doigts avec des moues de répulsion. Elle expliquait aussi ne plus pouvoir s'habiller n'importe comment, car son anneau se prenait dans les vêtements. Mais bon, elle était contente, et envisageait "d'investir sur la langue, ou la narine, p'têt l'arcade". Ce ne sont pas les morceaux qui manquent. Il s'agissait pour elle de se préparer psychologiquement à la douleur et aux futures contraintes. Ensuite, quel bonheur ! Heureusement, je suis descendu à la gare suivante. Ça commençait à me gratter de partout.

10 heures. Antoine est venu à l'atelier. Souriant, sympathique. Il a écrit, la veille au soir, un poème en alexandrins. Une farce sur Victor Hugo, pleine d'humour et de références, légèrement rabelaisienne. C'est, ma foi, fort bien troussé. En échange, je lui ponde vite fait quelques vers. Il me donne avec indulgence la note de 8/10. Nous passons finalement deux heures à discuter de tout et de rien. Toutefois, je finis par sursauter. Je viens de lui parler de je ne sais quel auteur. Il m'interrompt et me demande en fronçant les sourcils :

“Il est Juif ?”

Je tressaille. Le fait que l'auteur soit Juif ne m'avait même jamais effleuré.

Antoine a 75 ans. Il y a toujours un doute avec les gens de cet âge : t'étais où ? Qu'est ce que t'as fait durant ta jeunesse ? Par le passé, lors d'un séjour sur la Grande Canarie, j'ai constaté la profusion de vieux Allemands dans les rues. Ils possèdent là-bas presque des villes entières en “time-share”. On croise des couples de vieillards rougeauds et ventrus, patelins. Ils coulent une vieillesse dorée. Leur nombre est cependant troublant. Cela renifle la colonisation. Surtout, après quelque temps, je ne pouvais m'empêcher de les dévisager : t'étais où ? Qu'est ce que t'as fait durant ta jeunesse ? Je sais que c'est idiot. Je ne suis pas Juif, mais d'origine polonaise – un peuple qui, à ce propos, a beaucoup à se reprocher.

– Je dis ça parce que je lis beaucoup sur les Juifs. Ça me fascine. J'essaie de comprendre.

– Ah oui... ?

Je me mords la lèvre, dépité. Je ne sais comment interpréter ce qu'il veut me dire. Peut-être est-ce ma paranoïa naturelle... Il me scrute de ses yeux clairs.

Il ne reviendra pas sur le sujet (et ne reviendra plus à l'atelier), bredouillant tout au plus un “intérêt pour l'histoire”, changeant précipitamment de conversation. Mais c'est fichu. Malaise.

Aujourd'hui, je ne me souviens plus d'Antoine qu'avec trouble.

Mes notes, sur ce mardi :

“Demain, aurais-je un "client" de plus ?

“Le demi est à 1,90 euro, le café à 1 euro, et le pastis à 1,20 euro. Il me reste un billet de 5 euros et il n'y a pas de distributeur dans le village-vacances. Il me faut de la lessive. J'irai à pied à [biiiiip].

“Essayé de relever mes courriels sur la borne Wanadoo : rien à faire, elle ne fonctionne pas.

“Jacques Mondoloni, écrivain et ami, connaissant la même situation que moi, vient me rendre visite avec sa fille Pauline. J’adore Jacques. Il a été le premier à me publier, jadis, dans une petite revue municipale. C’est un vrai écrivain : il a ça dans le sang. Il fait du popu comme du très écrit. Il rame depuis des décennies : vaches maigres et périodes d’abondance. Sa vie privée est rock’n’roll. Plutôt radical de caractère, plutôt tendance communiste, plutôt à cheval sur les principes, il se fâche avec tout le monde. Les éditeurs étant toujours les mêmes personnes, passé de boîte en boîte en un jeu de chaises musicales, il a du mal, dorénavant, à se faire publier. Fiché partout, le Jacques.

“Les types comme Jacques, francs, bons vivants, guetteurs du réel et amoureux des gens, à l’écoute de la vie des simples et des humbles, hédonistes et rabelaisiens, disparaîtront : il ne sera bientôt plus possible d’envisager vivre de sa plume.

“J’évoque à demi-mot mon envie d’écrire à propos de cette villégiature. Je crains qu’il ne le prenne mal. Pour lui, c’est un bon plan, à ne pas "griller" : passer des vacances pas chères avec les gamins. Idéal pour des fauchés comme nous. Il faut prendre cela comme une forme, à peine masquée, de mécénat. Il a raison. N’empêche, ce centre de vacances est pour moi significatif du monde dans lequel nous vivons. Chaque détail m’incite à m’exprimer sur cette réalité. Si j’écris un jour *Buffet à volonté*, si Jacques le lit, je souhaite qu’il le prenne bien.

“Nous déjeunons ensemble (mes enfants, en sortie je ne sais où, ne sont pas de restaurant ce midi). Le serveur qui ramasse nos assiettes illustre le côté "militaire" de l’endroit. "Je ne comprends pas, dans le centre où je suis, c’est nettement plus sympa", reconnaît Jacques. Cela me rassure : toutes mes récriminations ne sont pas issues de mon cerveau malade.

“Lundi, tandis que je faisais la queue au buffet, une vieille m’est carrément passée devant, l’air hautain et méprisant. Aujourd’hui, un jeune est venu me piquer ma bouteille d’eau, et, au bar, un ado a embarqué mon cendrier. Un culot incroyable. Le gars se pointe, ne dit pas un mot, et part avec mon cendrier sans même me regarder. Soufflé !

“Jacques est reparti en début d’après-midi. Il doit animer son atelier. Il a "du monde", jusqu’à huit personnes (!), qui "s’amusent bien à écrire". "Les gens produisent parfois de très bons trucs."

“Serai-je tombé dans un centre de vacances particulier ?

“Après-midi : j’ai fini le livre d’Hatzfeld sur le Rwanda en rôtissant au soleil. Cela laisse sans voix (le Rwanda).

“Jeux-apéros : il s’agissait cette fois de jouer à *Les Amours*, "comme à la télé". La responsable de l’animation a traité un vacancier d’"homosexuel" parce que, intimidé et un peu perdu, il a rejoint le groupe des femmes plutôt que celui des hommes.

“Dans un des bureaux de l’administration, où j’essaie en vain de relever mon courrier électronique, je lis les avis placardés au mur. Des gens ont envoyé des lettres dithyrambiques, d’autres vomissent sur tout. La vérité n’est pas unique (grande révélation du jour).

“J’appose dans le hall des affichettes publicitaires pour mon atelier. Jacques a raison : il faut attirer du monde, ne pas griller ce plan. Au moins pour les futurs auteurs qui viendront ici. Pour ma part, je ne reviendrai pas...

“À la piscine, des gamins empruntent à Matéo son orque-épaulard-gonflable sans même lui demander son avis. Mon fils est déconcerté. Je repère trois enfants visiblement très perturbés, tel le fameux Axel, que mes gosses m’ont décrit "un peu fou", et qui a devant lui, semble-t-il, une belle carrière d’ennemi public numéro un. Lors du dîner, une animatrice me confirme : "Axel ? Ah ! oui, il est complètement jeté. À ce point-là, c’est rare. Déjà foutu, ce gosse."

“Ses parents ont des têtes d’employés de banque. Peut-être un jour Axel se fera-t-il braqueur et ainsi ira le cycle de l’économie.

“L’eau de la patageoire est de plus en plus jaune. Le taux de pipi doit frôler la saturation. Encore un peu et ça fera des paillettes.

“Soir :

“Nouvelle pénurie : fourchettes et petites cuillères.

“Animation de cirque itinérant. Honnête : magie, animaux, reptiles, clowns plutôt drôles. Mais une arnaque : une tombola organisée au milieu du spectacle, avec peu de gagnants. Les lots attirent les gosses et, au bout de vingt minutes, les parents cèdent sous le harcèlement, achètent fusils à eau et autres saletés à des prix prohibitifs. Je ne cède pas aux miens, qui n’insistent pas.

“Quelques couples d’ados dansent mollement au Disco Club. La jeune pétasse blonde s’est enfin fait un mec : un gros replet, vêtu de fringues sinisantes et d’un bandana. Ils n’ont pas l’air de s’éclater. Les animateurs boivent des bières en mourant d’ennui.

“La lampe de ma terrasse n’est pas réparée, malgré mes multiples demandes. Je suis toujours condamné à la prise de notes dans les toilettes, puisque je ne veux pas être vu au bar en train d’écrire (ne pas donner l’impression de “celui qui se la joue”). En quatre jours, je n’ai pas vu un type en salopette avec un tournevis. Ce village-vacances doit être auto-réparant. Faut croire.

Et puis j’ai noté ceci :

“Les vérandas ont des montures en inox.”

Hélas, j’ai depuis complètement oublié ce qu’il y avait de littéraire là-dedans.

Le mercredi de la vie

Dans les romans de science-fiction des années 50, lorsque, au lendemain de l'hiver nucléaire, les mutants ont fini de s'entre-dévoré, lorsque les rares humains encore vertueux, habités d'envie de reconstruire, ne mangeant toujours pas leurs crottes de nez, se sont refaits une santé, il leur reste à gérer le problème des zones interdites. Les auteurs imaginant toujours que des parties entières de la planète sont devenues inhabitables pour cause de radioactivité.

– Tu vois ce territoire, fiston ? Il appartenait au père du père du père du père de mon père. Je te le cède. Dans quatre millions d'années, tu pourras revenir sur notre terre sans craindre qu'un tentacule se mette à te pousser dans le dos. Et alors, tu pourras enfin y monter ce village-vacances dont tu rêves et pratiquer des prix raisonnables.

– Merci P'pa. Je serai digne de ce cadeau.

Le village-vacances n'a pas subi de guerre atomique, mais un phénomène plus subtil, plus inquiétant. Une sorte de bombe à neutrons sélectifs a détruit toute littérature. Il est clair que l'ennemi a décidé d'abêtir la population. Largué en pleine nuit, l'engin, en explosant, a diffusé des ondes qui ont fait se dissoudre les livres. Un parachutage de gondoles de mots fléchés a achevé cette horrible opération visant à provoquer la décadence dans nos lignes.

Comment le sais-je ? Parce que, ce mercredi après-midi, j'ai loué un vélo au centre de vacances (en essayant de comprendre pourquoi il me fallait acheter un jeton pour ensuite l'échanger contre un vélo). J'ai donc ratissé la ville alentour, en quête de lessive et de littérature.

Depuis, je suis à même d'évaluer l'épicentre de l'explosion, situé au beau milieu du camp de vacances. Car dans un rayon de cinq kilomètres, je n'ai pas trouvé un livre. Trois, quatre exemplaires de cet objet incongru subsistaient bien dans un Casino, dévolu aux fruits et légumes, mais je les avais déjà lus.

Je ne trouve tout simplement pas de librairie. Une bibliothèque municipale ? Inutile d'y songer : pour en bénéficier, il faut, en général, prouver que vous habitez dans le coin depuis le bas moyen âge. De plus, c'est sûrement fermé pendant les vacances.

Je réalise que si mon atelier d'écriture n'attire pas la foule, ce n'est peut-être pas ma faute. Peut-être, plutôt, le résultat d'abominables manœuvres terroristes. Peut-être suis-je le seul à me rendre compte de ce qui s'est passé. Peut-être devrais-je alerter les autorités.

– Vous avez constaté la disparition des... des quoi déjà ?

– Des livres ! Il n'y a pas de livre disponible pour la population sur cette côte. Je voudrais que vous fassiez remonter un message au ministère de l'Éducation. C'est urgent. Il y a là quelques millions de vacanciers qui pourraient lire au lieu de choper des maladies vénériennes pendant les bains de minuit, et on peut, espérons-le, encore intervenir avant qu'il ne soit trop tard.

– Bougez pas. Je reviens.

J'attends. Le lieutenant se rend au bureau du capitaine (depuis quelques années, les flics, en France, ne sont plus "inspecteurs" ou "commissaires", ils sont tous Columbo, Starsky, ou Hutch, et ont des chefs Blacks, comme aux États-Unis, pour respecter les quotas et être politiquement corrects).

Il repasse la tête par l'entrebâillement de la porte.

“On me dit qu'on est approvisionnés en mots fléchés. Ça peut pas faire l'affaire ?”

– Non, il faut de la littérature. C’est une question de salubrité publique. Est-ce qu’on ne pourrait pas faire un largage sur une plage ? Je veux dire : en évitant d’écraser les vacanciers... Ou alors il ne faudrait larguer que du Delerm, ou du Michel Quint. Ce n’est ni trop lourd ni trop violent pour la réadaptation à la lecture.

Il revient en s’essuyant le front, signe d’un important conflit interne si j’en crois l’analyse des péplums par Roland Barthes.

– On va envoyer un fax au préfet dès que l’ordinateur aura refroidi. On vous tient au courant, mais je ne vous cache pas qu’on a déjà fort à faire avec les pick-pockets roumains.

Ce mercredi matin, Antoine n’est donc pas venu à l’atelier d’écriture. J’ai eu la bonne surprise, en revanche, de voir arriver, vers 11 heures, un nouveau participant : Jean-Pierre.

Jean-Pierre est quadragénaire, technicien dans une grosse multinationale de téléphonie. Un peu timide et extrêmement sympathique. Détail proprement ahurissant : Jean-Pierre tient un livre à la main. J’ai une envie irrésistible de le plonger dans le formol.

C’est, comme beaucoup de Français, un passionné d’Histoire. Lecteur pléthorique, il semble en tout cas savoir de quoi il parle, et s’exalte en évoquant divers personnages et événements de la chronologie mondiale. Assez inhibé, il se dit “incapable d’écrire”, mais “curieux”, et veut bien “essayer pour s’amuser”. Il a commis de la poésie, “comme tout le monde”, à l’adolescence, avant que l’école lui fasse comprendre que ce n’était pas avec ça qu’il gagnerait sa vie. Classique. Le type bousillé dans ses aspirations par un système scolaire normatif et basé sur la compétition, l’efficacité. Ce genre de cas, souvent rencontré, me dézingue. Je m’identifie, c’est plus fort que moi.

Pour cette première séance, Jean-Pierre, qui venait “se renseigner”, ne veut pas écrire une ligne. Je lui explique que cela va être une sorte de jeu. Nous ne sommes pas à l’école. Il ne sera ni noté ni jugé, et, vu l’affluence, cela se passera entre lui et moi. Il me pose des questions sur ma vie d’écrivain. Je sens en lui comme un respect sacré. Sans lui casser de trop ses illusions, je trace le portrait d’un artisan de l’écriture farouche, lui raconte comment j’en suis arrivé là, dégonfle le folklore, et y vais de ma tirade sur ces auteurs télégéniques qui posent en artistes touchés par la grâce, n’ayant de cesse de creuser l’écart entre eux et leurs lecteurs. Jean-Pierre se lève et promet de revenir pour essayer d’écrire. Il n’y a rien d’autre dans sa démarche que la curiosité, l’envie. Il n’essaie pas de se situer socialement, de m’épater, il n’a rien à prouver... Il veut seulement écrire.

Jean-Pierre ne le sait pas, mais il m’a fait un bien immense. C’est ce genre de type qui fait que je ne désespère pas totalement de mes contemporains.

Ce mercredi, milieu de semaine, me donne l’impression de résider, captif, depuis des mois, dans ce village-vacances. Certainement est-ce aussi ce que vous ressentez à la lecture de ce livre. Vous savez : cette sensation d’un certain ronron. Ce n’est pas ce qu’on voulait vraiment vivre, ou vraiment lire, mais finalement, on est dedans, alors on s’y fait, bon an mal an.

C’est, par exemple, sans état d’âme, que je suis allé acheter mes jetons pour pouvoir faire ma lessive au lavomatic (de la même façon, je vous en parle, et vous voyez bien que cette information sans importance glisse sur vous ; vous êtes déjà à la phrase suivante, celle-ci, prenant simplement acte des faits, sans vous arrêter dessus). Les repas au restaurant sont toujours les mêmes : buffet à volonté de carottes râpées et de melon, de viande semelle et légumes décomposés à trop être maintenus au chaud. Vous voyez : ces détails ne vous surprennent plus. Vous et moi sommes en routine. Le rythme de ce récit, qui enchaîne imperturbablement les heures de boulot, les repas, les activités des enfants, dans cet univers autarcique, n’est que l’exact reflet de nos existences spoliées de toute émotion qui ne soit décidée, pensée, fabriquée, gérée par d’autres que nous. Vous lisez ces phrases qui s’enchaînent, lourdes, pesantes, mais auxquelles vous êtes déjà habitués, et le temps du récit,

le temps du narrateur, file, comme le vôtre, lentement, placidement. Que nous soyons mercredi, milieu de semaine, dans ce camp, ou dans la quarantième année de notre existence, n'est-ce pas finalement identique ?

Si le bilan de milieu de semaine, le bilan de milieu de vie, ne sont pas tirés, tout s'écoulera sans surprise aucune jusqu'à la fin du séjour, la fin de notre existence. Alors, vendredi soir, il me faudra partir, et, vous comme moi, à l'heure prévue, il vous faudra quitter le village-vacances comme on quitte la vie, refermer le livre. Les bagages seront faits. Soudain, on s'écriera "je n'ai pas vu passer la semaine", comme on dit "je n'ai pas vu passer ma vie, c'est déjà fini, merde, comme ça passe vite", ou encore "ce bouquin est déjà fini, et pourtant, il y avait de ces longueurs..."

Il me reste deux jours à tirer, jeudi, vendredi, et vous aussi, dans ce récit, avant l'épilogue qui fera office d'agonie. En refermant cet ouvrage, nous serons, vous et moi, devenus des vieillards cacochymes – car toujours sont cacochymes les vieillards. Et l'*ultima hora* sera venue : refermer le petit livre, le Grand Livre, tourner la page.

Déjà, d'autres livres viennent de naître et poussent derrière moi. D'autres existences, d'autres émois. D'autres voix cherchent à vous parler. Mais tous ces écrits ne sont pas le Vrai Grand Récit. Car le Vrai Récit, celui de l'ennui, de la monotonie, des choses que l'on fait ou des choses que l'on vit, des choses que l'on aime ou des choses auxquelles on s'adapte, c'est peut-être, malgré tout, celui du buffet à volonté. C'est peut-être le récit de la grande illusion. En vérité, lorsque le bilan du mercredi, du vendredi, sera tiré, on saura parfaitement que tout ce qui a été vécu, écrit, est indigne de nous. Mais nous nous contentons de peu. De guerre lasse, on a tôt fait le deuil de ce que l'on aurait aimé découvrir au buffet. On finit par trouver de la poésie, de la beauté, dans un collier de nouilles. Le système est bien bouclé, nous enfermant, où que nous soyons, dans un quotidien comprenant, en moyenne, quatre heures trente-trois minutes d'immobilité sur canapé, devant la télévision, après huit heures de servitude, soit un contrôle social, au total, de douze heures trente-trois minutes par jour. C'est pourquoi nous glisserons sans état d'âme sur les jeudi et vendredi. Le vendredi, les enfants auront grandi. Ils se seront bien amusés la semaine durant, et, nous-mêmes, ma foi, on ne va pas se plaindre. Alors le taxi du vendredi soir arrivera – pour certains, plus chanceux, il surgira le samedi midi – et on verra que c'est une femme encapuchonnée qui tient le volant, avec une faux posée sur le siège du passager avant.

La torpeur qui vous gagne en lisant ces phrases étranges – dormez, je le veux – est la même que celle ressentie sous le coup des événements ineptes, des gesticulations insensées, qui caractérisent le camp de vacances. Nous ne savons pas pourquoi nous sommes là, rougis sur le bord de la piscine ou sur le sable, pas plus que nous savons pourquoi nous livrer à 90% des activités nous occupant le reste de l'année. Là est l'enjeu : l'organisation du centre, comme l'organisation de tout ce qui nous entoure, consiste à nous, à vous, à me faire croire que – combien de fois dois-je le répéter ? – le buffet est à volonté ! Avec, pour sens, trouver un sens au fait de se lever, de prendre la queue, pour se servir – à volonté.

Chacun son tour, il y en a pour tout le monde.

N'avez-vous jamais le sentiment que, finalement, vous n'avez rien à dire, rien à raconter, que si vous deviez aller à l'essentiel, vous vous tairiez ? C'est souvent mon cas. Alors, de la même façon que l'inactivité propre au village-vacances doit être comblée par des animations, pour ne pas craindre, confronté à soi-même, le vide abyssal, on parle de choses et d'autres : la météo, la télé, les ragots du boulot, les soldes... On s'excite pour des sujets fugaces, on polémique pour des raisons d'ennui. Accablés, nous essayons de nous maintenir hors d'eau. C'est pourquoi ce livre se veut une branche de chou-fleur : en vous entretenant de choses ineptes (les vérandas ont des montures en inox), il ne vise qu'à occuper une partie de notre, de votre, de mon existence. Lasses banalités de fin de repas dominical. En vous narrant, par le menu, les micro-événements survenus au centre, je comble la conversation. Car nous sommes

tous démunis devant notre incapacité à dire la peur du vide. Nous ne savons pas parler métaphysique, et, même, parler métaphysique ne suffit pas à évacuer cette angoisse, tapie au fond de nous, et que nous nous échinons sans cesse à refouler, nous levant pour aller faire la queue au buffet. En vous narrant ces incidents insignifiants, je partage avec vous cette peur immémoriale : découvrir soudain que je n'ai pas la maîtrise de mon existence, que ce qui compose le buffet ne me sied guère, que je ne vois pas l'intérêt de me lever pour me resservir. En vous expliquant la froide absurdité du camp de vacances, je suis au plus près de vous. Ne voyez-vous pas ? Nous sommes assis dans la pénombre, côte à côte, et vous venez de me poser la question d'une voix morne :

“Alors, tes vacances ?”

Raison pour laquelle j'énumère ces anecdotes creuses que vous écoutez, au pire, silencieusement, hochant la tête, au mieux les yeux brillants, m'interrogeant de plus belle :

“Le melon, parle-moi du buffet de melon. Et l'appartement, comment était-il ?”

Je pose la main sur votre épaule. Je sais que vous savez, et vous savez que je sais. Cela ne passionne ni vous ni moi, mais il faut bien continuer à faire comme si, car telle est notre vie aujourd'hui. Telle est notre devoir : continuer, malgré tout.

Nous sommes mercredi. Jeudi et vendredi restent à tirer. Nous continuerons à faire comme si tout allait bien, comme si nous ne devons pas nous poser de questions fondamentales. Cela vaut mieux. Peut-être lâchez-vous en route. Peut-être ce livre vous glisse-t-il des mains.

De toute façon, il est trop tard, c'est mercredi, nous sommes à la moitié du chemin. Oui, nous aurions dû quitter ce camp de vacances dès le samedi, ne pas nous installer dans ce studio, mais taisons-nous. Continuons à raconter, à trouver un intérêt à ce qui s'est passé. Il faut tenir bon, vous et moi. Cette semaine de résidence, ce livre, courent vers leur fin. Nous sommes, moi le narrateur, vous les lecteurs, unis dans une même destinée qui va bientôt s'achever. Cet ennui discret qui vous a gagné à la lecture de ces pages, comme il me gagne devant mon pastis, au bar, va connaître un terme. Nous refermerons le livre avec le sentiment du travail bien fait, simplement parce que, vous et moi, serons allés au bout, sans enthousiasme. Moi en tout cas, je l'aurai fait. Vous êtes en droit, je le répète, en raison de la crise du mercredi, de la crise du milieu de vie, d'interrompre votre lecture, de claquer ce livre en grommelant “qu'est-ce que ça devient chiant”, mais vous auriez tort.

Je vous en supplie, ne me lâchez pas. Ce livre est une sorte de triste consolation, de mélancolie que je voudrais partagée, car nous sommes prisonniers de la même réalité, du même univers de guimauve entropique, alors je vous en supplie, accompagnez-moi jusqu'au bout.

Mercredi (reprenons)

Mes enfants ? Ça va, merci : ils ont contribué au hold-up paternel fomenté par les zozos de l'atelier maquillage. Deux futés déboulent et maquillent vos gosses en tigre ou en papillon, avec, à la clé, la photo souvenir. Qu'il faut payer plus chère ou presque qu'une publicité dans les pages saumon du *Figaro*. C'est de l'attaque à main armée – de pinceaux. Les enfants sont des enfants, préoccupés par des choses égoïstes d'enfants : Papa fera-t-il un câlin ? M'achètera-t-il une glace ? Voudra-t-il aller à la piscine ? prendre un bain de mer lorsque nous serons sortis du Club des ornithorynques ? me payer la photographie de mon maquillage ? Y aura-t-il des pâtes à dîner ? Pourrai-je manger dix yaourts et un demi-pain à table ? Ferons-nous quelques jeux ?

“Oui, oui, oui, et après : la douche, un livre, et au lit !”

Et les vôtres, de mioches, si vous en avez, comment vont-ils ? Voyez-vous, ce mercredi est d'une lassitude tranquille. Je suis bien doucement accablé (il reste jeudi et vendredi, idée rémanente, obsédante : jeudi ET vendredi), je m'ennuie, je ne parle à personne (“heureusement que mon tempérament s'y prête”, ai-je noté dans les toilettes).

Je pourrais continuer à détailler les soirées au Disco Club : toutes ces femmes seules, mûres, divorcées, plaquées, qui s'y aventurent avec des airs de bêtes traquées, mi-consentantes mi-horrifiées (elles sont pourtant peu nombreuses, les femmes seules, dans le camp). Les couples d'ados gesticulant, en sueur, sur du disco. La tête des animateurs harassés. Le barman qui jongle avec les glaçons avant de les faire chuter dans les verres de ses mains pas nettes. Une mère et sa fille semblant avoir le même amant. Je préfère le mistral qui fait claquer mon linge sur la terrasse.

Ce mercredi, il y a bal, organisé près de la piscine, dans l'amphithéâtre (la sonorisation sera brusquement démontée pour être réinstallée, à minuit, au Disco Club). Ce mercredi est jour d'observation des familles jouant au Scrabble®™© sur la place Paul et Virginie, le jour aussi où je réalise être devenu un vrai pro pour m'attribuer une table au restaurant et obtenir rapidement ce que je désire au buffet. C'est le jour d'un coup de mou franc, de bières enfilées au bar, le jour où j'ai dû négocier, par téléphone, un contrat de scénarios de dessins animés, debout au milieu de mon linge, sur ma terrasse en béton desquamé et rongé de lichens étranges. Une diversion qui ne brise pas même la gangue d'ennui, tant le contexte dans lequel elle intervient m'est surréaliste.

Mercredi fut le jour des pensées lasses et atones, errantes, comme si j'étais exclu de ma vie, ravalé au rang de simple spectateur. Le barman empile ses chaises. Il est minuit. Je reprends mon livre, le second que j'ai apporté. Une pièce de théâtre de Roland Dubillard : *Si Camille me voyait* – pour tout le monde, “hilarante”. Je songe que la notion d’“hilarant” ne veut plus rien dire aujourd'hui. Qu'un ouvrage vous tire un petit sourire suffit à la critique pour le qualifier d’“hilarant”. Normal, elle doit survendre pour ne pas avouer son incapacité à mesurer la valeur d'une œuvre perdue dans la masse des sorties quotidiennes. *Buffet à volonté* sera-t-il qualifié d’“hilarant” ? Oui, sans doute, si l'unique page lue par le journaliste est une page un peu drôle, il écrira :

“Sous prétexte d'un séjour dans un centre de vacances, l'auteur de ce récit décousu nous entretient de tout et n'importe quoi, de lui et de la littérature. Sans trop que l'on sache où il veut nous mener, exposant certaines obsessions telles les dangers de la télévision, il enchaîne

les lieux communs et les pages parfois bien senties, teintées de mélancolie, de désespoir, et souvent agrémentées d'un humour cruel et hilarant. Inclassable et curieux.”

Il est deux heures du matin. Je vais regagner les toilettes pour y prendre des notes au dos d'une feuille récupérée au jeu-apéro du soir. La responsable de l'animation s'est livrée à un sketch absurde et gore, réalisant de façon burlesque une recette de cuisine, aspergeant le public d'ingrédients, et commentant le tout d'allusions salaces. C'était la recette de la "thoïonnade". Et vous ne savez pas à quel point on peut en dire, des choses drôles, avec une thoïonnade.

La thoïonnade

La thoïonnade, une spécialité provençale, se déguste à l'apéro, accompagnée ou pas d'un petit verre de pastaga.

Pour six à huit personnes :

200 g de pulpe d'olives vertes.

300 g de thon au naturel.

Ail.

Câpres.

Deux cuillerées d'huile d'olive, selon la consistance, et une cuillerée de vinaigre.

Et pourquoi pas une petite goutte de cognac ?

Piler le tout au mortier afin d'obtenir une pâte.

Au dernier moment, ajouter l'huile d'olive.

Je relis ça sur ma terrasse, sans éclairage, sans trop savoir pourquoi.

Il ne reste plus que deux jours.

Shoe-shine boy

Jeudi.

Depuis mon éveil, je siffle *Chattanooga Shoe-Shine Boy*, de Jack Stapp et Henry Stone (1949).

Have you ever passed the corner of Forth and Grand ?
Where a little ball o' rhythm has a shoe-shine stand
People gather 'round and they clap their hands
He's a great big bundle o' joy
He pops the boogie woogie rag
The Chattanooga shoe-shine boy
He charges you a nickel just to shine one shoe
He makes the oldest kind o' leather look like new
You feel as though you wanna dance when he gets through
He's a great big bundle o' joy, he pops the boogie woogie rag
The Chattanooga shoe-shine boy
It's a wonder that the rag don't tear
The way he makes it pop
You ought to see him fan the air
With his hoppity-hippity-hippity-hoppity-hoppity-hippity-hop
He opens up for business when the clock strikes nine
He likes to get up early when they're feelin' fine
Everybody gets a little rise 'n shine, with the great big bundle o' joy
He pops the boogie woogie rag, the Chattanooga shoe-shine boy
It's a wonder that the rag don't tear, the way he makes it pop
Just listen to him fan the air, here he goes !

C'est à cause des claquettes. Tout le monde met des claquettes. Une semelle en plastique, une grosse lanière, des couleurs à se cogner la tête par terre. Ça vaut trois francs six sous et ça fait *claq-claq-claq* quand on marche. On ne trouve pas de modèles sur lesquels il n'y a rien écrit.

Impossible.

Les fabricants s'acharnent à écrire quelque chose dessus. Sur les miennes il y a écrit "Surfing line", et je ne sais donc si ce sont des claquettes pour la plage ou pour se connecter à l'Internet. On a tous l'air idiot avec nos claquettes.

Voilà, c'est tout.

"*Hoppity-hippity-hippity-hoppity-hoppity-hippity-hop.*"

Je deviens fou.

Fou comme dans le poème d'Horacio Ferrer.

Loco ! Loco ! Loco !

Como un acrobata demente saltare,
sobre el abismo de tu escote hasta sentir

que enloqueci tu corazon de libertad...
Ya vas a ver !

Non, je ne deviens pas fou : je le suis devenu.

Antépénultième

La musique me manque. Sur la place, quelqu'un chantonait *Mourir d'aimer*, d'Aznavour.

Laissons le monde à ses problèmes
Les gens haineux face à eux-mêmes
Et à leurs petites idées
Mourir d'aimeeeeeeeeeeeeeer.

Mes notes :

"Ce qu'il y a de plus frivole peut être le masque du sérieux." C'est Blanchot qui a écrit ce lieu commun, et c'est Détambel qui le cite, dans sa préface à la pièce de Dubillard, ce naze. [J'aime bien évoquer les écrivains en utilisant seulement leur patronyme. Mettons que j'ai noté : "C'est Maurice qui a écrit ce lieu commun, et c'est Régine qui le cite, dans sa préface à la pièce de Roland, ce naze." Certes, je passerai pour membre du milieu gendelettres, où tous se connaissent, mais ce faisant, je prendrais un risque : celui que les lecteurs s'imaginent que Maurice, Régine, et Roland sont des potes de PMU.]

"Personne n'est venu à l'atelier d'écriture. Midi : moussaka douteuse. Matéo découvre une pièce secrète dans le labyrinthe des salles du restaurant dédiée aux enfants en bas âge. On y trouve des petites cuillères et un choix important de desserts. Salomé n'a mangé que des abricots. Matéo exclusivement du camembert. Après-midi : bronzage durant une heure. Je craque. Je lis *Libération*, qui est pathétique, et *Charlie Hebdo*, qui est vain. Soir : les enfants se distraient avec les jeux de mon ordinateur portable, tandis que je glisse dans mon sarcophage de douche et me fais mal au dos. J'ignore quelle est l'animation du moment, mais tout le monde est très excité. Il y avait trois serveuses habillées en Créoles. Des amitiés se sont nouées entre couples. Les enfants couchés, je fais tourner des lessives dans le lavomatic glauque et désert, près du Club des éléphanteaux. Mes poches sont pleines de jetons. Je téléphone à François Braud qui me raconte comment, une fois de plus, un de ses éditeurs lui ment. Bière au bar. Nadir, un serveur, me demande pourquoi les animatrices et les vacancières sont toutes si moches. Je me concentre et lui débite une socio-express en tube et de ma fabrication : "Vois-tu, mon ami, la beauté est devenue une valeur d'échange, les belles femmes peuvent aujourd'hui pulvériser l'échelle sociale, renier d'où elles viennent. Jadis, issues du peuple, elles lui restaient fidèles, s'en faisaient une fierté, et honoraient en retour leur communauté. Désormais, c'est simple : si elles veulent, elles se cassent. Quand on est belle, on ne reste pas chez les ploucs où, en plus, on risque d'attraper des gosses bizarres. Moralité, les filles qui, elles, décident de rester en bas de l'échelle, doivent, pour se fondre dans Ploucland, porter les stigmates de leur condition. De jolies, elles deviennent vulgaires. C'est en se conformant à ce modèle que les femmes s'enlaidissent. Et se complaisent dans le mauvais goût que la classe supérieure et ses magazines féminins leur attribue." Nadir est perplexe. Bancale, ma socio-express ? Je m'acharne : "Il est vrai que, de toute façon, la société industrielle n'a plus besoin que les laborieux gardent leurs bons gènes. Parce que, les laborieux, y en a même de trop pour produire, on les vire de partout. Si les bons gènes ont une importance, maintenant, c'est pour ceux d'en haut. Qui peuvent ainsi se transmettre de père en fils une dentition parfaite, comprendre le fonctionnement du NASDAQ, et affliger 6-0 6-0 6-0 à leurs adversaires au tennis. Pour les ploucs, génétiquement spoliés, il reste les mutuelles et

l'industrie pharmaceutique. Ça limite les dégâts." Nadir ne semble toujours pas convaincu. J'en fais peut-être un peu trop dans la provoc. Il va me prendre pour Unabomber. La conversation dérive. Il m'apprend qu'il a un peu plus de vingt ans, il fait une fac d'administration économique et sociale. Il dit que les conditions de travail, ici, sont lamentables, mais que cela lui fera des sous. Il a peur d'être un jour contraint à la vie de son père, épicier arabe du coin, qui, tous les jours, vit seize heures dans sa boutique pour moins de deux milles euros par mois."

Je suis devenu fou. Il faudrait l'être aussi pour continuer à lire ça.
Il faut quitter le camp de vacances, sinon vous le deviendrez tous.

Dernier jour

Ce vendredi matin, Jean-Pierre est venu à l'atelier. Nous avons écrit quelques alexandrins, nous sommes imposés des contraintes. Avons décrit le village-vacances en rimant des plaisanteries sur le restaurant, les animateurs. Ce fut un excellent moment. J'ai eu le plaisir de voir qu'il s'amusait, était à l'aise.

Chaleureux et sympathique, il me paye l'apéritif et j'y vais de ma tournée. Il va rester ici encore une semaine. Alors je lui offre *Twist Tropique*, l'un de mes romans. Je le lui dédicace. Et le préviens : je ne suis pas Victor Hugo. Ce roman est un tissu d'âneries. Une farce. Un faux roman noir.

Il est touché. Il trouve que je lui fais un somptueux cadeau. Nous nous serrons la main avec effusion et il rejoint sa famille.

Pris d'une soudaine impulsion, je lui crie à travers le hall :

“Fuyez !”

Il se retourne, interloqué. Il tient mon roman à la main. Mon nom en lettres jaunes me lorgne avec ironie. Tout n'est que vanité.

“Jean-Pierre... Que faites-vous à 19 heures ?”

Il me regarde, incompréhensif. Je bredouille.

– Quoi que vous fassiez, ne soyez pas à 19 heures dans ce camp.

– Mais pourquoi donc ?

– Faites-moi confiance. Ne restez pas dans ce putain de village ce soir à 19 heures. Faites ce que vous voulez, vous et votre famille, mais rentrez tard.

– Je ne comprends pas.

– Suivez mon conseil : ne soyez pas ici ce soir à 19 heures.

Il reste bouche bée. Je lui adresse un vague signe de la main, lui signifiant que c'est terminé. Je n'en dirai pas plus. Puis m'en repars chercher mes feuilles et mon stylo.

Il a dû me prendre pour un dingue.

Je récupère mes gosses au Club des okapis et, avec brio, nous nous approprions une table à l'écart.

Des vacanciers font la queue devant le buffet. Une file de quinze mètres de long – vingt minutes d'attente. Un type a posé son assiette sur son crâne chauve pour se protéger du soleil.

– Plus que cet après-midi, les enfants... demain, je ne travaille pas, alors nous prenons le train dès ce soir. Après déjeuner, vous ne retournerez pas au Club des babouins. On ira à la plage.

– Génial !

Les enfants estiment s'être bien amusés, mais sont contents de partir. Et d'éviter la “soirée d'adieu” où ils doivent apparaître costumés comme des singes savants, pour offrir un mignon spectacle aux parents. Je leur rappelle que, le mois prochain, nous devons effectuer un séjour similaire, dans un autre village-vacances, à Chamonix cette fois.

– Ça sera encore mieux. C'est toujours mieux à la montagne, vous verrez. Les gens sont différents.

Je n'ose pas leur dire que je suis devenu fou. Je n'ose pas leur avouer que, durant la nuit, j'ai disposé des bombes à retardement un peu partout entre les immeubles, les buissons de lauriers-roses, dans les lavomatics, le Disco Club, les caisses à jouets du Club des cobras-

cracheurs. La piscine est infestée de mines. Le pinard du restaurant empoisonné. Le stade est saturé de pièges à feu. La table de ping-pong où aime tant jouer Matéo est armée. À 19 heures, alors que nous serons en route pour la gare, tout s'embrasera. Ce sera la chute de Sodome et Gomorrhe. Six cents martyrs. Je revendiquerai l'attentat au nom du Front pour le Respect des Classes Laborieuses. Toute la nuit, j'ai rédigé un communiqué intitulé *Il faut faire table rase*. Il y est question de dignité, d'exigence, de culture, de qualité, de hauteur d'esprit. On attribuera cet acte à un psychopathe, et ce ne sera pas une erreur. Il faut que mes enfants et moi rentrions au plus tôt. Je vais les mettre à l'abri chez leur mère, ratisser mon compte en banque, et téléphoner à Fabienne pour qu'elle me retrouve en Amérique du Sud dès la fin du festival d'Avignon. Nous conviendrons d'un lieu de rendez-vous, de codes secrets.

“J'ai enclenché l'opération Bonnie and Clyde, mon amour, viens vite me rejoindre. On se barre de ce merdier.”

On ne peut pas changer le monde, on changera de monde.

Je me demande quel aspect aura mon nouveau visage. J'espère que le chirurgien ne sera pas alcoolique.

L'après-midi, nous nous entassons à la plage, évitant les radios qui beuglent du rap et les familles trop bruyantes. Les enfants se baignent dans les vagues. Je joue avec eux. Puis, nous faisons une petite sieste tous les trois, serrés dans le studio. Les enfants endormis, le front perlé de sueur, je les quitte pour préparer les bagages. Tout est minuté. L'équipe d'animation ne peut pas nous raccompagner à la gare. (“Heu... ce n'était pas prévu... et on n'est pas assez nombreux...”) C'est très bien ainsi : ils périront dans le chaos final. J'ai commandé un taxi pour 18 heures 45.

Surtout pas de témoins. À 19 heures, tout pétera dans notre dos. Le village s'embrasera et s'effondrera sur lui-même.

– À quoi tu penses, Papa ?

– À l'aboutissement naturel et reconnu de toute société bureaucratique, capitaliste, étatique, ou industrielle.

Je me lève et file vers le buffet. Il n'y a plus que des carottes râpées, des quinaux de carottes râpées. Et du melon. Trois cent vingt-quatre sortes de melons. C'est le thème du jour. Tout le monde apprécie le melon. Pas moi.

Je me sers en carottes râpées : deux assiettes, et me rassieds auprès de mes enfants. Je me gave de carottes râpées, je veux absorber le plus de carottes râpées possible. J'ai les joues pleines, du mal à mastiquer, à déglutir. Les yeux me sortent de la tête. J'aime soudain les carottes râpées. Je raffole des carottes râpées.

Les enfants, choqués, me dévisagent.

“Ch'est cha volonché, le chuchet, les enchants !”

Le jus de carotte me coule sur le menton, dans le cou, gagne le col de mon t-shirt, et se répand sur ma poitrine.

De loin, on doit croire que je viens de me faire tirer dessus.

Un signe

Le village disparaît dans notre dos.

C'est terminé.

– Alors, c'est fini les vacances ?

– Hé oui... on rentre.

– Vous avez passé de bons moments ?

– Ça va. Les enfants se sont bien amusés. J'ai trouvé qu'il y avait beaucoup de monde. J'ai du mal avec la foule.

Le chauffeur de taxi désigne une petite crique d'un geste las. La plage est envahie.

– Mais non, monsieur. Nous ne sommes que début juillet et, cette année, ça démarre lentement. Ils ne sont pas tous arrivés. Regardez, on voit encore le sable.

Épilogue interminable composé de nombreuses parties chiantes

Tout d’abord, merci d’avoir tenu jusqu’ici. Merci d’avoir bravé digressions et longueurs. Merci d’avoir étouffé vos bâillements.

Merci. Si, si, vraiment.

Ce que vous venez de lire fera date dans l’histoire littéraire.

Buffet à volonté est donc une forme particulière de roman : un récit d’autofiction. C’est-à-dire qu’il comprend des choses réelles, d’autres fausses. Il comporte également les tics de l’auteur : un goût pour la prétérition, l’introspection, la mise en abyme, le désamorçage préventif de toute objection, la plainte et le gémissement. Mais peu importe : vous avez pu constater, surtout, que cet ouvrage révolutionne l’autofiction. Et ouvre le temps béni du post-post-modernisme. Ce miracle littéraire – avoir enfin pu par le “je” embrasser et décrire la complexité systémique de la déliquescence du monde – a été rendu possible par la forme du récit : en branche de chou-fleur. Le post-post-modernisme a donc des aspects légumiers. C’est pourquoi je vous ai vous asséné mes salades.

Portrait de l’artiste en limace.

Vous l’aurez tout de suite compris, ce livre a pour auteur un dépressif. Un type qui en a jusque-là – mais alors jusque-là ! – d’absolument tout. Un type épuisé, laminé, aplati. Un type que tout accable : le prix des crevettes grises comme la politique internationale. Un type qui insulte sa radio et la menace du poing chaque matin. Le genre, comme dit Jean-Bernard Pouy, à laisser une trace baveuse de limace derrière lui. D’où, peut-être, les salades. Enfin, ce genre de cyclothymique que, moi-même, je ne supporte pas. D’ailleurs, si je fréquentais encore les soirées et m’y croisais, je me filerai des baffes.

Ma dépression a débuté courant octobre 2001. Après avoir connu, des années durant, une énergie du tonnerre, une capacité de travail, paraît-il, hors du commun, je me suis effondré comme un camp de vacances dynamité. Comment ? Un matin, j’ai simplement appelé un type – un salarié, un exécutant anonyme qui râle si ses tickets restau ont un jour de retard – et lui ai demandé si mon chèque était parti. Il m’a menti. Ou bien m’a dit qu’il fallait attendre encore six mois. Il n’était pas aimable. Ou s’en foutait royalement. Je ne sais plus. J’ai alors raccroché. C’était la petite fois de trop : je me suis liquéfié. C’est indescriptible : le sentiment que, littéralement, le ciel me tombait sur la tête. Une masse visqueuse, poisseuse, grisâtre.

Deux ans plus tard, je suis toujours à la ramasse. C’est cyclique : deux, trois jours, et, *paf* ! le retour de la limace. Je suis insomniaque. Je cauchemarde. Je rêve de suicide dix fois par nuit. J’ai des bouffées d’angoisse. J’ai l’impression qu’une sorte de Cthulu, velue et vampire, est tapie au fond de moi. Je deviens mutique, accablé. Laissez-moi seul cinq minutes dans le silence le plus complet et la moulinette à broyer du noir s’emballe : je chiale, désarticulé sur le canapé. Plus rien ne m’intéresse, je ne lis plus, tout m’effare. Écrire une phrase m’épuise. Les gens me désolent. Et puis ça repart : deux, trois jours, durant lesquels je formule des projets, des livres... Et *paf* ! ça recommence, etc.

Néanmoins, comme David Lynch, qui refuse de se faire psychanalyser afin de conserver sa créativité – si on me permet cette comparaison –, je n’ai pas voulu me soigner : peur de devenir un autre.

Or, c’est pourtant ce que, dorénavant, je désire (voyez : j’avance...).

Ni patch ni psy.

Je refuse la psy. Religion moderne, nouvelle forme de la confession, nouvelle explication du monde, avec ses écoles, ses intégristes, ses bigots, ses cas miraculeux, ses damnés et ses saints. La psy a pollué le monde, imprégnant le vocabulaire et notre mode de pensée. Nenni ! Payer quelqu’un pour m’écouter m’est inconcevable. Qu’on paye pour me lire, déjà, me semble si surprenant. Bref, il me fallait changer moi-même. À défaut de changer le monde, changer de monde, comme dit un personnage de Delteil (pas l’auteur de polar, l’autre – l’auteur de polar prétend changer le monde, lui, comme ses semblables).

J’ai dû fournir un effort surhumain pour terminer ce livre, prenant de longues pauses entre les séances d’écriture, alors que j’ai toujours eu pour méthode de rédiger mes textes d’un trait. Un samedi après-midi de février, ayant produit quelques paragraphes une heure durant, en pleine forme, je me suis senti me liquéfier à nouveau au fil des mots frappés sur le clavier. Je retombai dans une crise qui dura trois mois.

Indubitablement, quelques cordes de ma harpe ont fait *dzzzoiiiiing* ! Je peux toujours jouer certaines mélodies, mais ce ne sont plus les mêmes accords. Je suis plusieurs tons au-dessous. Plus rien ne sera jamais pareil : j’ai perdu la jubilation.

C’est pourquoi je peux maintenant assurer d’une chose : ce livre est mon dernier livre. Pas le dernier publié, non, le dernier tout court. L’ultime.

Autour de moâ, la réalité.

Le temps que j’achève *Buffet à volonté*, entre crises de déprime, pannes d’écriture, aléas divers, emmerdements sans fin, humiliations ordinaires... un an s’est écoulé. En octobre 2002, trois mois après mon séjour, j’ai raccroché de la vie d’artiste. Après quatre ans et douze jours “consacrés à l’écriture”, ainsi qu’on l’indique sur les quatrièmes de couverture qui en jettent.

Il y eu d’abord le journalisme. Qui fut pour moi un moyen d’assouvir ma graphomanie (j’avais alors un besoin physique d’écrire), et de gagner ma vie (il faut dire qu’elle est chère). Mais le journalisme est aujourd’hui incapable de rendre compte de la marche du monde. Intrinsèquement. Il est en capilotade, pitoyable, et pathétique. Il ne veut plus de moi et, ça tombe bien : ni moi de lui. Il me navre, m’ahurit. Hanté par des intellos précaires sous domination économique, il ne fait que pérorer pour remplir le vide cérébral de notre époque. Ou nous rapporter sans distance ni esprit critique la volonté des dominants. Le journalisme, plus que tout, est vanité, et digne de miséricorde. Surtout ne le dites pas aux journalistes. Ils ne comprendraient pas.

Je me suis donc volontairement extrait du journalisme. *Exit*.

Puis il y eu l’édition. Celle que l’on dit “grande”. Et qui, désormais, file tout droit vers un schéma à l’américaine (hyper-concentration, “produits” démagos faisant le marché, et auteurs médiatiques vendus comme stars de variétés). Cette édition-là est devenue invivable, livrée à de pauvres types impuissants, ou des charognards carriéristes. Résultat : il sort six cents romans en septembre. Des ouvrages qui ne sont plus édités, au sens premier du terme (ni relus ni corrigés). De toute façon, un livre ordinaire vit dix jours dans les bacs des libraires, puis, faute d’être “défendu”, disparaît. Produits d’appels, les ouvrages à succès sont bâtis comme des téléfilms, dégoulinant de mièvrerie et de clichés littéraires (le public, cette bête, n’aime que l’eau tiède). Tant que l’école ne sensibilisera pas au sens critique, il en sera ainsi : les

valeurs sûres, rassurantes, étoufferont le marché. Mais encore faudrait-il demander à la majorité des profs de lire autre chose que *Télérama*.

Les auteurs, sans qui l'édition ne pourrait faire de notes de frais ou embaucher les enfants des copains, sont méprisés. On ne respecte pas les contrats. Tout est opaque. C'est un système de dupe, fonctionnant à l'esbroufe, à la culpabilisation : on serait en dette éternelle d'avoir été édité. Sans parler des droits d'auteur, régis par des calculs iniques remontant au XIX^e siècle. Il faut s'y être frotté pour le croire. On croise dans l'édition courante un ramassis de profiteurs qui, souvent, n'ont pas même conscience de ce qu'ils sont. Ne le dites pas aux éditeurs, ils ne comprendraient pas.

(Ceux qui liront ces lignes penseront que j'ai attrapé la rage. Inutile de me noyer : je m'en occupe moi-même ici.)

Bilan : fondée en 1998, mon petit commerce d'auteur professionnel (dans le genre mineur) a totalement périclité en 2002. Malgré des ventes honorables, je me suis retrouvé sans le sou. J'ai perdu jusqu'à ces plans annexes si utiles aux écrivains : scénarios de BD, ateliers d'écriture, etc. Refusant de vivre sous la perfusion des rares bourses institutionnelles (comment rester libre quand sa plume est financée par le gouvernement ?), j'ai dû retrouver un emploi. Seulement voilà : je ne sais rien faire. Je n'avais pas (ou plus) de métier. De nombreux lecteurs ont voulu m'aider... Rien trouvé. Cela a duré – sans allocations.

Aujourd'hui, je suis webmestre de l'Intranet de l'administration pénitentiaire.

Vous pouvez rire.

Être auteur a toujours été difficile : souvenez-vous que Van Gogh était dame pipi. Que Rodin devait faire ses trente-quatre kilomètres à vélo pour vendre ses légumes à la foire aux cèpes de Monpazier. Beethoven composait des jingles pour le fromage Belle des Champs. James Joyce lui-même n'aurait pas survécu sans son commerce de cravates sur la Canebière – des décennies avant Izzo et la vague du polar marseillais. Pessoa, inventeur du gif animé et du java-script, était webmestre de l'administration pénitentiaire portugaise. Et Amadou Hampaté Bâ, s'il n'avait été employé à l'entretien de la centrifugeuse d'entraînement sur la base de Baïkonour, n'aurait pu financer ses années sabbatiques pour écrire *Le rêve du Pavillon rouge*.

Webmestre de l'administration pénitentiaire...

J'aurais de quoi écrire dix *Brazil*, ce film de mon génie préféré : Terry Gilliam.

“Considérations de nanti... Il y a moins bien loti que ça !”

J'ai connu jadis nombre d'emplois, certains avilissants ou stupides. J'ai connu l'usine, les petits chefs, la misère morale, les mains crevassées. Je n'ai pas oublié. Mais ce n'est pas une raison pour cesser d'être exigeants. Soyons-le, aussi, pour ceux qui n'ont pas notre “chance”. Il ne peut y avoir démission sur le respect qui nous est dû, sur l'exigence intellectuelle, sur notre capacité à critiquer. Sauf à accepter, pour seul choix, différentes sortes de melons ou de carottes râpées. J'ai voulu, petit-fils d'immigré et fils de prolo, changer ma destinée : avoir le droit de m'exprimer, moi aussi. J'y serai, un temps, parvenu.

Webmestre de l'administration pénitentiaire, chaque matin...

De plus en plus de gens me parlent de psy. De Prozac. De Xanax et autres SSRI (Selective Serotonin Reuptake Inhibitors), soient les anti-dépresseurs inhibiteurs de la recapture de sérotonine. Il paraît que je devrais essayer. Parfois, il me vient l'envie de parler aux pigeons : les SSRI m'aideraient à franchir ce cap relationnel délicat. Le problème, c'est que, à 41 ans, je n'ai plus guère de rêves à caresser. Parler au ciel étendu dans l'herbe, les bras en croix, comme dans *Extension du domaine de la lutte*, le premier livre de Houellebecq, est exclu : je vais choper des aoûtats... (Si vous disposez d'un sens de la vie – il me faut un XXL –, écrivez-moi sans tarder : mizio@wanadoo.fr)

“Faut pas lâcher, sinon ils ont gagné. Faut résister. Un livre ça existe, c'est posé”, me dit-on. “T'as du talent, t'as ceci... t'as cela...” m'affirment des amis. (C'est gentil, Pascale W., Bruno M., Christian D., Michel L., Annie C., Jibé, et les autres qui se reconnaîtront, mais

c'est trop tard.) Des lecteurs m'écrivent chaleureusement ayant appris que je voulais raccrocher : désolé.

La fabuleuse et si moderne notion d'auto-évacuation.

Depuis ma semaine de vacances, est apparu un nouvel élément à verser au dossier : l'immense incendie qui a ravagé le massif des Maures et la surprenante notion, pour moi si opportune, d'"auto-évacuation"...

C'était à la mi-juillet 2003, lors de la première vague d'incendie, alors que tout brûlait dans le Sud du pays. Je sortais benoîtement de la douche, remâchant les mille branches de chou-fleur destinées à mon manuscrit. France Info savourait sa propre hystérie au front de taureau. L'interview d'un pompier m'apprit alors, texto, que le centre venait d'être évacué...

Je visionnai immédiatement la scène : l'animateur aux tongs sans lanière fuyant les flammes. Les carrioles du buffet tordues par la chaleur (les carottes râpées sont cuites !). Le brasier des lauriers-roses, dantesque. Les bouteilles du bar qui explosent. Les flammèches à l'assaut de ma piaule et la cabine de douche fondue. Les bagnoles en leasing s'éparpillant jusqu'au firmament à l'explosion des réservoirs. La panique et les cris de ceux réfugiés dans la piscine. Le long serpent blessé des vacanciers en exode sur la quatre voies. Soudain, une enfant tente de récupérer sa poupée dans la fournaise du bungalow des machines à laver... au moment où le toit s'effondre (scène de genre obligatoire). Le planning des jeux-apéros et jeux-cafés qui se détache de la vitre, disparaissant en tortillons de cendres noirâtres qu'un vent brûlant disperse... Et, au milieu du drame, le directeur, tel un capitaine de navire, braillant avant d'être absorbé par une épaisse fumée :

"Fermez bien les portes et les fenêtres ! Songez aux bandes organisées de Roumains qui vont en profiter pour se livrer au pillage ! Nous ne pouvons assurer votre sécurité ! On a les trente-cinq heures à gérer nous aussi !"

Brusquement, à grand fracas, la salle de spectacle s'affaisse sous le poids de l'immeuble du dessus...

J'ignore si les choses se sont déroulées ainsi.

J'ignore si le centre de vacances a été détruit. J'espère que non, bien sûr. Toutefois, apprenant la catastrophe qui menaçait, je fus la proie d'un fou rire totalement irrespectueux du drame potentiel. Le fait, qu'un an et un mois après mon séjour, le monde merveilleux du buffet à volonté était menacé de purification par le feu, me rendit hilare. J'y vis une image rédemptrice. C'était une fin biblique, comme dans *La Puissance et la Gloire*, de Graham Greene, une fin similaire aux dernières pages d'*America*, de T.C. Boyle, rappelant encore *Eau de Café*, de Raphaël Confiant. Le centre réduit en cendres fumantes ? (Les cendres sont toujours fumantes.) La chute de Rome ! Indubitablement, l'incendie du massif des Maures m'offrait mon épilogue.

Un incendie vulgaire et crasseux, déplorable et calamiteux, dû à un quelconque barbecue, à l'orgasme honteux d'un pyromane, à moins qu'un type n'ait enflammé du PQ "pour ne pas salir" (véridique) : voilà qui était digne de l'ineptie de mon récit. Mon épilogue sentirait le bas-côté brûlé. Après tout, on a l'apocalypse qu'on mérite...

Je jubilai... Mais l'interview du pompier, sur l'antenne de France Info, ne s'arrêtait pas là : elle me fournissait une clef, destinée à moi seul. La clef du sens. Celui de ce livre. Le tout tenait en une phrase ; elle m'accompagnerait toute la journée, source de gloussements et rires nerveux.

Le brave homme, en effet, déclarait ceci :

"Au total, on a dû évacuer trois ou quatre mille personnes, mais ça s'est bien passé. Le seul problème est celui des gens qui pratiquent l'auto-évacuation. Ils prennent tous leur voiture et cela crée des bouchons sur les routes."

Les gens qui pratiquent l'auto-évacuation ? De quoi s'agissait-il donc ? Le terme me fit rire à gorge déployée autant qu'il me turlupina.

Auto-évacuation...

Éliminons d'abord la simple idée d'une évacuation en auto. Malgré les bouchons évoqués, il s'agit bien d'une pratique consistant à s'évacuer soi-même.

J'y réfléchissais longuement (lorsqu'on est webmestre de l'administration pénitentiaire, on garde suffisamment d'espace disque disponible dans l'encéphale, pour penser à ce genre de choses durant des heures). On le sait, les mots sont importants. Ils en disent davantage qu'ils veulent bien le dire, surtout depuis qu'ils ne veulent plus rien dire.

Le soir, toujours gloussant, je parvenais à une vision sémiologique, claire et globale, de la pratique d'auto-évacuation.

Premièrement, je relevai que le terme "auto-évacuation" trahit bien des travers de notre société, notamment ce besoin récurrent de paraître "technique", de "faire professionnel de la profession". L'ère est frappée de la maladie du psittacisme des modules de formation. Tous experts ! Tous spécialistes ! C'est l'apogée de la communication : chacun est le porte-parole de soi-même, de sa tribu, se piquant de gloire, de phrases médiatiques chocs, de néologismes. Les langues de bois et de coton sont l'apanage de tous. La novlangue est le nouveau sirop antitussif. De nos jours, tout le monde parle, ou tout le monde sait parler. En tout cas, on a tous quelque chose à dire, qui plus est dans les formes. L'expression pour plateau télé "j'ai envie de dire" a acquis valeur universelle. C'est l'avantage du QHWMG (Quart d'Heure Warholien Minimum Garanti) : tout le monde sait, doit, et veut communiquer. Au final, le sens des mots a disparu et, moi-même, je ne me sens pas très bien.

Autre signe découlant du terme "auto-évacuation" : la vision gestionnaire des foules. Foules nécessairement déshumanisées, désincarnées. Les individus deviennent objets, vaguement agissants, qui s'auto-évacuent. Les sinistrés ne fuient pas : ils sont évacués comme des vieux cartons, et par eux-mêmes encore. L'être humain considéré comme stock, comme flux.

Deuxièmement, j'imaginai la formation de ce brave pompier (qu'il ne s'agit pas ici de brocarder). Je voyais clairement la scène : ses collègues et lui-même assis devant leur pupitre, prenant des notes avec application, les casques aux reflets chromés posés dans un angle de la classe. J'entendais même le formateur. Un type de la maison, genre consultant responsable des dossiers de spécification fonctionnelle et/ou membre du comité de pilotage. Son auguste compétence appuyée d'une épaule désinvolte contre un paper-board, il scrutait l'assemblée de ce regard de winner qui sensibilise le public aux méthodes du privé :

"Maintenant que nous avons passé en revue les aspects les plus complexes de l'évacuation, nous allons aborder le problème de l'auto-évacuation que nous devons envisager comme épiphénomène incidentaire collatéral. Mais auparavant, avez-vous des questions sur le dernier point abordé ? J'ai envie de dire : la non propagation du feu à l'aide d'outils spécifiques à la diffusion d'éléments liquides extincteurs d'incendies ?"

Troisièmement, je tentai d'imaginer comment pouvait se dérouler une auto-évacuation. Fuir, je sais, ou du moins j'imagine, comment cela peut se passer : j'ouvre la porte de l'habitation menacée et me tire en courant. Simple. Efficace. Quoiqu'il est vrai un peu basique. Mais m'auto-évacuer, comment faire ? Dois-je soudain me dédoubler et m'emparer de ma flasque carcasse pour la pousser au-dehors ? Et aussi, pour que l'auto-évacuation colle au plus près au concept originel d'"évacuation", dois-je me contraindre à ne pas utiliser la porte, mais traverser la fenêtre après avoir brisé les vitres à la hache ? Dois-je m'intimer l'ordre d'auto-évacuer à voix haute ? M'inciter au calme ? M'indiquer le chemin le plus "sécuré" ? Comment une famille s'auto-évacue-t-elle ? (Réponse : certainement, lorsque chaque membre s'est auto-évacué individuellement, doit-on considérer que le "groupe famille" s'est lui aussi auto-évacué.)

Ce qu'il faudra désormais dire de ce livre et de son auteur.

Je compris donc que le terme "auto-évacuation" était, avec l'incendie, le deuxième cadeau du Destin me permettant de terminer dignement ce livre ni fait ni à faire. Dans l'épilogue en effet, je désirais exposer que :

"Avec ce livre, l'auteur se considère comme définitivement sorti de la littérature (pour peu qu'il y soit un jour entré)."

Vous lirez peut-être demain, ici ou là, quelque autre texte issu de ma plume. De livre, point. Pas de panique ! Rien de grave !

"Qui se soucie de l'absence d'un auteur inconnu ?", s'est demandé Jérôme Lindon.

Or donc, si, par le plus grand des hasards, quelqu'un vous demande ce que je suis devenu, répondez s'il vous plaît :

"Rien."

Ou alors, dites :

"Il a cessé d'écrire. Si ça se trouve, il a mal tourné. Peut-être même qu'il regarde la télé à l'heure qu'il est."

Ne craignez pas d'être sévère. Dites :

"Son dernier bouquin ressemble à la chanson de Balavoine, tu sais : "J'me présente / Je m'appelle Henri / Je voudrais bien, réussir ma vie." Enfin, tu vois le niveau..."

Formulez des critiques argumentées, du genre :

"Il est chiant son dernier bouquin. Heureusement, c'est le dernier."

Enfin, si on vous interpelle sur les raisons m'ayant décidé à raccrocher, ajoutez simplement :

"Ben, c'est justement écrit dans son dernier bouquin... Il en parle. C'est d'ailleurs bizarre et pas terrible. Bourré de longueurs. C'est un récit plutôt geignard, pas vraiment un roman. Sans intrigue. Il y parle de lui, y mélange tout, se prend la tête. Politiquement, c'est naze. Il critique tout, rien ne lui convient. Pas très fun. On ne voit pas trop où il veut en venir ni ce que cela signifie. Quoi qu'il en soit, on sent bien que c'est un auteur fini. Et puis il a perdu le sens de l'humour. Ce qu'il est devenu ? Finalement, pas grand-chose : dans ce livre dont j'ai oublié le titre – attends, je crois que c'est *Panier garni* ou un truc comme ça –, il a dû vouloir exprimer l'idée – si j'ai bien compris, hein – qu'il aurait vu le feu s'allumer partout autour de lui, sinon ravager des pans entiers du monde, et autres considérations oiseuses sur l'édition et la télé. Bref, la grande révélation, imagine ! Ce qui est sûr, c'est qu'il explique, que, du coup, il a choisi de s'auto-évacuer."

TABLE

Avertissement
Juste avant le samedi après-midi
Le samedi après-midi proprement dit
Lebensraum
Buffet à volonté
Un beau projet bien sympa
Larmes de crocodile
Le deuxième jour est un autre jour
Tribute to Woody Allen
Un coup de vin ? C'est dimanche ! (contrepèterie)
La petite brochure est le fondement de la société de consommation
Douce nuit
Activités débordantes
Premières pénuries
Les joies du shopping
La télé, comme une perfusion
Tatoo compris
Le mercredi de la vie
Mercredi (reprenons)
Shoe-shine boy
Antépénultième
Dernier jour
Un signe
Épilogue interminable composé de nombreuses parties chiantes

Récit drolatique et effaré – écrit à partir de notes prises nuitamment dans les toilettes d’une studette de vacances –, *Buffet à volonté* est aussi la chronique d’une remise en cause personnelle. Celle de Francis Mizio, virtuose du polar déjanté.

Parce qu’il connaît en 2002 des revers de fortune, l’auteur accepte d’échanger ses services au sein d’un atelier d’écriture contre un séjour d’une semaine dans un village-vacances plutôt bas de gamme. Tandis que ses jeunes enfants s’égaient dans la piscine à peu de frais, le père, séparé et décomposé, réalise qu’il est sorti de sa classe sociale sans s’en rendre compte. Constat : les prolos tant aimés le désolent. L’auteur, soudain désemparé, se vit comme un “apatride social”.

Les villages-vacances sont des lieux navrants de gestion de foule que les sociologues branchés ne pourront jamais appréhender. *Buffet à volonté* cherche à illustrer la formule de Guy Bedos :

“Ce n’est parce qu’on est prêt à mourir pour le peuple qu’on aime vivre avec.”

Quand Francis Mizio, clown littéraire, tombe le nez rouge... C’est beau et drôle à la fois. À moins que ce ne soit le contraire.